

# A V I S

AUX HABITANS DES COLONIES,

PARTICULIÈREMENT

A CEUX DE L'ISLE S. DOMINGUE,

*SUR les principales causes des maladies qu'on  
y éprouve le plus communément, & sur les  
moyens de les prévenir.*

PAR J. F. LAFOSSE,

Docteur en Médecine de l'Université de  
Montpellier, Correspondant de la so-  
ciété Royale de Médecine.

---

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.  
VIRG.

---



A P A R I S,

Chez ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins,  
près le Pont-Neuf.

---

M. DCC. LXXXVII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



MANIOC.org

Université Toulouse III - Paul Sabatier  
Service Commun de la Documentation

*[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]*

---

## AVANT-PROPOS.

QUELQUES fréquentes que soient les maladies qu'on est dans le cas d'éprouver dans la plûpart de nos Colonies , situées sous la Zône-torride , et notamment dans celle de l'île Saint Domingue ; l'on ne tarde pas à s'appercevoir que les espèces en sont infiniment moins multipliées qu'en Europe , et que s'il en est qu'on ne peut pour ainsi dire éviter , il en est aussi beaucoup d'autres dont on pourrait mitiger l'activité ou qu'il serait possible de prévenir.

Je me suis tellement convaincu de cette vérité , par les différentes observations que j'ai été à portée de faire pendant les dix années que j'ai traité des malades dans cette Colonie , que j'ai souvent désiré que chacun pût en être également persuadé. Lorsque j'ai réfléchi cependant que j'aurais à combattre l'habitude et les préjugés,

et que les personnes de l'art qui seules pourraient, dans le moment actuel, parer aux inconvéniens dont je crois avoir à me plaindre, sont peu nombreuses dans les plaines et encore moins dans les montagnes ; ou que plutôt, ils n'ont pas le tems de s'occuper des détails qui ont rapport à l'objet que je vais traiter, ni la satisfaction de voir que leurs avis soient écoutés toutes les fois qu'ils en donnent de ce genre ; j'ai craint qu'il ne fût difficile de prévenir les tristes conséquences d'une pareille négligence. Ce n'est qu'après avoir réfléchi qu'il serait possible de parvenir à ce but, en mettant sous les yeux d'un chacun, la manière dont on doit s'y prendre pour obvier à une infinité d'accidens dont les uns sont dus à de simples négligences et les autres à ce qu'on ignore souvent les procédés convenables, que j'ai regardé comme très-important d'exposer aux gens instruits les suites de leur négligence et de suppléer à l'incapacité des autres.

Tel est le motif qui me portait à publier les résultats de quelques réflexions, dont les circonstances où je me suis trouvé, m'ont assez souvent fourni l'occasion. Quelque simple néanmoins que me parût ce projet au premier instant où je fus tenté de l'exécuter ; lorsque j'ai senti que pour parler des causes de maladie qui me semblaient les plus actives , je serais obligé de m'étendre bien plus que je n'avais intention de le faire ; j'ai jugé dès-lors que l'exécution de mon dessein, n'était pas aussi simple que je l'avais crû d'abord : mais cette nouvelle réflexion, ni l'incertitude du succès , n'ont pû suffire pour éteindre en moi le désir , ou peut-être l'espoir que j'avais de me rendre utile. Si je n'ai pas entièrement rempli mon objet, j'aurai du moins la satisfaction d'en avoir fait connaître toute l'importance , et d'avoir suggéré à de plus habiles que moi, l'envie de concourir à le perfectionner , et de faire connaître combien il serait

*a ij*

essentiel , que dans une Colonie où les maladies ne sont que trop communes , où la plupart des malades sont dépourvus de toute espèce de secours , ou plus malheureusement encore, vexés assez souvent par des traitemens contre-indiqués et dès lors nuisibles ; combien dis-je il serait important que les habitans fussent instruits de ce qui peut les concerner , et le fussent assez pour sentir la nécessité de rester inactifs dans un grand nombre de cas où l'homme de l'art serait souvent plus circonspect que ne le sont ordinairement ceux qui l'ignorent. Ils ne doivent pas penser qu'il suffise de s'étayer de quelques exemples qui paraissent avoir , mais qui n'ont réellement aucune analogie, avec ce qu'ils ont sous les yeux ; ni qu'ils puissent être en état d'agir parce qu'ils ont trouvé dans un livre quelque remède dont l'application qu'ils en font n'est que trop souvent funeste. J'ai eû si souvent occasion de me convaincre combien les demi-connaissances en médecine

sont préjudiciables dans la plupart des cas, eû égard aux différentes indications que présentent chaque âge, chaque tempérament, chaque climat, &c. &c., que tout homme qui n'est pas bien instruit ne saurait apprécier ; que j'aurais crû m'écarter de mon but si j'avais joint à la description des principales causes des maladies, celle du traitement qui peut leur convenir. Cet essai n'étant destiné qu'à des personnes auxquelles je ne suppose aucune ou du moins très-peu de connaissances dans l'art de guérir, et n'ayant d'autre intention que de le mettre à leur portée ; on verra que tout autre détail pouvait être déplacé, et que ceux pour lesquels j'écris, n'en seront que mieux persuadés, qu'il est plus de leur compétence de prévenir les maladies par des soins faciles, que de se mêler de les traiter par des moyens dont l'administration exige beaucoup de lumières.

Si l'on n'était convenu depuis longtems

que la partie de la médecine qui traite des moyens de prévenir les maladies , est une des plus importantes et peut-être celle qui mérite le plus d'attention de la part des Médecins , quoiqu'elle ait été trop négligée , comme s'en plaint *Baglivi* ; je pourrais douter qu'un projet qui semble d'abord assez simple , pût paraître de quelque utilité ; mais il suffit d'une telle autorité pour que j'ose me flater du contraire et que quelque peu nombreuses et peu complètes que soient les réflexions que j'ai été à même de faire à ce sujet , elles pourront être favorablement accueillies par ceux auxquels je les destine.

Les abus , nombre de préjugés , et le défaut d'ordre sur les habitations m'ayant paru , de toutes les causes qui peuvent occasionner ou aggraver les maladies , celles qui sont les plus fréquentes à Saint Domingue , et plus pernicieuses encore que les influences du climat qui n'est pas ordinairement aussi préjudiciable qu'on le pré-

tend généralement et auquel on ne manque pas de tout attribuer ; je réunirai sous le titre de considérations générales , ce qui doit être relatif à ces différentes causes , ayant soin de rapporter sous quatre sections principales , les réflexions qui paraissent avoir entre-elles le plus de rapport et qui me semblent mériter la plus grande attention. J'entrerai ensuite dans le détail de quelques-unes des maladies qui m'ont paru les plus communes, et après avoir fait mention des différentes causes qui peuvent y donner lieu , ainsi que des moyens de les prévenir , j'aurai l'attention de dire un mot des divers procédés qu'on met en usage , lorsqu'ils me paraîtront avoir des effets contraires à ceux qu'on doit chercher à obtenir : ce qui confirmera jusqu'à quel point les préjugés peuvent être nuisibles lorsqu'ils sont fondés sur de faux principes et que l'habitude les a accrédités.

Sans doute si les personnes instruites dans l'art de guérir , étaient partout aussi

nombreuses qu'elles le sont dans les grands quartiers de la Colonie , le travail dont je me suis occupé serait moins essentiel ; mais outre qu'on sçait qu'elles ne sont pas également répandues partout , il est si nécessaire que les propriétaires ou leurs représentans puissent suppléer en partie aux vides que leur situation isolée nécessite à tout instant , vû l'instruction médicale qui leur manque , que je me flatte qu'ils me sçauront quelque gré de leur en avoir facilité le moyen. Du reste quelque simple que puisse paraître à des Médecins instruits le travail dont je me suis occupé , peut-être plairait-il à quelques chirurgiens nouvellement arrivés dans nos Colonies , et dût-il n'en résulter d'autre avantage pour ceux-ci , que de leur épargner une partie de la peine qu'ils auraient à prendre avant de connaître par eux-mêmes les particularités dont je fais mention , je me féliciterai de l'avoir entrepris.



# A V I S

AUX HABITANS DES COLONIES ,

PARTICULIÈREMENT

A CEUX DE L'ISLE S. DOMINGUE ,

*Sur les principales causes des maladies qu'on  
y éprouve le plus communément , & sur les  
moyens de les prévenir.*

---

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

SECTION PREMIÈRE.

ON juge ordinairement de la température du climat d'un pays quelconque , par le degré de latitude sous lequel il est situé ; cette règle ne doit cependant pas être regardée comme constante, puisque nous voyons que, parmi ceux qui sont sous la Zone torride , il en est où le degré de température est différent, quoique

celui de la latitude soit le même : & que dans quelqu'autres , les chaleurs sont moins supportables , surtout dans certains tems de l'année , quoique plus éloignés de la ligne équinoxiale , que dans quelques-uns de ceux qui en sont plus rapprochés , & où elles sont même tempérées. Cette différence dépend peut-être de ce que le soleil met moins d'intervalle à repasser sur les pays qui sont plus éloignés de la ligne , & de ce que l'action directe des rayons de cet astre y est plus longtems continuée , ce qui pourroit rendre raison pourquoi les chaleurs que l'on éprouve à S. Domingue sont si fortes et si longtems continuées, quoique cette isle ne soit située qu'entre les 18 & 20<sup>e</sup> degrés latitude boréale. Je crois néanmoins qu'il est encore plus vraisemblable d'attribuer la variété de température des pays qui sont situés entre les tropiques , au plus ou moins de régularité des brises & des pluyes ; à la moindre ou plus grande étendue des terres , & surtout à la direction & à l'exposition différente des mornes (1) & du sol dont la nature & l'exposition variées peuvent les rendre plus ou moins propres à réfléchir ou à absorber les rayons du soleil , ou à intercepter les courans d'air. C'est d'après ces différentes considérations,

---

(1) Ce mot signifie *montagnes* dans nos colonies.

qu'on peut expliquer pourquoi, dans la même île, l'on éprouve des chaleurs plus considérables dans certains quartiers que dans d'autres, quoique également élevés les uns & les autres au-dessus du niveau de la mer. Au reste, quelle qu'en soit la raison, il nous importe peu de l'approfondir, puisque même dans ce dernier cas, celui qui a le plus de rapport à notre objet, la variété de température n'est pas assez considérable pour être fort préjudiciable. Il n'en sera pas de même de la différence de température qu'on éprouve à mesure que l'on s'éloigne du bord de la mer, & qu'on s'élève au-dessus du niveau de ses eaux, il en résulte des différences plus ou moins sensibles, selon que le passage qu'on fait de l'un à l'autre lieu est plus ou moins rapide.

Lorsque j'ai éprouvé pour la première fois, la différence qu'on apperçoit entre la température des quartiers qui sont sur les bords de la mer, & celle des quartiers situés dans l'intérieur des terres, & combien celle des mornes différoit encore de celle de ces deux premiers quartiers, j'en fus d'autant plus étonné, qu'à en juger par la sensation que j'en éprouvais, elle me parut très-considérable, & bien au-delà de ce qu'elle était réellement, comme j'ai eu occasion de m'en convaincre par mes observations météorologiques, dont je vais rapporter les résultats : ils

pourront donner quelque idée de la vraie température du climat du quartier de Miragoane que j'habitais, & qui est situé dans la partie de l'ouest de l'isle S. Domingue.

Ayant eu l'attention de vérifier à mon retour en France, le thermometre dont je me suis servi pour noter les degrés de la température de l'atmosphère; je puis dire sans craindre de me tromper, que dans le quartier que je viens de nommer, le plus haut degré de chaleur que j'ai observé dans le courant de plusieurs années, n'a jamais été au-dessus de 28 d.  $1/2$  & que celui des plus grands froids que j'y ai éprouvés n'a pas été au-dessous de 14 ou 13 au-dessus de zero, thermometre de Réaumur; quoique j'eusse l'attention de remarquer, dans les instans de la journée où le froid est le plus vif & où les chaleurs sont les plus fortes. J'ai vû également par ces résultats, que la plus grande chaleur du jour commence vers les dix heures du matin, continue presqu'au même degré jusqu'à deux heures après midi: & qu'alors elle décline insensiblement depuis cet instant jusqu'au lendemain matin aux approches du lever du soleil: de maniere que deux heures après qu'il est couché, le thermometre est descendu de 3, 4 ou 5 degrés du terme où il était monté, & se trouve pendant les mois de juin, juillet, août & quel-

quefois en septembre à 25, 24, 23, 22 & 21 d., attendu qu'il n'arrive pas fréquemment que dans la forte chaleur du jour il s'éleve jusqu'au 28°. ; la liqueur du thermometre continue ensuite à baisser à mesure que la nuit avance, ou plutôt que la matinée approche ; de sorte qu'il est, au moment où l'aurore paraît, à 2, 3 ou 4 degrés plus bas de ce qu'il étoit le soir. Pendant les mois de décembre & de janvier & quelquefois celui de février, qui sont ordinairement les plus froids, la liqueur du thermometre monte, dans le plus fort de la chaleur du jour, depuis 20 jusqu'à 24, elle décline ensuite & se trouve le soir, deux heures après le coucher du soleil, à 21, 20, 19 d., & le lendemain matin depuis 19 jusqu'à 15, rarement au 14°. degré.

Ces remarques quoique les plus générales ne sont pas toujours semblables ; tantôt les chaleurs de la saison commencent ou finissent plutôt ou plus tard, durent plus ou moins ; tandis que celles du jour sont par fois variées ainsi que celles de la nuit, en raison de la direction des vents qui soufflent & des pluies qui peuvent tomber, de maniere qu'indépendamment de la variété de la température que j'ai désignée ci-dessus, on en éprouve qui sont différentes, soit dans le moment des fortes chaleurs, par des orages du nord, soit dans les plus grands froids, par des

vents de sud ou de sud est , accompagnés d'une grande sécheresse.

Ayant ensuite comparé les différences que j'ai observées dans le quartier de Nipes , situé le long de la mer , & qui paraissait beaucoup plus chaud que celui de Miragoane ; avec celles du quartier du fond des négres qui paraît beaucoup plus frais ; ce n'a pas été sans être fort étonné que j'ai vu qu'il n'y avait entre le premier & celui que j'habitais qu'un degré de chaleur de plus , tandis que le second ne présentait qu'un degré de moins ; & qu'enfin sur la montagne du Rocheloy , quoique très-élevée & où le froid me paraissait très-vif , il n'y avait que trois ou quatre degrés de différence.

Il me paraît qu'on peut conclure de ces observations que l'on est beaucoup plus sensible dans les pays chauds que dans les pays froids , aux plus petites variations dans la température de l'atmosphère , en raison de l'état de faiblesse qu'on y éprouve ou de la débilité des forces toniques , & que chacun pouvant s'y regarder comme un thermometre ambulante , devrait avoir l'attention de proportionner la force & le poids de ses vêtemens , suivant les différens instans de la journée , ou lorsqu'il se transporte en peu de tems du bas de la plaine , sur de hautes montagnes , surtout si dans ces différentes circon-

tances il n'est pas dans le cas de prévenir par l'exercice, la suppression de la transpiration qui peut en résulter. Comme ces précautions sont ordinairement négligées, il sera facile d'expliquer d'où vient qu'il est si dangereux de rester en repos & en plein air pendant la nuit, quoique la fraîcheur ne soit pas bien considérable, surtout si le ferein, que le corps absorbe avec d'autant plus d'avidité qu'il est plus chaud & plus faible, est de mauvaise qualité, comme il l'est ordinairement, surtout dans les pays bas & marécageux. Il est également aisé de voir que d'après cette grande aptitude à appercevoir les moindres variétés de la température de l'atmosphère, on doit en éprouver nombre d'indispositions provenant de la suppression de la transpiration, comme rhumatismes, catarrhes, coqueluches, douleurs &c. Aussi sont-elles fréquentes dans les mois de septembre, octobre & novembre, où les fraîcheurs de la nuit & du matin sont d'autant plus sensibles, que les chaleurs du jour sont encore assez fortes, & que les constitutions sont toujours un peu plus faibles par les chaleurs de l'été qu'on vient d'éprouver. D'ailleurs dans ces mois il n'est pas rare de voir des variations considérables & presque subites dans la température, par le peu de régularité des vents qui soufflent alternativement, de manière

que j'ai souvent observé des différences de 3, 4 & même 8 degrés sur la journée précédente. L'on peut, d'après ces considérations, juger des révolutions que le corps peut éprouver, & si l'on fait attention que la transpiration est très-abondante dans les pays chauds, & de qualité hétérogène, & quelquefois vicieuse, on n'aura pas de peine à se persuader qu'il doit en résulter nombre d'inconvéniens qu'on pourrait prévenir en se garantissant des impressions du froid, à l'aide de vêtemens différens de ceux qu'on porte dans le milieu du jour. Ce que dit Sydenham, sur les dangers des suppressions de la transpiration, pourra faire sentir si de telles précautions sont à négliger. « La seule inattention de quitter trop » tôt, à l'entrée du printems, les vêtemens qu'on » a portés pendant l'hiver, ou de s'exposer à un » air frais quand le corps est chaud, nuit autant » aux hommes que les trois fléaux réunis de » la guerre, de la peste & de la famine.

Si dans le climat de l'Angleterre où Sydenham écrivait, il a regardé la suppression de la transpiration comme aussi conséquente, que ne doit-on pas en éprouver dans un climat infiniment plus chaud, où elle est beaucoup plus abondante & beaucoup plus hétérogène? On ne doit donc rien négliger de ce qui peut garantir ou du moins mitiger les effets de la variation du tems, & l'on aurait le

plus grand tort dans les quartiers bas & marécageux, de ne pas mettre le corps à l'abri du froid & de l'humidité, puisqu'on a éprouvé qu'en s'opposant, par ces moyens, à l'introduction des principes délétères répandus dans l'air, & que le corps absorbe très-facilement, le matin & le soir, on pouvait habiter ces lieux impunément (1).

L'on serait peut-être porté à douter de ce que j'ai avancé touchant la plus grande sensibilité de ceux qui sont acclimatés aux pays chauds, en considérant la facilité avec laquelle ces mêmes personnes semblent y supporter l'impression des rayons du soleil, qu'on croira d'abord devoir être excessive, & bien au-dessus de celle qu'on en éprouve dans des climats beaucoup plus tempérés. Mais quand on sçaura que mes observations à cet égard, confirmées par celles que les Anglais ont faites à la Grenade & à la Caroline du sud, prouvent que le thermometre mis au soleil, ne manifeste point une chaleur aussi forte, dans ces pays méridionaux qu'en France, on sera convaincu du contraire. C'est du moins ce que me prouvent les résultats de mes observations

---

(1) *Vid.* le mémoire de M. Raymond, sur les épidémies, qui a remporté le prix proposé par la société royale de médecine, année 1781, pag. 36.

météorologiques. Mon thermometre mis au soleil à S. Domingue dans le fort de la chaleur & dans les tems les plus fereins, n'a jamais monté au-dessus de 35 degrés, tandis que je le voyais à Montpellier, exposé de la même maniere dans le courant des mois de juillet & août, à quatre & cinq degrés au-dessus de ce terme; particularité qui provient peut-être de la plus grande densité de l'atmosphère des pays chauds, ou qui peut en quelque sorte confirmer l'opinion du célèbre Wallerius, sur la cause de la chaleur, & qu'on trouve dans son ouvrage sur l'origine du monde. On ne doit donc pas être si étonné du peu d'impression que fait le soleil sur ceux qui sont anciens au pays; aussi, ne leur est-il ordinairement préjudiciable, qu'en ce qu'il augmente les pertes de la transpiration, qui ne sont déjà que trop abondantes, & ne font qu'affaiblir leur constitution. Au reste quand on a vû que les Européens nouvellement arrivés dans les Colonies, n'apperçoivent presque aucune différence entre les saisons & ne sentent les variétés de la température que tout autant qu'elles sont assez considérables, on ne peut plus douter de la plus grande sensibilité des Créoles, & sur-tout des Européens déjà acclimatés ou faits au pays. C'est ce qu'il importe à tout médecin de ne point perdre de vue dans le traitement des maladies des

uns & des autres : & il ne doit pas non plus ignorer que si les variations de l'atmosphère, quant à sa température, sont beaucoup moindres qu'en France, celles qui dépendent de son plus ou moins de densité, le sont encore moins, de manière que la colonne de mercure des barometres ne varie que fort peu.

Si comme je l'ai déjà dit, l'atmosphère peut occasionner quelques-unes des maladies qu'on éprouve à S. Domingue, en raison des impressions variées qu'on en ressent dans les différens tems & dans différens lieux, par la différente température qu'elle présente; ses effets sont encore plus conséquens & influent davantage sur la santé, quant à sa nature, en raison de son extrême humidité, surtout dans la saison des pluies. On sçait combien elles sont fréquentes & abondantes dans nos colonies, dans un certain tems de l'année, & que c'est pendant les plus fortes chaleurs qu'elles ont lieu, du moins dans certaines isles & notamment dans la partie de l'ouest & du sud de celle de S. Domingue. Il n'est donc pas douteux que dans ces derniers cas, l'excès de chaleur & d'humidité se trouvant réunis, il doit résulter de cette double cause les plus cruels effets, puisque ce sont les principaux agens de la putréfaction. Peut-être pourrait-on par cette seule considération, rendre raison pour-

quoi les isles du vent sont en général moins meurtrieres & plus salubres que celles qui sont sous le vent & notamment que celle de Saint Domingue , puisqu'on sçait que la saison des pluies y a lieu dans des tems différens. Il ne serait certainement pas inutile de fixer son attention à cet égard , dans le cas où l'on aurait à opter entre deux colonies , ou deux quartiers qu'on aurait le projet d'établir , & qui présenteraient les deux circonstances dont je parle : il suffit de sçavoir , pour se persuader de cette vérité , que quoique les pluies soient très-fréquentes & très-abondantes dans ces pays , elles n'y sont pas longtems continuées , & que le soleil qui luit ordinairement dans ces intervalles , n'en est que plus ardent. Qu'on fasse ensuite attention aux émanations qui doivent provenir par la chaleur & l'humidité de cette couche de fumier ou plantes pourries qui se trouve à la surface des terres nouvellement découvertes , l'on verra que cette réflexion est assez fondée.

Il nous importe encore plus d'observer que, dans la saison dont je viens de parler , on ne sçaurait trop prendre de précautions pour éviter les fâcheuses influences de la chaleur & de l'humidité de l'atmosphère , dont la putridité qui en est la suite, est annoncée par l'innombrable quantité d'insectes répandus dans l'air , par la difficulté

qu'on éprouve à conserver les viandes fraîches, & surtout par les nombreuses maladies qui, presque toutes, dépendent de la nature de la saison. C'est dans ces momens qu'il est très-essentiel de se garantir de la rosée du matin & du soir, & de prévenir toutes les causes qui pourraient occasionner des suppressions de la transpiration puisqu'elle est alors plus abondante : on doit également éviter toute espèce d'excès, & surtout vivre d'un régime humectant, rafraichissant, antiputride & tonique. Pour cet effet on usera de préférence pendant ce tems, de végétaux frais, de viandes fraîches peu chargées de graisse : les grasses sont alors contraires ainsi que le lait, le beurre, le fromage & surtout le poisson salé ou toute autre espèce de salaisons. On doit avoir en même tems l'attention de faire usage de tems en tems de fruits & boissons acides & du vin trempé, surtout dans le repas. On ne ferait pas mal, ainsi que le pratiquent habituellement les Hollandais de Curaçao, d'aciduler les mets, surtout les viandes, en y ajoutant un peu de jus de citron.

En joignant aux précautions dont je viens de parler, celle d'user pendant la saison la plus contraire & la plus dangereuse, de quelques préservatifs propres à prévenir les influences de l'atmosphère & la dégénération des humeurs qui

peut en être la suite, le nombre de malades ne ferait pas aussi considérable qu'il l'est ordinairement. Le meilleur de tous les préservatifs est le quina, & convient d'autant plus dans cette circonstance qu'il est antiputride, febrifuge & propre à soutenir le ton des organes digestifs, sans lequel la dégénération des humeurs gastriques ou bilieuses, cause de la majeure partie des maladies, ne manque pas d'avoir lieu.

La manière d'user du quina, consiste à le prendre en substance à la dose d'un demi gros par jour, ou de deux en deux jours, ou mieux encore d'en faire infuser une ou deux onces dans une bouteille de vin rouge ou blanc, ayant soin d'ajouter à cette infusion, égale quantité d'écorce d'orange ou de racine de serpentaire de Virginie. On coule le tout, après trois ou quatre jours d'infusion, & on le serre ensuite en bouteille, on doit en boire un demi verre par jour, en une ou deux doses, à jeun & une heure avant le diner. Si l'on répugnait à prendre ce préservatif, ou qu'on ne fût pas habitué à l'usage du vin, on pourrait diminuer la masse du liquide ainsi que les doses à prendre, en augmentant la quantité de l'écorce d'oranges & du quina qu'on met à infuser. On peut encore au besoin se borner à faire cette infusion dans l'eau froide ou chaude, au lieu de vin ou de toute autre

liqueur fermentée ou spiritueuse ; il s'agirait de laisser infuser plus longtems les drogues dans le premier cas ; & dans l'un & l'autre , de fermer le vaisseau pendant l'infusion. On en sentira la raison si l'on fait attention qu'une forte décoction faite à vaisseau découvert altère une grande partie des propriétés de cet excellent remède & en diminue la vertu. 8 à 10 heures d'infusion ou une légère décoction d'une ou deux , suffisent. Il est ensuite question de filtrer à travers le papier gris & d'user de cette teinture qui n'a rien de rebutant ni de désagréable au goût en y laissant infuser un peu d'écorce d'orange ou de canelle, ce mélange possède toutes les propriétés du quina en substance quoique à un degré moindre.

Le punch est une boisson qui convient également dans le cas dont il est question , pourvu qu'il ne soit pas trop fort , & que ceux qui ont la poitrine délicate ou qui sont d'un petit tempérament , n'en usent qu'avec modération : on peut la rendre & plus efficace & plus agréable en l'aromatissant avec l'eau de canelle ou l'huile essentielle d'oranges. L'on n'a , dans ce dernier cas , qu'à frotter avec un morceau de sucre , comme avec une rappe , à la surface de l'écorce d'une orange & faire dissoudre ensuite dans la liqueur le morceau de sucre ainsi imbibé d'huile essentielle.

Ces différens moyens, que je ne conseille que comme préservatifs & remèdes de précaution dans la saison de l'année qui me paraît la plus critique, doivent être considérés comme indispensables, lorsqu'on habite des lieux humides & marécageux, tels que sont ceux de quelques quartiers de la colonie; en raison des fréquentes fièvres intermittentes ou remittentes qu'on y éprouve, des suppressions de transpiration, des obstructions ou autres maladies auxquelles on y est exposé. Peut-être conviendrait-il qu'on y fît usage de tems en tems de quelque laxatif, ainsi que le faisaient les anciens en pareil cas; surtout quand il y avait apparence d'humeurs gastriques surabondantes, ce qui ne manque gueres d'arriver, pour peu qu'on digere mal ou qu'on mange un peu trop. Baglivi nous observe dans sa pratique de médecine rappelée à l'ancienne maniere d'observer, qu'il a souvent éprouvé l'efficacité de cette méthode.

L'usage des bains qu'on employe très-familièrement à Saint Domingue, est sans doute très-avantageux & le serait encore plus, si l'on avait l'attention de les prendre aussi froids qu'il est possible de les supporter, sans en être incommodé. C'est un des meilleurs moyens pour fortifier le corps & prévenir la dégénération bilieuse & putride des humeurs qui, comme j'aurai occasion

caſion de l'obſerver , eſt la plus ordinaire à S. Domingue , ſurtout chez les blancs qui habitent la plaine (1).

---

(1) Cette diſpoſition naturelle que j'admets aux humeurs de la plûpart de ceux qui habitent Saint Domingue , & qui me porte à conſeiller l'uſage des acides comme préſervatifs de cette dégénération ; préſente néanmoins quelques exceptions ſur lesquelles il convient d'inſiſter , afin d'éviter toute eſpèce de ſouçon que je ſuis en contradiction avec M. Bertin : d'après ce qu'il a dit touchant les différentes dégénérationſ que les humeurs éprouvent dans les pays chauds , & dont il a bien exactement déſigné les cauſes , dans un précis qu'il vient de donner ſur les maladies des climats chauds & humides de l'Amérique.

Il n'eſt certainement point douteux que le relâchement qui ſuccède à la tenſion que les ſolides ont éprouvé d'abord par la raréfaction des humeurs que les influen-  
 ces du climat déterminent , ne ſoit un effet ſecondaire de ce premier état ; que de ce relâchement des ſolides il en réſulte moins d'énergie dans leur action ; & que les ſucs qui doivent réparer ou qui étaient déjà formés ne demeurent plus crûs , plus aqueux & moins animalifés eu égard à la débilité des organes qui doivent opérer cette animalifation ; ce qui doit occaſionner des conſtitutions molles , ſenſibles , pituiteuſes , fort communes dans nos Colonies , ſurtout dans certains quartiers ; conſéquemment les maladies qui pro-

Enfin pour terminer ce que j'avais à dire sur l'utilité des préservatifs, je dirai qu'il en est encore un

---

viennent d'une dissolution séreuse des humeurs, doivent en être la suite. On concevra facilement que cette espèce de dégénération doit être favorisée par l'usage d'alimens peu nourissans, ainsi que par le séjour dans des lieux humides, lorsqu'on menera une vie molle & peu active, surtout si l'on est naturellement d'un tempérament séreux ou pituiteux. Dans ces cas, les humeurs tendront plutôt à l'aigre qu'à l'alkalescence, puisqu'elles sont d'autant plus éloignées de la puréfaction qu'elles sont peu animalisées. Tel es sont les réflexions de M. Bertin; *Vid.* son ouvrage, pag. 14 & suiv.; elles sont très-bien fondées, & prouvent que dans des cas de cette nature, les acides & la nourriture végétale que j'ai conseillé, ne seraient point des préservatifs appropriés, & qu'on doit alors donner la préférence aux toniques & à la bonne nourriture. Il ne s'ensuivra pas néanmoins, que la constitution & la dégénération séreuse soit la plus commune dans toutes nos Colonies, comme semble le croire M. Bertin, d'après ce qu'il a observé dans celle qu'il habitait, où le climat & la manière dont on s'y conduit présentent des considérations particulières: ni que je sois moins fondé à regarder les dégénération bilieuses comme les plus ordinaires à Saint Domingue, surtout à conseiller de préférence les moyens propres à prévenir l'alkalescence des humeurs pendant la saison critique dont je parle, comme convenant généralement.

qui ferait je pense très-efficace dans bien des cas & dont on pourrait tirer ainsi qu'en Italie, les plus grands avantages ; si l'on pouvait détruire le préjugé qui semble le proscrire, & si l'on pouvait se persuader qu'il y a nombre de cas à Saint Domingue où il ne ferait pas moins avantageux. J'ai eu occasion d'en voir les plus heureux effets sur une personne qui depuis long-tems valétudinaire, s'y détermina après avoir tenté envain deux voyages en France, qui n'avoient que pallié son état pour quelque tems, malgré la quantité de remédes qui lui avoient été conseillés & administrés. Je suis d'autant plus porté à regarder cet expédient comme essen-

---

D'ailleurs, M. Bertin convient lui-même qu'on est plus exposé à l'alkalescence des humeurs, lorsqu'on se nourrit d'alimens succulens, qui fournissent des sucs déjà animalisés, & que les chaleurs sont fortes ou qu'on mène une vie très-active. Ces circonstances se rencontrant à Saint Domingue plus souvent que celles qui peuvent déterminer un effet différent, du moins quant aux blancs & quant à la saison dont je veux qu'on évite les mauvais effets ; on verra que la contradiction qu'il y a entre M. Bertin & moi n'est qu'apparente ; que nous sommes également fondés l'un & l'autre quoique nous ayons conclu d'une manière qui semble totalement opposée & d'après l'expérience.

tiel, que j'ai observé que les personnes qui sont dans le cas d'éprouver quelque perte naturelle ou accidentelle, sont rarement malades dans nos Colonies, même dans les quartiers les plus mal sains. C'est aux médecins à décider quand ce préservatif convient & aux chirurgiens à le pratiquer (1).

Je sens qu'en insistant autant que je le fais sur l'utilité des moyens préservatifs, on sera peut-être porté à conclure, ainsi que beaucoup de personnes le prétendent, qu'il est comme impossible de se bien porter à S. Domingue.

Il n'est que trop vrai, que le nombre de ceux qui y jouissent d'une parfaite santé, n'est pas fort considérable, & que les influences de ce climat sont réellement assez malfaisantes, pour qu'il soit essentiel d'être continuellement sur ses gardes, surtout pendant certains tems de l'année. Cependant nous croyons pouvoir assurer aussi que la majeure partie de ceux qui périssent dans cette Colonie, ou qui y traînent une vie

(1) Voyez quels sont les bons effets des cauterés, dans le mémoire de M. Durand, imprimé dans le volume de la société royale de médecine pour l'année 1781, pag. 138, & ce qu'en dit M. Carere en parlant des moyens de se préserver des maladies épidémiques & contagieuses : même volume pag. 215.

languissante , font ordinairement victimes de leur inconduite & de leurs dérèglements & beaucoup plus rarement , des influences du climat : que même , l'on pourrait jouir dans ces pays d'une aussi bonne santé qu'ailleurs , si l'on s'y conduisait sagement & avec précaution dans l'usage des six choses non naturelles , dont l'examen successif va nous fournir le sujet de quelques réflexions essentielles à ceux qui habitent ces contrées. Elles prouveront je crois , qu'on peut y prévenir plusieurs des maladies qu'on est dans le cas d'y éprouver.

Il est assez généralement connu combien l'air est nécessaire à notre existence , pour que chacun puisse juger de quelle importance il est , de ne respirer que le plus pur & le plus salubre & tel qu'il est quand il n'est point altéré par des vapeurs ou miasmes hétérogènes & qui lui sont étrangers , & qu'il est facilement renouvelé ou modérément agité par le souffle des vents. On doit donc quand on a la liberté du choix , préférer d'habiter les lieux qui sont à découvert & qui sont les plus éloignés de marécages ou eaux dormantes , dont le voisinage est toujours dangereux , surtout dans les pays chauds. Je sçais que l'on n'en est pas toujours à même , & qu'il est des positions où l'on est forcé de braver ou de s'exposer à ces dangers

& où l'on ne peut en mitiger les influences, que par le régime & l'usage des préservatifs appropriés. Mais aussi, dans combien d'autres cas n'ai-je pas vû qu'on avait non-seulement négligé de choisir les lieux convenables, pour l'emplacement des logemens ou établissemens d'une habitation; mais même où l'on affectait pour ainsi dire volontairement de les rendre insalubres? Il est sans doute de la plus grande importance de ne les placer que dans les lieux les plus aérés & les mieux égoutés, & surtout d'avoir l'attention qu'ils soient situés au vent de ces lieux mal sains & marécageux, lorsqu'on ne peut absolument en éviter le voisinage, ou qu'il est impossible d'en égoutter le terrain par des travaux convenables. Mais quelles que soient les raisons qui portent quelques habitans à négliger une besogne qui leur semble peu importante, ou à préférer de tels emplacements, eu égard à leur proximité & convenance, ils verront s'ils veulent prendre la peine de tout apprécier, qu'ils sont encore plus intéressés à se garantir & à garantir leurs sujets des influences du mauvais air.

L'on ne peut assez blâmer aussi la mauvaise habitude qu'on a sur plusieurs habitations d'y creuser des marres en plusieurs endroits, & surtout de les placer aussi à portée qu'elles le sont des maisons qu'on habite, lorsqu'on n'a pas

d'autres ressources pour se procurer l'eau dont on peut avoir besoin, soit pour abreuver les animaux, ou en cas d'incendies; on doit du moins les éloigner autant que faire se peut & même les entourer d'arbres, pour en éviter le trop prompt ou fréquent desséchement & la grande corruption que l'eau & la vase contractent, par l'action continuée du soleil, dans les parties les moins profondes & qui restent à découvert & vaseuses, à mesure que la quantité d'eau diminue ou s'évapore. Cette raison doit faire sentir combien des bassins bâtis en maçonnerie seraient préférables, ou du moins qu'il conviendrait que les bords fussent limités par des murs dont l'élévation presque perpendiculaire, rendrait l'abaissement ou le desséchement d'une partie des eaux qu'ils contiendraient peu ou moins conséquent; au lieu que sans cette précaution, la moindre baisse des eaux que les marres contiennent, découvre une surface boueuse plus ou moins étendue & de laquelle il s'élève des vapeurs d'autant plus infectes, que les eaux qui se rendent dans ces réservoirs sont des plus sales & des plus impures, d'après le peu d'attention qu'on porte à n'y diriger que les plus nettes.

Je me suis souvent assuré que les lieux où l'on voit une grande quantité d'insectes, sont toujours les plus mal sains, surtout s'ils y sont

permanens, car on sçait qu'il est des habitations où ils ne paroissent que dans certains instans du jour & que c'est dans ces momens où les vents viennent dans la direction des lieux marécageux qui sont quelquefois à une assez grande distance; & il me semblerait suffisant de faire observer la nombreuse quantité qu'on en voit aux environs des marres, pour prouver l'insalubrité de l'air qu'on y respire alentour; mais je puis rapporter des exemples qui paraîtront peut-être encore plus concluans & prouveront l'importance de la précaution que je recommande quoiqu'elle semble minutieuse.

Un de mes amis résidait sur une habitation que je visitais journellement & y avait joui pendant quatre à cinq ans, d'une santé ravissante & qui était analogue à l'heureuse & brillante constitution dont il était doué; lorsque par de nouvelles circonstances il fut obligé de quitter le logement qu'il avait occupé jusqu'à cette époque & d'en habiter un nouveau qui se trouvait plus à portée des établissemens principaux de la manufacture, mais qui malheureusement n'était éloigné que de 15 à 20 pas d'une marre, dans laquelle on rassemblait l'eau fournie par une très-petite source, dont le cours était par-fois interrompu. Cet ami ne tarda pas à éprouver les influences d'un si mauvais voisinage, & malgré sa

bonne constitution , quoiqu'il fût à la fleur de l'âge & qu'il menât une vie également active , qui le mettait dans le cas de s'éloigner la moitié du tems de son logement , il en essuya peu de tems après plusieurs accès de fièvre intermittente. Quoique mes premiers soupçons sur la cause de cette maladie me parussent assez fondés ; comme les fièvres de la nature de celle-ci sont très-familieres à Saint Domingue , j'admis qu'elle pouvait être l'effet de quelque cause plus générale ; mais je fus convaincu du contraire par la suite , lorsque j'aperçus nombre d'insectes dans le logement de mon ami ; & qu'il éprouvait une ou deux fois par an , tant qu'il continua à habiter le même séjour , des maladies de même nature , tandis qu'il n'en avait eu d'aucune espèce depuis deux ans qu'il l'avait quitté pour se transporter à Léogane , époque où je partis pour la France.

Je pourrais joindre à cette observation , celle de toutes les personnes qui étaient logées sur la même habitation que moi , où j'avais bien remarqué deux marres infectes à peu de distance ; & qui furent atteintes en même tems de différentes maladies dont la cause occasionnelle n'était pas douteuse ; tandis que je n'éprouvai moi-même que quelques légères atteintes , y étant moins sédentaire & ayant la précaution d'user de quel-

ques préservatifs appropriés : je me dispenserai d'entrer dans ce détail, croyant pouvoir conclure de ces observations qu'on ne sçaurait être trop attentif à égoûter toutes les eaux stagnantes à l'entour des maisons & que si l'on ne peut se dispenser d'en ramasser, ou que la situation des terrains en rende leur écoulement impraticable; alors il faut préférer des bassins dans le premier cas, ou du moins placer les marres à la plus grande distance possible des logemens habités & les pratiquer au dessous du vent qui regne le plus fréquemment : dans le second on doit faire enforte de placer ces mêmes logemens sur le terrain le plus éminent & le plus élevé au-dessus du niveau de celui qui peut être submergé ou marécageux.

J'observerai en passant que lorsqu'il s'agit de faire des fouilles considérables à proximité des établissemens & que les terres ont été couvertes pendant quelque tems par des eaux stagnantes; on doit choisir les tems les plus propres, ou plutôt les moins dangereux, pour ces fortes d'opérations; au lieu de suivre seulement l'ordre des travaux comme on le pratique ordinairement. Des milliers d'exemples ne prouvent que trop, combien ces fouilles sont dangereuses, tant pour les ouvriers qui y sont employés que pour ceux qui sont à portée de respirer les exhalaisons qui en

émanent. Il serait donc important d'éviter ces fortes d'opérations dans le moment des grandes chaleurs , & même de prévenir la nécessité d'y avoir souvent recours , par l'attention de rafraîchir de tems en tems les fossés d'égoût, afin d'en éviter les obstructions. Peut-être même ne serait-il pas hors de propos de mieux choisir le moment pour la fouille des pièces de cannes qui sont naturellement marécageuses. J'ajouterai en terminant ce que j'avais à dire sur les causes qui contribuent à l'insalubrité de l'air, que l'inattention de placer les parcs des animaux auprès & au milieu des établissemens , n'en est pas moins blâmable, & que si la crainte des voleurs ne permet pas de s'en dispenser , on devrait au moins avoir l'attention de les placer sur une pente rapide & surtout ne pas y laisser accumuler & croupir le fumier qui en résulte. La même observation doit être appliquée pour les fatras d'indigo qu'on entasse & abandonne pendant plusieurs années aux progrès d'une fermentation , dont les effets sont toujours dangereux pour les personnes qui habitent les maisons qui sont situées auprès.

Lorsque j'ai observé que la présence d'une nombreuse quantité d'insectes indiquait assez positivement l'insalubrité des lieux , j'ai dû remarquer , que lorsqu'elle n'était point permanente , elle était alors moins conséquente en ce qu'ils

provenaient d'une autre cause , il est néanmoins à propos d'ajouter qu'on doit éviter de s'exposer dans ces momens aux courants d'air qui les apportent , attendu qu'il ne peut qu'être mal fain , & chargé des émanations marécageuses des lieux à travers lesquels il a passé.

Les alimens ne sont pas moins nécessaires à notre existence. Ce n'est que par eux que nous pouvons réparer les pertes continuelles que nous faisons. Il sera question ci après de ce qui doit être relatif aux nègres particulièrement. Il s'agit d'en déterminer ici l'usage de la maniere la plus convenable.

On ne doit jamais oublier que la sobriété est de tous les moyens le plus propre à conserver la santé , & que ce n'est pas sans raison qu'on dit en proverbe *qui boit & mange peu* n'est jamais malade. Il faut cependant avoir toujours égard à l'habitude ainsi qu'à la constitution différente de chaque sujet , lorsqu'on veut déterminer les limites de la sobriété , au-delà desquelles tout est excès. Elles consistent à proportionner la quantité d'alimens que nous prenons à nos pertes & à l'état des organes qui doivent les digérer : il est aisé de concevoir que quand on agit beaucoup on éprouve des pertes considérables & que le corps a besoin de plus grandes réparations que si l'on mène une vie sédentaire ; mais il n'est pas

aussi aisé de déterminer quelle est la nature des alimens qu'on doit préférer dans différens cas, eu égard au goût & aux constitutions d'un chacun : c'est pourquoi l'on doit examiner avec quelque soin quels sont les alimens qu'on digere le mieux , afin d'apprendre à distinguer ceux qui peuvent être contraires. L'on doit ensuite préférer ceux qui peuvent corriger ou prévenir en même tems les effets des causes morbifiques auxquelles on se trouve exposés. C'est d'après cette considération que dans un pays tel que celui de Saint Domingue , où la chaleur & l'humidité de l'atmosphère tendent à produire des dégénéra-  
tions bilieuses putrides , on doit insister de préférence sur l'usage des végétaux, puisque ce sont les alimens les plus propres à prévenir ces dégénéra-  
tions. Je ne prétens pas qu'on doive se borner à cette seule espèce d'alimens , persuadé qu'il y aurait en plaine beaucoup de personnes qui ne pourraient s'y résoudre , ni supporter un pareil régime , & qu'il ne serait pas suffisamment nourrissant pour nombre d'autres ; mais on doit être persuadé qu'il est très-essentiel de faire usage de végétaux , en même tems qu'on use des alimens fournis par le règne animal. Il suffit de s'étayer de l'exemple de ceux qui résident dans les mornes , & qui par choix ou nécessité ne vivent pour ainsi dire que des légumes qu'ils ont à leur portée , pour juger

combien cette nourriture peut être avantageuse, d'après la brillante santé dont ils jouissent assez généralement, & combien l'on doit être réservé sur l'usage des alimens gras & alkalescens, surtout si l'on ne peut en mitiger les effets par le mélange de toute espèce de végétaux dont on est quelquefois privé.

Je ne sçaurais trop recommander de bien faire attention à la qualité du pain dont on se nourrit. Cet aliment est sans contredit le plus nécessaire & le plus salutaire lorsqu'il est préparé avec de la farine de bonne qualité, mais aussi des plus dangereux lorsqu'elle est mauvaise, comme il arrive assez souvent dans les colonies, surtout en tems de guerre, soit par l'avidité de quelques marchands qui la gardent trop longtems afin d'en tirer meilleur parti; soit par la vente de celle qui a longtems séjourné dans les magasins du Roi & qu'on veut renouveler. Le bon marché qu'on fait de cette affreuse drogue, fait qu'on parvient toujours à la placer & qu'elle est enlevée. Si cependant on pouvait se persuader, combien le mauvais pain est préjudiciable & que les maladies les plus dangereuses & les plus graves, en font ordinairement le produit, on verrait que les vivres de terre sont infiniment préférables & que le mauvais pain est la plus nuisible & la plus dangereuse de toutes les nourritures.

Ce n'est pas sans raison que j'insiste sur ce point & sans avoir vû de terribles effets de cette cause pendant la guerre dernière; dans ces tems surtout où les farines fraîches manquant, on n'usait que de celles qui avaient vieilli & dont la mauvaise qualité n'était que trop prouvée par la mauvaise odeur & par la quantité de mites ou autres insectes qu'elles recélaient. Quoiqu'il soit assez facile de reconnaître la mauvaise farine, lorsqu'elle l'est à ce point, comme on ne manque pas alors d'user de différens moyens pour en couvrir les défauts apparens, il est important de faire connaître comment l'on peut appercevoir cette fraude; le même moyen servira à faire distinguer les farines les meilleures & les plus fraîches de celles qui le sont moins ou qui sont altérées par le mélange d'autres fécules végétales, comme le sont la plûpart de celles qu'on apporte de la nouvelle Angleterre.

Il s'agit de sçavoir que la farine de froment est composée de trois parties, l'une *amylacée* ou fécule proprement dite, appelée vulgairement amidon, la seconde, *partie muqueuse* ou mucilagineuse, & la troisième la *partie glutineuse* ou végeto animale. Pour séparer ces trois principes, on n'a qu'à prendre une poignée de farine & en faire d'abord une pâte en y ajoutant une petite quantité d'eau, on la malaxe ensuite dans la main

en laissant couler dessus un filet d'eau qu'on doit recueillir dans un vase tant qu'elle paraît blanchir & entraîner avec elle quelque chose de la pâte qu'on a dans la main, & qui se réduit, lorsque l'eau passe bien claire, en une substance grisâtre, molle, très-élastique lorsqu'on la tire entre les doigts. C'est cette partie qu'on a appelé végétotanimale, en raison de son analogie apparente avec les membranes des animaux & qu'elle donne à la distillation les produits des substances animales; & c'est elle qui fournit le moyen d'épreuve dont nous devons parler. L'eau qu'on a versé sur la pâte & qu'on a ramassé dans un vase, dépose la fécule au fond, tandis que l'autre principe, *extrait muqueux & sucré*, reste dissout dans l'eau & ne peut être apperçu & recueilli que par l'évaporation. Nous observerons maintenant que c'est dans les proportions convenables de ces trois principes que consiste la meilleure farine & que dans ce cas la partie glutineuse constitue le quart de la masse totale à peu près. Si la farine est pauvre, c'est-à-dire composée de grain mal venu ou mélangée de fécules étrangères, la partie glutineuse est moins abondante, tandis qu'elle manque totalement dans la farine fermentée ou pourrie, & ce déficit est plus ou moins complet, selon que la fermentation est plus ou moins avancée. C'est en raison de son analogie avec les substances animales,

males , qu'on sçait être plus putrescibles que les autres , que la partie glutineuse se décompose lorsque les farines ont vieilli ou ont été mouillées, surtout dans les pays chauds. Comme les farines étrangères qu'on est dans le cas de mêler à la farine de froment , ne contiennent que très-peu & presque pas de matiere glutineuse , il sera facile de distinguer même les farines les plus fraîches ainsi mélangées , d'avec celles qui ne le sont pas. Il faut néanmoins convenir que cette fraude est infiniment moins conséquente que toutes celles qu'on employe pour donner à la farine altérée l'apparence d'une bonne qualité , & que même ce mélange de différentes fécules végétales , est un moyen de ressource qui devrait être employé de préférence, lorsque la bonne farine est rare ou trop chere, à celles qui sont altérées & qu'on achete à vil prix.

Il est important d'ajouter que la partie mucosifucrée est moins abondante dans le froment que dans l'orge , la patate &c. , que c'est cette partie qui contribue le plus à la fermentation spiritueuse ou vineuse & ensuite acide. C'est pourquoi ces alimens sont si venteux & s'aigrissent si facilement dans l'estomac de ceux qui sont naturellement sujets aux aigreurs ou chez lesquels les digestions se font lentement : aussi ne devrait-on user des patates en ce cas , qu'avec beaucoup de mo-

dération, à moins de n'en prendre que la fécule pure, qui, ainsi que celle du maïs, du manioc, peuvent fournir des crèmes ou autres alimens nourissans légers & point malfaisans.

Si les erreurs qu'on commet sur le choix des alimens sont ordinaires & nuisibles à Saint Domingue; celles qu'on commet par le peu de sobriété avec laquelle on en use, sont encore plus fréquentes, par l'habitude qu'on a d'y servir les tables avec profusion & de les couvrir de mets très-variés. Les effets qui résultent du mélange de cette multiplicité d'alimens, sont d'autant plus préjudiciables, que la variété des apprêts porte toujours à l'intempérance du moment, & que l'appétit au lieu d'être naturel, n'est excité que par des moyens factices ou artificiels. Qu'on sache que l'immortel Boërhaave répondit, quand on lui demanda quelles étaient les causes des nombreuses maladies auxquelles nous sommes sujets aujourd'hui & que les anciens ignoraient? *Qu'il fallait compter les cuisiniers*; alors on verra jusqu'à quel point il était persuadé que leur art peut y contribuer. Cette opinion est d'autant plus fondée, que nous sçavons que la plupart de nos indispositions proviennent de mauvaises digestions, & que ceux qui vivent le plus sobrement, sont ceux qui en éprouvent de moins fréquentes.

Il serait d'autant plus nécessaire de se persuader

de cette vérité à Saint Domingue, que les organes digestifs y sont naturellement affaiblis & ne peuvent exercer complètement leurs fonctions, que tout autant qu'on a l'attention de ne pas les surcharger & de les aider même par des moyens convenables. De ce que l'estomac serait en état de recevoir une quantité sur-abondante d'alimens, sans qu'on en éprouvât des symptômes de pesanteur & de tension dans cet organe, des oppressions ou assoupissemens si propres à caractériser cette espèce d'excès; il ne faudrait pas se figurer que l'on n'aurait pas dépassé les bornes d'une sobriété raisonnable, ainsi qu'on l'imagine ordinairement: il ne faut jamais oublier, qu'indépendamment du premier travail de la digestion qui s'opère dans les premières voyes, il en est un second encore plus important, & dont l'imperfection amène des suites encore plus dangereuses & plus fréquentes. Cette seconde digestion consiste dans le travail des organes qui constituent les secondes voyes, de manière que le chile, qui est le produit de ceux qui ont eu leur action sur la pâte alimentaire dans les premières, en devient propre à être assimilé à nos fluides & à nos solides; mais il faut pour que cette assimilation ait lieu, que ces mêmes organes secondaires soient dans leur intégrité convenable, & que les forces toniques soient justement proportionnées aux forces digestives,

sans quoi les nouveaux sucs , privés de la principale circonstance qui doit perfectionner leur élaboration , deviennent impropres à fournir complètement aux réparations nécessaires , & ne manquent pas de donner lieu à une infinité d'indispositions diverses , en raison des différentes dégénérationes qu'ils peuvent éprouver ou des différens organes qui peuvent en être affectés.

C'est d'après de semblables considérations, qu'on pourra se représenter pourquoi les alimens de la plus facile digestion, mais trop succulens, pris en trop grande quantité, nuisent assez souvent aux convalescens d'une longue maladie, quoiqu'ils n'en éprouvent point d'abord, les symptômes des indigestions dont le siege est dans les premières voyes; tandis que le même inconvénient n'a pas lieu chez ceux qui n'ont pas resté longtems malades, quoique les pertes qu'ils ont éprouvées aient été aussi considérables. On voit que dans ce dernier cas, les forces toniques ne sont pas dans l'état de langueur où le premier les a réduites. Il fera donc à propos d'avoir toujours égard au rapport qu'il peut y avoir entre les forces toniques & les forces digestives, lorsqu'on voudra régler quelle doit être la quantité d'alimens que l'on doit prendre; & d'après cette même considération on pourra déterminer quels sont les cas où il convient de prendre quelque exercice

après le repas & quels sont ceux où le repos est préférable & plus avantageux. C'est-à-dire, que si les forces toniques sont très-affaiblies, ou qu'étant dans leur intégrité, des pertes considérables qui auraient précédé ne reclameraient pas de grandes réparations ; il serait alors essentiel d'aider le travail de la digestion, par un doux exercice quelque tems continué ; tandis que le repos & même le sommeil seraient préférables & même nécessaires à de faibles constitutions. Sans ce repos les forces toniques, distribuées ailleurs que sur les seuls organes qui doivent opérer la digestion des sucs alimentaires, deviendraient insuffisantes. Il sera facile d'après cette digression de résoudre la question, s'il est toujours à propos de prendre de l'exercice après le repas, & d'où vient que dans les pays chauds la nature semble nous indiquer de préférer l'inaction : & enfin d'où vient, *eu égard à l'intempérance avec laquelle la plupart des hommes y vivent*, en considérant généralement sur-tout la débilité des organes digestifs, d'où vient dis-je, que l'habitude où l'on est de se coucher pour ainsi dire au sortir de table, est si pernicieuse à ceux qui jouissent d'une médiocre santé ou qui sont un peu avancés en âge. Du moins devraient-ils souper plus légèrement, ou ne prendre le soir que des alimens très-faciles à digérer.

J'observerai quant aux boissons, que quoique l'eau soit généralement regardée comme la plus salutaire & comme le meilleur dissolvant des alimens, l'usage modéré du bon vin, m'a paru préférable dans quelques circonstances & nécessaire dans d'autres.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit sur la constitution naturelle de l'air de S. Domingue ; qu'il est chaud & humide, & que dans nombre de quartiers, les exhalaisons marécageuses le rendent mal sain, surtout dans certains tems de l'année ; on verra que dans ce cas l'usage du vin ne peut qu'être utile, si l'on fait attention avec quels succès on l'a employé dans les maladies des prisons, ou dans des épidémies où cet *élément* (1) était altéré dans ses principes. On verra que le vin est propre à prévenir l'état de relâchement des fibres de l'estomach & à corriger, ou du moins à mitiger, la mauvaise qualité de certaines eaux qu'on est quelquefois obligé de boire à S. Domingue, dans quelques quartiers, à défaut de meilleures (2). Il

---

(1) Je me sers ici de l'expression généralement admise, quoique contradictoire avec celle de *principes* que j'ajoute ensuite, afin de donner à entendre que le fluide que nous respirons & qui compose l'atmosphère dans laquelle nous sommes plongés, est composé de différens principes.

(2) Pour connaître la pureté des eaux & le choix

est aisé de voir que dans toute autre circonstance que dans celles que je viens de désigner, l'on pourrait se passer de vin & boire de l'eau indifféremment; cependant si l'on fait attention que l'on est porté, par la seule ardeur du climat, à boire plus fréquemment & plus copieusement; que le relâchement de l'estomach & l'atténuation des sucs qui sont si essentiels aux digestions sont l'effet de boissons aqueuses, surtout prises en trop grande quantité; on verra que l'usage modéré du vin, est d'autant plus préférable qu'il est bien plus propre à étancher la soif, si l'on a l'attention de le boire bien trempé, ainsi que je l'entends quand j'en conseille l'usage. Car, autant il me paraît utile bû avec cette modération, autant je le crois préjudiciable lorsqu'on en use avec excès & qu'on le considère autrement que comme un cordial excellent, dont il ne faut user qu'à propos, ainsi que de beaucoup d'autres li-

---

qu'on doit en faire, il faut savoir que celles qui viennent des montagnes ou qui sortent des sources, qui sont à leurs bafes & ont un court rapide sont les meilleures, admettant qu'elles sont en même tems, pures, limpides, &c., que celles qu'on trouve dans les plaines & qui ont un courant viennent ensuite, & qu'on doit préférer celle des rivières prise dans le milieu de leur courant, à celle de puits ou sources stagnantes.

queurs, dont on n'abuse que trop, & dont les effets sont encore plus dangereux dans les pays chauds.

Quant aux autres boissons dont on est dans le cas de faire usage à Saint Domingue, pourvu que ce ne soit qu'avec une certaine modération, & qu'elles ne soient ni trop spiritueuses ni trop relâchantes, elles ne sont pas contraires. J'observerai seulement, quant à celle du café, dont l'usage est encore plus familier dans cette colonie qu'ailleurs; qu'il ne convient nullement à ceux qui sont maigres & d'un tempérament bilieux ou mélancolique, ni à ceux qui ont le genre nerveux très-irritable ou dont le sang est chaud & sec, & que ces personnes doivent au moins n'en prendre qu'avec modération, si l'habitude déjà contractée le leur a pour ainsi dire rendu nécessaire: encore conviendrait-il, qu'ils le prissent affaibli avec le lait d'amendes, plutôt que de le prendre pur. Il est au contraire nombre d'autres personnes qui se trouveront très-bien de l'usage modéré de cette boisson, & c'est même le plus grand nombre; tels sont les tempéramens pituiteux & froids, dont la fibre est molle & relâchée, & qui faisant peu d'exercice ou menant une vie trop sédentaire, ont besoin de quelque stimulant pour faire circuler les humeurs qui, comme on sçait, tendent assez souvent aux sta-

gnations ou engorgemens, surtout chez ceux qui passent une bonne partie de leur vie dans leur lit ou dans l'inaction.

Quoiqu'on ne fasse pas un aussi grand usage du thé dans nos Colonies que dans le nord du continent; je crois devoir observer que l'abus de cette boisson pourrait y être préjudiciable, & que ceux qui se sont faits une habitude d'en prendre, devraient avoir l'attention d'y ajouter une petite quantité d'une liqueur un peu cordiale, telle par exemple que l'élixir de Garus ou Stoughton, une petite quantité de rhum &c., & même qu'on ferait bien de préférer l'infusion de la feuille d'orange en guise de thé, lorsque l'état de faiblesse ou de débilité de l'estomac annonce, ainsi que l'on ne le voit que trop souvent dans les pays chauds, une trop grande mobilité. Cette boisson étant amère & tonique, convient non-seulement à cet état, mais même comme préservatif contre les influences de la saison chaude & humide. Elle convient conséquemment sous ce point de vue, à ceux qui habitent les lieux humides ou marécageux, & n'en fera que plus salutaire en y ajoutant du bon vin au lieu de toute autre liqueur plus spiritueuse.

L'on ne peut douter que le sommeil ne soit bien utile & même indispensable & que les veilles immodérées ne soient toujours préjudiciables : mais

on ne doit pas ignorer non plus, qu'un sommeil trop-longtems continué peut être très-nuisible, surtout dans les pays chauds, & que ce n'est qu'autant qu'on en proportionne la durée au besoin qu'on en a, qu'il peut être salutaire. L'on pourra déterminer d'une maniere assez précise quel est le tems qu'il convient d'y donner, en faisant attention que ceux qui font de plus grandes pertes pendant la veille & qui fatiguent le plus, sont en général ceux qui en ont le plus besoin; cependant on a une règle encore plus positive en faisant attention que le corps est, après un sommeil justement proportionné, dans un état d'alacrité & de légéreté qu'on ne sent pas quand le sommeil est trop long ou insuffisant. C'est d'après ce signe que chacun doit régler le tems qui doit appartenir au repos. Alors on verra qu'il est assez rare, que, dans un climat où tout semble inspirer la non-chalance & la mollesse, on ne s'y livre pas un peu trop & que ce doit être une des principales causes qui contribuent le plus à l'atonie des organes, & conséquemment à la plûpart des maladies qui doivent en résulter & dont les exemples sont si multipliés. Je crois être d'autant plus fondé dans ces réflexions, que j'ai assez constamment observé que ceux qui se livraient le moins au sommeil jouissaient assez communément d'une meilleure santé.

Je remarquerai en passant , qu'on doit toujours faire enforte de se lever de bonne heure , afin de respirer la fraicheur du matin , & que quoiqu'on ait beaucoup disputé sur les avantages & désavantages de *la méridienne*, elle est, généralement parlant, avantageuse à Saint Domingue , & qu'on peut s'y livrer sans crainte à cette envie de dormir que la nature suscite vers le milieu du jour, surtout après le repas , soit que cela provienne des excès de chaleur , du travail de la digestion , soit de ce que le sommeil de la nuit aura été insuffisant ; surtout si l'on a l'attention de ne pas dormir trop longtems & de prendre ce court sommeil dans une situation légèrement inclinée en arriere & assis dans un fauteuil ou autre siège analogue.

Quoique je conseille souvent l'exercice , comme un des moyens les plus essentiels à Saint Domingue , on ne doit point ignorer qu'il ne peut être réellement avantageux , qu'autant qu'il n'est point excessif, ni dans le cas de provoquer des sueurs trop abondantes , qui ne pourraient qu'être contraires, en ce qu'elles ne manqueraient pas d'affaiblir. Rien n'est cependant plus ordinaire que d'entendre dire à Saint Domingue qu'il faut y fuer pour s'y bien porter & d'entendre féliciter ceux qui suent abondamment même sans cause manifeste. Si l'on faisait cependant attention

que, dans ce dernier cas, les sueurs ne sont qu'un effet de l'extrême faiblesse des personnes ; & que, dans le premier, cette perte n'a d'autre propriété que d'affaiblir , du moins dans l'état de santé ; on verrait qu'il vaudrait encore mieux la prévenir que l'exciter. Que résulte-t-il en effet de ces sueurs excessives ? Si le corps est assez robuste pour les supporter & ne pas en être épuisé , l'on en éprouve toujours une soif extrême , qu'on tâche de calmer par des boissons abondantes qui ne manquent pas d'affecter ou de relâcher l'estomac , à moins qu'on ne les rende toniques par quelque spiritueux ; mais alors elles manquent une partie de leur effet. Quand on sçait quelle est l'énorme quantité d'humeur que nous perdons par la voie de l'insensible transpiration seulement , on n'est plus étonné de la soif excessive qu'on est dans le cas d'éprouver , lorsque les sueurs viennent se joindre à une perte aussi abondante. Il n'est donc pas douteux qu'elles ne soient réellement préjudiciables , eu égard à l'état de faiblesse qui doit s'ensuivre & que si elles doivent être considérées comme avantageuses dans certain cas, ce n'est que dans quelque état morbifique & où elles peuvent entraîner des levains ou principes morbifiques étrangers qui seraient contenus dans nos humeurs & qui ne manqueraient pas d'y nuire , si leur dépuracion qui a lieu par la

sueur , venait à être interrompue , comme je l'ai déjà observé.

C'est sans doute sous ce point de vue qu'Hippocrate dit que les corps qui transpirent bien , sont plus faibles & plus sains que les autres , & se délivrent facilement des maladies ; tandis que ceux qui sont plus robustes & qui transpirent mal , s'en délivrent plus difficilement ; puisqu'il dit en même tems que ceux qui transpirent peu , lorsqu'il n'ya point maladie , sont plus forts : nous pouvons donc conclure que les sueurs ne sont réellement avantageuses qu'à ceux qui recèlent quelque levain ou principe morbifique dans leurs humeurs , & qu'hors cette circonstance elles sont réellement contraires.

Enfin il suffit de dire que les passions ne sont que des fonctions erronées de l'ame , ou plutôt des déréglemens de l'imagination pour que l'on puisse se figurer combien elles peuvent être préjudiciables , en remarquant que toutes les fonctions , même celles qui sont les plus importantes à notre existence , peuvent en être altérées. Ce n'est pas ici le cas de parler des différentes maladies morales qui en sont les effets & qui sont souvent d'autant plus opiniâtres & dangereuses , que les médecins les plus habiles ne peuvent y remédier efficacement , que lorsque les malades contribuent eux-mêmes à leur guérison , en joi-

gnant aux avis qu'on peut leur donner, ceux que la raison seule peut & devrait leur dicter. Je me contenterai d'observer que le chagrin & la colere font de toutes les passions celles qui contribuent le plus aux fréquentes maladies qu'on éprouve dans les pays chauds & à les rendre dangereuses : à raison de la faiblesse & de l'extrême irritabilité des organes & de la propension naturelle des humeurs vers la dégénération bilieuse : c'est pourquoi l'on doit en éviter soigneusement l'occasion ou du moins le plus qu'on le peut.

---

## SECTION II<sup>e</sup>.

**S**I le pere de la médecine a commencé par nous faire envisager les difficultés sans nombre que présente l'art de guérir, & a dit qu'en raison de l'étendue des connaissances qu'il jugeait nécessaires, la vie de l'homme était courte pour acquérir toutes celles qui y ont rapport; on ne fera pas étonné qu'on ait divisé ce même art en trois parties, qui, quoique tendants au même but, c'est-à-dire à la conservation de l'espèce humaine, pouvaient être séparément exercées. Dès-lors la partie qui concerne la médecine proprement dite, a été distinguée de celle qui appar-

tient à la chirurgie ; & l'une & l'autre ont été comme séparées de la troisième qui a rapport à la pharmacie.

Je ne parlerai pas des avantages qui ont pu résulter de cette division, ni du danger qu'il y auroit à admettre ponctuellement un tel démembrement & à s'y restreindre ; puisque tout homme de l'art un peu instruit ne peut qu'être étonné de la parité de phénomènes qu'on observe entre la plupart des maladies qui ont été décernées à la chirurgie, & celles qui concernent les médecins ; & que de cette comparaison il résulte souvent des lumières dans l'emploi des remèdes convenables pour le traitement des maladies internes. C'est une preuve évidente que, si le chirurgien peut se borner à connaître les maladies externes ; le vrai médecin ne peut se dispenser de joindre à la connaissance des maladies internes, celles qui ont rapport à la théorie chirurgicale. Au reste quelque essentiel qu'il puisse être que les uns & les autres s'occupent plus particulièrement de ces différentes parties, eu égard au vaste champ que chacune peut présenter ; il n'en est pas moins vrai que ceux qui veulent exercer dans les colonies, sur-tout en plaine, ne doivent pas avoir beaucoup d'égard à la division importante dont nous parlons & qu'il est à propos qu'ils soient également versés en chirurgie comme en médecine,

puisque'ils sont dans le cas d'être employés journallement pour l'un & l'autre objet & qu'il seroit à souhaiter qu'ils eussent en même tems des connoissances pharmaceutiques, tant pour pouvoir connoître aisément les drogues sophistiquées, que pour réfuter celles qui seront altérées, & pouvoir suppléer, dans le besoin, aux remèdes qu'on n'a pas, par d'autres d'une vertu analogue ou *succédanés*.

En réfléchissant que le nombre de remèdes qu'on trouve dans la pharmacie d'un habitant n'est pas considérable, qu'ils vieillissent souvent, du moins certains, & qu'il en est beaucoup qui peuvent s'altérer en très-peu de tems par la grande humidité de l'atmosphère, tandis que d'autres perdent de leur activité; il sera facile de voir combien il est important de connaître les remèdes d'une manière un peu particulière, & que souvent faute de cette connoissance, on peut manquer non-seulement de tirer parti de l'occasion qui en indique l'emploi, mais même qu'on peut en administrer qui peuvent avoir un effet contraire ou nuisible.

Lorsqu'on fait attention qu'il est assez rare que les gens de l'art qui se sont occupés en France avant de passer dans les colonies, se soient également adonnés à la médecine & à la chirurgie, qu'ils soient également versés dans l'une & l'autre

partie

partie & que ceux qui se sont adonnés à la médecine proprement dite, ignorent le plus souvent ce qui a rapport à la partie chirurgicale; tandis que ceux qui se sont livrés à cette dernière, n'ont pas ordinairement grandes de connaissances de ce qui concerne les maladies internes : on ne peut s'empêcher de convenir qu'on ne peut gueres compter sur l'utilité des uns & des autres, dans les cas qui ne sont pas de leur compétence, & que le régleme[n]t touchant les pouvoirs d'exercer est essentiellement vicieux, puisqu'on les obtient sans aucune distinction & sans qu'on ait exigé des épreuves convenables & suffisantes. Il serait sans doute plus avantageux que chacun de ces états fût exercé par deux personnes différentes, ainsi qu'ils le sont dans la plûpart des villes d'Europe & même dans les plus considérables de nos Colonies; & quoique cette circonstance dût induire les propriétaires des habitations à une dépense de plus; l'avantage inappréciable qu'il en résulterait, de pouvoir compter avec plus de certitude sur la capacité des uns & des autres pour la partie qui les concernerait, ne pourrait que dédommager de ce petit sacrifice. Mais peut-on se flatter qu'un tel avis, quelque important qu'il puisse être, fera jamais accueilli? J'en doute. Or comment remédier aux conséquences d'un usage si mal établi? C'est à MM. les Médecins & Chirurgiens

du Roi, à représenter qu'il conviendrait que ceux qui se proposent d'exercer en plaine, & qui voudraient en obtenir le droit, fussent obligés de subir des examens assez rigoureux pour qu'on fût convaincu de leur capacité sur l'un & l'autre objet, s'ils ne veulent pas se restreindre à la partie qui leur convient le plus, plutôt que d'accorder aux uns & aux autres des pouvoirs illimités. Il n'est pas douteux que si ceux qui sont préposés à cet effet étaient toujours assez justes & assez éclairés pour remplir dignement les devoirs d'une charge aussi essentielle, ils prévendraient bien des malheurs dont ils ont souvent été la cause première. Ils doivent faire attention qu'il importe bien moins que ceux qui prétendent au droit d'exercer, aient passé dans un des hôpitaux de la Colonie le tems prescrit par l'ordonnance, que de s'assurer de leur capacité par des examens convenables, à moins qu'on ne manquât dans les hôpitaux du nombre d'élèves nécessaires pour le service, ce qui n'arrive gueres. Il est aisé de voir que c'est là le point le plus important, celui auquel le public est le plus intéressé, & que le reste n'est qu'une formalité très-insuffisante pour ceux qui seraient totalement dépourvus de connaissances en entrant dans les hôpitaux, tandis qu'elle est très-onéreuse à ceux qui sont dans un cas contraire, Je croirais même que cette

espèce de contrainte doit contribuer à des abus d'un autre genre, & qu'elle ne peut avoir quelque utilité que lorsqu'on la fera valoir pour ceux là seulement qui ne sont pas dans le cas de mériter la confiance du public, je m'explique.

Dès que ceux qui voudront exercer leur état ne pourront plus s'excuser sur la longueur du tems qu'il faudrait passer dans un hôpital, puisque nous croyons qu'il suffit de s'y être mis au fait des particularités que les influences du climat peuvent présenter dans la marche & le traitement des maladies, & qu'on sera persuadé qu'il suffit d'être instruit pour obtenir les pouvoirs d'exercer; chaque habitant, même ceux qui seront les plus éloignés des chefs lieux & qui sont les moins propres à juger du mérite de ceux qui voudront s'occuper dans leur quartier, doutera avec quelque raison des talens de ceux qui chercheraient à leur en imposer, s'ils n'étaient pas munis de lettres de maîtrise ou si leurs noms n'étaient pas portés sur les étrennes américaines. On sçait que pour y être inscrit il faut produire les titres en vertu desquels on a ce droit. Je sçais que la plûpart s'en dispensaient autrefois, attendu que cette formalité n'aboutissait pas à grand chose, & qu'aucun règlement n'y obligeait. Ayant cependant réfléchi que c'était un moyen de plus pour démasquer quelques-uns de ces charlatans, qui se

permettent d'exercer sans titre un état aussi délicat que celui dont ils ignorent les premiers élémens ; je pense qu'il serait à propos que les Médecins & Chirurgiens qui ont droit d'exercer , consentissent à cette petite formalité , puisqu'il est de leur intérêt de ne pas être confondus parmi ceux qui ne doivent être regardés qu'avec mépris.

Quelques étrangères que paraissent les réflexions que je viens de faire, au but que je me suis proposé , on n'aura pas de peine à se persuader qu'elles y ont quelque rapport , si l'on fait attention que l'issue d'une infinité de maladies dépend souvent du plus ou du moins de connaissances de ceux qui sont appellés pour y remédier , & qu'il est toujours de la plus grande conséquence , qu'ils soient très-instruits & surtout dans le cas d'agir utilement ; ou du moins qu'il soient assez prudens pour ne pas agir d'une manière préjudiciable. Combien de fois n'a-t-on pas été fort en peine dans ce choix , avant que nos Colonies aient été fréquentées autant qu'elles le sont aujourd'hui ? Cet inconvénient , quoique moins ordinaire , existe encore dans quelques-uns de ces petits quartiers qui présentent trop peu d'avantages pour y attirer les gens de l'art les plus éclairés. On n'y voit encore que trop de ces personnes qui s'imaginent étaler leur sçavoir & prou-

ver leur utilité , en raison de la multiplicité de remèdes qu'ils employent & dont ils surchargent l'estomac de leurs malades. Ce n'est pas que je blâme l'emploi varié de différens remèdes , lorsque les indications en exigent de différentes espèces , soit quant à la nature du mal , soit quant au goût & dégoût que les malades en éprouvent ; mais il est si important de faire la médecine d'une manière simple, dans des lieux où l'on est souvent au dépourvu des choses même les plus essentielles , que j'ai crû devoir faire cette réflexion pour que les habitans soient un peu plus persuadés qu'il y a au moins autant du mérite à guérir avec les moyens les plus communs , lorsque parmi ceux-là il en est dont les propriétés sont aussi énergiques que celles de nombre de remèdes dont on peut souvent se passer.

Il semblerait d'après la méfiance que je cherche à insinuer contre les personnes de l'art qui sont établies dans les plus petits quartiers de la Colonie , qu'on doit y être fort à plaindre & le plus souvent au dépourvu de secours. Nous conviendrons néanmoins avec plaisir , que le nombre de ceux contre lesquels il est permis de s'élever , n'est plus aussi multiplié qu'il l'était autrefois & que dans la plûpart des quartiers, même de ceux qui sont les moins intéressans & les moins étendus, on peut y trouver quelques personnes qui seront

toujours utiles auprès des malades. Elles ne le feront peut-être pas autant qu'on le désirerait ; mais si l'on fait attention qu'il faudrait que tout Médecin ou Chirurgien qui veut exercer en plaine ou dans le morne , fût instruit non-seulement sur les maladies internes & les externes ou chirurgicales , mais même sur les maladies des yeux , sur les accouchemens , &c. &c. ; objets qui occupent ailleurs & sont comme distribués à différentes personnes : il sera facile d'en conclure , que tant qu'une seule personne sera préposée pour suffire ou remédier à ces différens cas , il sera comme impossible qu'elle y satisfasse complètement ; cela prouvera combien j'étais fondé , en m'élevant contre une habitude aussi préjudiciable.

Comme il est fort douteux que les réflexions que je viens de faire , aient quelque effet , tant je suis persuadé de la multiplicité d'obstacles qui s'y opposent , je terminerai par un avis qui doit intéresser tous les habitans & que je crois assez essentiel. Qu'ils sçachent que la méfiance qu'ils ont ordinairement à l'égard des nouveaux venus , est assez généralement bien fondée , & qu'il est rare que ceux qui passent dans les Colonies , pour y exercer la médecine ou la chirurgie , soient beaucoup versés dans la pratique de l'un ou de l'autre état , & plus rarement encore qu'ils le

soient dans l'une & l'autre ; conséquemment que s'ils peuvent être utiles dans les premiers tems de leur séjour, ce sera toujours dans la partie à laquelle ils se sont adonnés plus particulièrement. Ce ferait ici le cas de prouver combien à mérite égal, ceux qui sont déjà anciens au pays doivent avoir la préférence ; non pas que je croye que les maladies qu'on éprouve dans les Colonies soient d'une nature totalement différente de celles de même genre qu'on observe dans d'autres pays, comme je l'ai quelquefois entendu dire ; mais bien en raison de quelques particularités qu'elles présentent, & de ce qu'on ne peut douter que ceux qui pratiquent depuis quelque tems ne soient en général bien plus essentiels & plus instruits.

Cette circonstance me paraît d'autant plus importante, que je ne sçaurais trop recommander d'épargner à ces mêmes personnes, autant que faire se peut, les désagrémens qui décident la plûpart d'entr'eux à cesser leurs fonctions, dans le moment où elles pourraient être le plus utiles. Si l'on prenait la peine de réfléchir que de tous les états que les Européens vont faire dans les Colonies, celui d'y soigner des malades est le plus essentiel, un des plus pénibles, & peut-être celui qui offrirait un plus grand nombre d'exemples, que dans tout autre, de personnes qui y ont succombé ; on verrait que tous ceux qui s'en oc-

cupent méritent des égards, même de la part du gouvernement, & qu'ils ayaient quelque droit de prétendre aux places dont on les a comme exclus en dernier lieu, & à jouir des privilèges d'exemption qui ne sont accordés qu'aux Médecins, ou aux Chirurgiens brevetés seulement; comme si ceux qui ne jouissent pas d'une de ces deux prérogatives étaient moins utiles & moins nécessaires au public que les autres.

---

### S E C T I O N I I I<sup>e</sup>.

**P** A R M I les différentes classes des personnes qui habitent les Colonies, celle des habitans propriétaires est sans doute la plus essentielle; vient ensuite celle des Européens qui s'y sont transplantés. Mais de quelle utilité seraient les uns & les autres à l'Etat, sans celle de ces êtres malheureux, que le droit & la rigueur de l'esclavage soumet à leurs ordres & à leur volonté? Ce n'est qu'à l'aide de leurs bras qu'on trouve à la superficie de la terre des trésors, qui loin de s'épuiser, produisent de plus en plus à mesure qu'on perfectionne l'art de la cultiver. Il suffirait de réfléchir que les Colonies ne peuvent exister sans eux, pour sentir combien il importe

de s'occuper des moyens qui tendent à les conserver, si le cri de l'humanité ne m'en avait suffisamment persuadé. L'on verra dans cet essai que la plûpart de mes réflexions leur sont relatives, & que toutes celles que je fais dans la section qui suivra celle-ci, leur sont particulières.

S'il est des causes physiques & inévitables parmi celles qui peuvent influer sur la constitution & le tempérament des créoles, il en est qui ne le sont pas & qui n'en sont pas moins conséquentes par le peu d'attention qu'on porte à les éviter, ou par les suites qu'elles peuvent avoir. Arrêtons-nous un moment sur les cruels effets d'un virus qui se propage de plus en plus dans toutes les parties du globe, & dont les exemples sont encore plus fréquens en Amérique que partout ailleurs. C'est à cette terrible cause que j'ose attribuer cette espèce d'appauvrissement de constitution qu'on a beaucoup trop attribué aux influences du climat. On se convaincroit peut-être plus facilement de ce que j'avance, si l'on pouvoit se persuader que malgré la multitude de moyens que l'art a imaginés pour combattre & guérir cette maladie, ils sont tous insuffisans lorsqu'elle est trop invétérée & que le virus est trop profondément établi; que souvent, ce virus peut rester caché chez certains sujets pendant une suite d'années sans se manifester au dehors, si

ce n'est sur les personnes avec lesquelles ils communiquent ; tandis que d'autres fois , il ne paraît ni chez les uns ni chez les autres avec aucun des symptômes qui lui sont propres, mais se déguise sous l'apparence d'une infinité d'autres maladies. Celles-ci sont ordinairement longues & opiniâtres, & souvent incurables si l'on n'y obvie par des remèdes d'une nature différente de ceux qui semblent indiqués par les symptômes de la maladie apparente.

Si l'on doutait, comme j'ai occasion de le voir quelquefois , qu'il soit possible qu'un virus étranger puisse rester caché pendant quelque tems sans se manifester par quelque symptôme extérieur ; sans citer des exemples multipliés & bien certains, dont on douterait peut-être encore , je me bornerai à deux comparaisons qui , je pense , sont sans réplique. Doutera-t on que le virus goutteux existe réellement dans le corps d'une personne qui en est atteinte , quoiqu'il se porte bien pendant les intervalles des accès ? Non sans doute ; du moins les meilleurs médecins ne le pensent pas , lorsqu'ils recommandent expressément d'avoir égard au virus arthritique dans toutes les maladies que les goutteux font dans le cas d'éprouver. D'ailleurs n'a-t-on pas des exemples de charbons pestilentiels sortis tout-à-coup à des personnes qui paraissaient être en parfaite santé & qui meurent

en très-peu de tems , tandis qu'on en a vu d'autres tomber morts dans les rues en allant à leurs affaires. Tout cela ne prouve que trop qu'on peut porter en soi pendant quelque tems un levain de maladie quelquefois très dangereux , sans s'en appercevoir, & que s'il ne produit point alors de mal sensible , c'est qu'il n'a pas encore acquis le degré d'intensité suffisant pour altérer la constitution ou pour surmonter celui de l'énergie vitale qui s'oppose à son développement & qui veille sans cesse à la conservation de tout être vivant , tant que les causes qui tendent à le détruire ne lui sont pas prépondérantes. On ne doit donc pas être étonné que des enfans viennent au monde maléficiés , tandis que leurs pere & mere jouissent d'une bonne santé en apparence. D'ailleurs en admettant que la question que nous traitons ne soit pas encore bien décidée , puisqu'il y a des auteurs qui sont d'une opinion contraire , ce doute ne suffit-il pas pour qu'il faille pancher pour l'affirmative ?

Ayant au reste observé plusieurs fois à Saint Domingue que ce virus existe assez souvent sans se manifester au dehors , & ayant réfléchi sur le genre de vie des hommes qui y sont , ne doit-on pas présumer qu'ils courent ou ont couru les plus grands risques , & qu'il est assez probable que plusieurs doivent en être atteints. Cette

seule réflexion doit en faire faire de bien sérieuses sur le passé, à tous ceux qui se disposent à s'établir, & leur donner à penser qu'ils ne devraient rien négliger à cette époque pour prévenir les suites qui peuvent résulter de trop de sécurité, pour peu que des soupçons ou les apparences leur en démontrent la nécessité. Je ne doute point de l'utilité de cet avis, et que si l'on y avoit plus de foi, le nombre de ces jeunes infortunés qu'on ne met au monde, ce nœ semble, que pour y traîner une vie languissante, seroit beaucoup moindre. Leurs innocentes meres ne seroient pas si souvent dans le cas de gémir des maux qu'elles n'éprouvent que trop & qui sont d'autant plus conséquens, qu'elles sont ordinairement victimes du cruel silence qu'une honnête pudeur leur impose. Ces tristes exemples ne sont que trop fréquens, & ce qui met le comble aux suites qui doivent en résulter, c'est la trop grande réserve de eux, qui, soupçonnant la cause réelle de certaines maladies, n'osent proposer les moyens qui pourroient y remédier ou en prévenir les effets.

Lorsque j'insiste sur un point aussi délicat, c'est que j'ai quelquefois gémi de ne pouvoir assez clairement exposer ma façon de penser, & que quoique j'aie quelquefois réussi à faire prendre des remèdes convenables, en prétextant d'autres raisons

que celles qui m'en fournissoient l'indication, cette ressource m'a paru bien peu suffisante, lorsqu'il est nécessaire d'employer des remèdes majeurs dont la nature & les propriétés sont trop connues pour pouvoir leur en attribuer de différentes. C'est donc afin de détruire des scrupules aussi mal placés, & qu'on puisse juger de l'injustice de ces soupçons défavantageux qu'on se permet trop librement à l'égard de toutes les personnes qui peuvent être affectées de la maladie dont je parle. Ne devrait-on pas faire attention que les personnes les plus honnêtes & les plus respectables, peuvent la contracter par les liaisons les plus légitimes? Combien de maladies qui paroissent ou deviennent incurables, qu'on parviendrait à guérir, si indépendamment des cas où l'on a quelque certitude sur la vraie cause du mal, on avait la liberté d'agir sur de simples soupçons! sur-tout après avoir employé en vain les remèdes les plus appropriés à certaines maladies, dont plusieurs vices cachés semblent prendre les caractères.

L'aimable sexe en faveur duquel je reclame, n'est pas, comme je l'ai déjà dit, la seule partie qui puisse avoir à gémir des suites d'une négligence condamnable; les enfans ou plutôt les jeunes infortunés qui proviennent de l'union la plus intéressante, sont quelquefois encore plus

malheureux & plus à plaindre , & s'ils ne succombent de bonne heure , ce n'est que pour traîner une vie languissante plus terrible encore que la mort même. Cessons sur une matiere sur laquelle je me suis assez & peut-être trop étendu , afin de continuer l'examen des causes qui peuvent influencer sur la fanté & la constitution de ces jeunes individus.

En supposant qu'ils sont venus au monde sains & biens constitués ; à combien d'autres maux ne les voit-on pas exposés , dont on pourrait néanmoins les garantir en grande partie ? à peine sortis du sein de leur mere , on les prive ordinairement d'une nourriture que la nature leur avoit destinée , pour y substituer le lait d'une nourrice étrangere , dont la consistance n'est presque jamais proportionnée à leur âge & dont la qualité n'est que trop souvent altérée , tantôt par les effets de leur inconduite passée & actuelle , & presque toujours par la maniere singulière & vicieuse avec laquelle on les alimente. Si les mères nourrisaient leurs enfans elles-mêmes , elles éviteraient la plupart des dangers auxquels elles exposent leurs enfans , ainsi que ceux qu'elles courent elles-mêmes par les suites du reflux du lait , sur-tout quand il est abondant & qu'elles sont douées d'une bonne constitution. Je me garderai bien de dire comme on le lit dans la médecine

domestique, qu'il n'y a que la privation du lait & la pulmonie confirmée, qui puissent dispenser les mères de remplir ce devoir, & que hors cette exception toutes les femmes, quelques délicates qu'elles soient, sont en état de nourrir. C'est en vain qu'on ajoute, d'après *Morton*, « que des mères menacées en apparence de phtisie par leur maigreur & leur délicatesse, s'en sont préservées en nourrissant elles-mêmes leurs enfans & en rectifiant leur régime ». L'on aurait au moins dû observer, en supposant que dans ces cas les enfans s'en soient biens trouvés, que si une incommodité de la nature de celle-ci ne doit pas être transmise au nourrisson par la voie de l'allaitement, il en est beaucoup d'autres qui peuvent l'être. Pour lors la raison de soulager les mères des maux qu'on considère comme un puissant motif pour les décider à nourrir, puisque ce ne pourrait être qu'aux dépens de la santé des enfans, deviendrait d'autant moins importante qu'on pourrait leur procurer la même ressource, si toutefois l'allaitement pouvait leur être utile, en les faisant têter par de jeunes animaux. Comme je ne doute point des effets que peut avoir la nature du lait d'une nourrice sur le nourrisson, qu'il influe non-seulement sur le physique mais même sur le moral : je me borne à désirer que les mères qui jouissent d'une bonne santé puis-

font se décider à nourrir leurs enfans, & que celles qui ne le peuvent ou qui n'y sont pas bien disposées, aient les soins les plus scrupuleux à bien choisir celles qui doivent les remplacer dans une fonction aussi importante & aussi sacrée.

Quoiqu'en puissent dire la plupart des philosophes & même quelques médecins, il est nombre de femmes qui ne peuvent ni ne doivent point allaiter leurs enfans ; & il peut même se faire qu'avec les signes apparens d'une brillante santé qu'on regarde ordinairement comme la preuve qu'elles y sont très propres, elles ne le soient cependant pas. Il me paraît d'autant plus important d'entrer dans quelque détail sur un objet aussi délicat, que la plupart de ceux qui s'en sont occupés semblent avoir négligé le fond de la question qui se réduit à savoir quelles sont les femmes qui doivent nourrir leurs enfans ? & quelles sont celles qui doivent s'en abstenir ?

Il est utile, je pense, d'observer que toute mère qui peut nourrir son enfant doit le faire & qu'il y va de son intérêt puisqu'elle évite par ce moyen une infinité de maux auxquels elle s'expose en contrariant le vœu de la nature ; on ne peut douter qu'elle ne soit bien dédommée de sa peine, si toutefois c'en est une, par le sentiment délicieux qu'elle éprouve à chaque instant qu'elle allaite son enfant & qu'elle peut

le presser contre le sein que la nature lui a destiné. Mais si l'on fait attention qu'il est de nécessité qu'une nourrice digère une plus grande quantité d'alimens pour fournir au lait dont elle a besoin : & que pour que ce lait soit bien élaboré & propre à nourrir , il faut qu'elle soit bien portante & que toutes ses fonctions se fassent bien & paisiblement ; on verra qu'on ne peut pas supposer que toutes les mères doivent être propres à allaiter. On ne peut nier en effet qu'indépendamment d'une infinité de maladies dont elles peuvent être affectées, il est nombre de circonstances qui doivent les mettre dans le cas de renoncer à cette obligation ; parmi lesquelles on doit compter les dérangemens ou lésions des organes digestifs, la faiblesse de constitution, une poitrine faible & délicate, une excessive mobilité du genre nerveux qui, si elle ne se transmet pas au nourrisson avec l'allaitement, l'expose du moins à ressentir les effets des troubles qu'éprouvent à tout instant des constitutions aussi débiles. L'on ne peut douter que dans de pareilles circonstances la mère ou l'enfant, ou l'un & l'autre en même tems, ne soient dans le cas de présenter la preuve *qu'il importe d'admettre quelques exceptions* & que des assertions trop générales doivent être modifiées : je n'insisterai pas

sur le détail des cas particuliers qui doivent fournir ces exceptions, attendu que les médecins qu'on est à même de consulter & auxquels il importe d'avoir recours en pareil cas, peuvent fournir les éclaircissemens nécessaires : je me bornerai seulement à remarquer qu'on peut établir assez généralement, que toute femme qui dans le cours de sa grossesse a supporté cet état sans que sa santé en ait été affaiblie ou altérée, peut nourrir ; mais que l'on doit être très-circonspect à l'égard de celles qui ont été dans le cas contraire ; & qu'enfin on ne doit engager une nourrice à continuer à allaiter, qu'autant qu'elle continue, ainsi que le nourrisson, à jouir d'une bonne santé.

Au reste comme il est vraisemblable que dans les colonies, d'autres raisons moins légitimes que celles que nous venons d'exposer, porteront la plupart des mères à ne point nourrir leurs enfans, par l'avantage qu'elles ont de les avoir sous leurs yeux, & de pouvoir leur donner, *au lait près*, tous les autres soins ; elles doivent du moins faire en sorte de ne leur procurer que celui qui sera de la meilleure qualité possible, ce qui demande conséquemment beaucoup de précautions dans le choix des nourrices qu'elles doivent leur donner.

Pour bien réussir dans le choix d'une nour-

ricé il ne faut pas se contenter d'une apparence de santé, comme fraîcheur, jeunesse, embonpoint, ainsi qu'on le fait ordinairement ; mais il faut se bien assurer qu'elle est réelle, soit en consultant des personnes de l'art lorsqu'on le peut, soit en scrutant de fort près tout ce qui peut faire soupçonner ou rassurer sur la conduite qu'elles ont tenue précédemment. Si l'on prenoit toujours de semblables précautions, on verrait qu'il en est beaucoup de suspectes & que les apparences sont souvent trompeuses. Lorsqu'on s'est assuré des qualités physiques qu'on desire dans une nourrice, on ne doit pas négliger entièrement celles qui concernent le moral, si l'on en est à même. Cette considération quoique moins importante & encore plus négligée que la précédente, paraîtra je crois mériter un peu plus d'attention, si l'on se représente qu'elle ne l'était pas par nos anciens & qu'ils avoient reconnu que les enfans sucent avec le lait qui les nourrit, le tempérament aussi bien que les inclinations qu'on remarque en eux pendant le cours de leur vie, & qu'à ces deux égards ils tiennent beaucoup plus de leurs nourrices que de leurs mères. (*Vid. Sylvius de tract. Morb. infant.*) On doit donc préférer parmi les nourrices celles dont le tempérament & les qualités morales paraissent le plus avantageux. Il faut ensuite faire en sorte que l'âge

de la nourrice soit proportionné à celui de l'enfant qu'elle doit allaiter ; c'est-à-dire qu'une nourrice nouvellement accouchée convient mieux à un enfant né nouvellement que celle qui seroit déjà ancienne. On peut, à la rigueur, remédier jusqu'à un certain point à ce petit inconvénient, en proportionnant la nature des alimens qu'on donne à la nourrice aux forces de l'enfant, & en rendant leur nourriture un peu plus aqueuse : mais c'est ce qu'on ne fait pas & qu'on n'observera peut-être pas. Il peut néanmoins résulter de cette seule cause une constipation douloureuse pour l'enfant, qui doit occasionner des accidens fâcheux ; surtout si elle venait à avoir lieu dans le moment de la dentition où il est si essentiel qu'ils aient le ventre libre : eu égard à la facilité avec laquelle les humeurs se portent vers la tête dans le premier âge de la vie. Lors donc qu'on s'apperçoit d'une trop grande constipation chez les enfans, & que vû l'ancienneté de la nourrice, le lait en seroit trop épais ou trop consistant, on ne doit point négliger de donner à celle-ci quelque boisson ou tisane émolliente & rafraîchissante & même un peu laxative, telle que celle de pied de poule, de fleurs de raquette ou de mauve, le petit lait, &c. Si ces moyens ne suffisoient pas, il conviendrait de donner une nouvelle nourrice plus jeune & dont le lait fût moins

ancien, puisque c'est le plus efficace de tous, lorsqu'on a intention de tempérer la fièvre chez les enfans & de les rafraichir. Il convient donc pour plus grande sûreté, de choisir des nourrices d'un âge proportionné à celui de l'enfant. Il ne serait pas moins important aussi qu'on fit plus d'attention au régime qu'il convient de prescrire aux nourrices. Gorgées ordinairement d'une abondante quantité d'alimens de différente qualité & tous très-succulens, & menant une vie oisive & nonchalante ; comment peut-on se figurer que la digestion en soit bien faite, que le chile qui doit procurer ce lait dont on a besoin, puisse être suffisamment élaboré & avoir les propriétés requises ? Cela n'est gueres possible. Doit-on ensuite être étonné que les jeunes créoles soient si fréquemment malades pendant leur allaitement & qu'il en périsse plusieurs lorsque les accidens de la dentition sont compliqués de pareilles causes ? Je ne veux d'autre preuve de ce que j'avance, que la comparaison que chacun peut faire entre les nourrissons blancs & ceux de couleur ; pourvu toutefois que les meres de ces derniers ne soient affectées d'aucun vice, ni dans le cas de leur nuire par leur libertinage ou par leur inconduite. On verra que chez celles-ci la nourriture consiste en vivres de terre, ou légumes, la plupart peu succulens & qu'elles

font néanmoins à même de satisfaire à la double obligation de nourrir leurs enfans, & de travailler du matin au soir, la hoïe ou la serpe à la main. Leurs nourrissons en font-ils moins forts, moins robustes & plus souvent malades? Il n'est personne qui ne puisse appercevoir le contraire. Qu'on soit donc convaincu que la méthode opposée est préjudiciable, & qu'il conviendrait que les alimens qu'on donne aux nourrices des enfans blancs, fussent moins succulens, moins abondans; ou que du moins, si l'on veut que la digestion en soit mieux faite, il serait à propos qu'on leur fît faire un peu plus d'exercice qu'elles n'en font.

On alléguera peut-être que lorsque les nourrices des enfans blancs ont le leur à nourrir en même tems; il est alors absolument nécessaire qu'elles prennent une plus grande quantité d'alimens. Je crois qu'il est assez inutile d'observer qu'il serait plus à propos qu'elles n'en allaitassent qu'un, puisqu'on ne peut point doubler en même tems la propriété des organes digestifs, & qu'il arrivera souvent que l'enfant blanc n'aura pas la préférence sur le leur, quoiqu'il leur soit expressément recommandé. C'est pourquoi l'on préfère avec raison les nourrices dont les enfans sont morts, mais dont la cause ne doit laisser aucun soupçon défavantageux à la mère. Comme on

n'a pas toujours la liberté du choix & qu'on est assez souvent obligé de faire allaiter deux enfans par la même nourrice ; est-on autorisé à leur donner une nourriture excessive & aussi abondante que celle qu'on leur procure ? Il est sans doute à propos qu'elle soit plus copieuse & un peu plus nourrissante , mais il est encore plus important qu'elles soient privées des alimens qui sont les plus succulens & surtout qui sont les plus ragoutans. Alors les nourrices se borneront pour ainsi dire d'elles mêmes à la quantité convenable , dès que leur appétit ne sera plus excité par des apprêts qui doivent , en flatant leur goût , les porter à en user avec excès , par le peu d'habitude qu'elles ont d'en prendre de semblables.

Au reste , comme il ne serait pas moins conséquent de tomber dans un excès contraire à celui que je blâme , & que les enfans fussent privés d'une nourriture suffisante ; on pourra connaître s'ils sont convenablement nourris, si l'on voit qu'ils urinent & vont à la selle assez fréquemment , que leur corps & leur chair ne soient ni maigres ni flasques , & que s'ils crient ou se plaignent souvent , on ne les appaisera pas facilement en leur donnant à téter , comme on l'observe chez ceux qui ne crient que par besoin d'aliment.

J'en ai vû plusieurs parmi ceux-ci , qui quoique jeunes encore , prenaient avec une certaine avidité la soupe ou la panade qu'on leur présentait : j'avais alors tout lieu de croire , ou que la qualité du lait de leur nourrice ne leur convenait point , ou que la quantité n'en était pas suffisante , & qu'il était à propos de les sevrer ou de les changer de nourrice ; à moins que cet inconvénient n'eût pour cause la difficulté que les enfans éprouvent quelquefois , à extraire le lait du sein de leur nourrice par la succion. On sçait que dans le moment de la dentition l'extrême sensibilité de leurs gencives , par la forte tension qu'elles éprouvent , peut y contribuer , & que la douleur qu'ils y ressentent lorsqu'ils veulent saisir le mamelon , contribue singulièrement à la répugnance qu'ils témoignent alors à téter leur nourrice , & qu'il faudrait bien se garder de confondre ce cas-ci avec le précédent. Je me contenterai d'observer qu'il est de la plus grande importance de procurer en ces momens une certaine liberté du ventre à ces jeunes individus , si elle n'a pas lieu naturellement , en faisant prendre à leurs nourrices quelques boissons un peu laxatives , telles que le petit lait , la tisane de feuilles ou fleurs de caneficier , & même des purgatifs un peu plus actifs , si ceux-ci n'étaient pas suffisans.

Il est une autre observation à faire & qu'il est à propos de déterminer, relativement au tems qu'il convient de laisser les enfans en nourrice. On a raison de se régler ordinairement sur les progrès de la dentition & d'attendre qu'elle soit faite avant de sevrer les nourrissons: cependant pour peu qu'on s'apperçût qu'un enfant serait mal nourri & qu'on aurait à craindre les suites de l'inconduite des nourrices, dont la plûpart, dans nos îles, sont fort libertines & très-impatientes au bout d'un certain tems de privation; surtout sur les habitations où le bon ordre n'est pas trop bien établi; je pense qu'il conviendrait de ne pas trop tarder, & qu'en sevrant les enfans à 14 & même 12 mois, lorsqu'ils ont été bien nourris jusqu'à ce moment, on ferait souvent mieux que de tarder davantage. J'en ai fait sevrer plusieurs au bout de ce terme, sur de simples soupçons contre leurs nourrices, & d'autres fois même plutôt, sur la certitude que j'avais de la mauvaise qualité de leur lait, sans qu'il en ait résulté aucun mauvais effet. C'est d'ailleurs le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce dernier cas & le plus convenable, à moins que les enfans ne fussent encore très-jeunes ou d'une constitution trop délicate, pour pouvoir digérer toute autre nourriture que le lait d'une nourrice. Dans ce dernier cas il serait indispensable d'en substituer

une nouvelle à celle que l'on croirait pouvoir être en droit de soupçonner de donner de mauvais lait. Tel est celui des nourrices qui communiquent librement avec leurs maris, mais surtout celui de celles qui deviennent enceintes, & que je regarde *comme toujours préjudiciable au nourrisson*, qui en est alimenté. Je pourrais citer à ce sujet nombre d'exemples qui m'ont bien convaincu de cette vérité, mais je m'en dispenserai pour recommander de ne jamais oublier, que c'est souvent de l'allaitement que dépend la force & la vigueur du tempérament, & comme je l'ai déjà dit, partie des facultés physiques & morales.

La manière dont on conduit les enfans lorsqu'ils sont sevrés, m'a également paru d'autant plus défectueuse, qu'il est très-rare qu'on ait les attentions convenables dans le choix des alimens qu'on leur donne & qu'on les proportionne, quant à la quantité, à la force de leur petit estomac. Il convient de ne leur donner alors que ceux qui sont pour ainsi dire à moitié digérés, du moins de très-facile digestion, dans les premiers tems surtout où l'on vient de les sevrer. La soupe ou la panade sont ce qui leur convient le mieux. Pour bien préparer cette dernière, il faut faire bouillir le pain dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit entièrement fondu & commence à prendre une certaine consistance qu'on diminue ensuite

en y délayant une certaine quantité de lait crud de préférence au lait cuit. On a par ce moyen une nourriture très-convenable & presque suffisante, pourvû qu'on ait l'attention de donner de tems en tems quelque soupe ou bouillie semblable, à laquelle au lieu de lait on aura eu l'attention d'ajouter du bouillon. Cette attention est encore plus essentielle, si des excrémens verdâtres, ou autres signes propres à faire connaître l'ascescence des humeurs à laquelle les enfans sont fort sujets, en démontraient l'utilité. Si loin d'avoir de semblables attentions on se permet de donner à des enfans encore trop jeunes des alimens trop consistans avant qu'ils puissent les mâcher, ainsi qu'on le pratique ordinairement surtout pour les jeunes esclaves, on ne sera plus surpris qu'il en résulte si souvent de mauvaises digestions, dont ils sont plus ou moins incommodés, quoique les dévoyemens que la nature provoque alors si à propos, leur soient assez favorables. On ne doit point ignorer que la nutrition ne sçaurait avoir lieu que tout autant qu'on digère les alimens qu'on prend, & qu'il est conséquemment de la plus grande importance de ne donner à des enfans aussi jeunes, que ceux qui ne sont pas au-dessus des forces de leur estomac, & qu'on ne doit commencer à leur en accorder d'un peu consistans que par gradation & propor-

tionnement à leur force , leur âge & surtout leur constitution. Si cette observation peut être appliquée aux jeunes créoles blancs, elle est bien plus relative encore aux petits esclaves , dont les pères & mères font de la plus grande indifférence ou ignorance à cet égard , & n'ont ordinairement d'autres alimens à donner à leurs enfans , si jeunes qu'ils soient , que ceux dont ils se nourrissent eux-mêmes. Doit-on ensuite être étonné que ces jeunes infortunés en soient souvent incommodés , ou que n'étant pas suffisamment nourris , vû les fréquentes indigestions qu'ils éprouvent , ils soient portés à manger indistinctement tout ce qui tombe sous leur main & qui doit conséquemment leur être encore plus préjudiciable ?

J'ai si souvent été témoin des tristes & cruels effets de la négligence des propriétaires à veiller sur ce point d'administration , que je ne sçaurais trop recommander d'y porter la plus grande attention , & j'ose les assurer que s'ils prenaient tous, le parti de faire nourrir leurs négrellons sous leurs yeux , comme le font quelques-uns , & de les faire garder par un sujet âgé & bien raisonnable , pendant que les pères & mères sont au travail , on n'en perdrait pas autant qu'on en perd. Ce ne fut qu'après avoir usé d'un pareil expédient sur une habitation que je voyais nou-

vement & où l'on avait perdu en peu de tems 12 à 15 de ces jeunes sujets , dont l'ouverture manifestait bien clairement que la cause de leur mort devait être attribuée à la mauvaise nourriture , qu'on parvint à remédier à ces nombreuses mortalités.

Si les jeunes créoles blancs ne sont pas aussi exposés que les jeunes esclaves aux suites qui peuvent résulter d'une nourriture trop consistante , ils le sont beaucoup plus à celles que peuvent occasionner la qualité & la quantité de celle qu'on leur fournit. Loin d'être la plus simple possible , comme il conviendrait qu'elle fût , elle est ordinairement très-variée & préjudiciable , & le devient encore plus , par le peu d'attention qu'on a de laisser un intervalle suffisant pour que les alimens qu'un enfant a pris peu de tems auparavant , soient digérés avant de lui en donner de nouveaux ; comment ne conçoit-on pas que la digestion de ceux qui succèdent peu de tems après , doit nécessairement troubler celle qui est déjà commencée ? Ces observations paraîtront peut-être minutieuses , mais qu'on examine avec un peu d'attention le petit nombre d'enfans auxquels elles ne sont pas relatives , on verra qu'elles ne sont pas déplacées. L'excès contraire ou opposé , en ce genre comme en tout autre , serait sans doute très-blâmable & il y aurait même à

craindre de ne pas accorder une nourriture suffisante aux enfans, qui comme on sçait digèrent fort rapidement, si on voulait leur régler les alimens trop strictement, attendu qu'il en est qui ont besoin d'une nourriture plus copieuse que d'autres, eu égard à leur constitution ou à l'exercice qu'ils prennent : mais on évitera facilement cet inconvénient en accordant aux enfans qui demandent à manger, hors les quatre repas qu'on leur fera faire, des alimens qui ne flatent point leur goût & qui puissent néanmoins les nourrir. Ils s'en contenteront si le besoin les porte à demander, tandis qu'ils les refuseront s'ils ne sont pas nécessaires & qu'ils n'aient voulu contenter que leur fantaisie.

Il me reste à blâmer la mauvaise habitude qu'on a de donner de la viande aux enfans dans leur bas âge, & d'observer que c'est souvent de cette cause que proviennent les maladies dont ils sont incommodés. Je ne crois pas cependant que cette espèce de nourriture leur soit toujours essentiellement contraire & qu'il faille les en priver entièrement, lorsqu'ils la desirent & la prennent avec une certaine avidité qui souvent leur est comme naturelle, & prouve qu'elle leur convient quelquefois ; mais il sera toujours essentiel de la leur accorder sous une forme convenable & de préférer le suc des viandes ou les fausses,

comme pouvant être plus facilement digérées, que la viande en substance qu'ils n'ont pas seulement la facilité de mâcher & qui conséquemment ne peut que leur nuire.

Ayant exposé quelques-unes des causes qui peuvent altérer la constitution ou enlever une partie des créoles dans leur enfance; les différens excès auxquels ils se livrent ordinairement dès leur première jeunesse, vont nous rendre raison d'une manière évidente de la médiocre santé de la plupart d'entr'eux, & que s'il en est beaucoup qui succombent avant d'atteindre à un âge un peu avancé, ce n'est pas sans qu'ils y aient amplement contribué en se livrant à ces mêmes excès. On voit en effet que les uns s'épuisent par des veilles immodérées ou par des fatigues excessives, tandis que d'autres mènent une vie sédentaire & oisive dans le moment même où les excès de bouche auxquels ils s'abandonnent rendent l'exercice si nécessaire, & qu'enfin le plus grand nombre travaille à sa destruction par des excès d'un autre genre & qui sont d'autant plus dangereux qu'ils influent directement sur le principe de la vie: alors la constitution commence à s'affaiblir; l'état de langueur qui succède, n'annonce que trop que le mal fait de nouveaux progrès: bientôt les obstructions qui se manifestent & que l'altération & la dissolution des hu-

meurs suivent d'assez près , en démontrent tellement le danger , que les forces de la nature étant presque anéanties , les remèdes n'ont que peu ou point d'efficacité ; aussi , le plus souvent, ces états sont-ils incurables.

Telles seront les suites qu'on doit appréhender lorsqu'on se livrera à des excès qui ne peuvent qu'être préjudiciables en tous lieux , mais qui le sont d'autant plus à Saint Domingue que les influences du climat tendent à produire les mêmes effets , pour peu qu'on s'écarte des limites convenables. Mais il est si peu de personnes , tant parmi les créoles , que parmi les européens créolisés ou même un peu anciens , qui ne soient à cet égard plus ou moins répréhensibles & dont la santé ne soit pas plus ou moins altérée , que ce n'est pas sans raison que l'on y regarde la saignée , dans le traitement des maladies , comme un secours généralement dangereux & auquel on ne doit avoir recours qu'avec beaucoup de circonspection. Il est aisé de concevoir que lorsque la constitution tend vers un état d'appauvrissement , les saignées ne pourraient qu'aggraver cet état fâcheux , qu'elles seront absolument contre-indiquées & qu'on aura raison de les proscrire. Mais comme il est des cas d'une nature différente , où ce secours peut convenir , tandis qu'on y a recours assez légèrement dans  
d'autres

d'autres où il est inutile & peut nuire ; j'ai crû devoir entrer dans quelque détail à ce sujet , afin qu'il soit plus facile de les distinguer & d'éviter des accidens qui n'arrivent que trop fréquemment.

On connaîtra facilement l'appauvrissement des humeurs & de la constitution dont j'ai parlé , & qui contre-indique éminemment la saignée , à la pâleur du visage & de la peau de toute l'habitude du corps (1), à l'état de faiblesse du corps & à la fatigue qu'on ressent au moindre exercice ; la connaissance que l'on aura que les sujets ont éprouvé des maladies longues ou fréquentes , sur-tout de celles qui sont suivies ou accompagnées d'enflure générale ou particulière , doit

(1) Il faut cependant sçavoir que quelquefois la peau semble fortement colorée & haute en couleur , quoiqu'il y ait appauvrissement du sang & que la saignée soit contre-indiquée , comme on le voit dans certaines affections scorbutiques ; mais en examinant avec attention , on verra que cette couleur n'est point uniforme comme dans l'état de santé , & qu'elle provient de la trop grande ténuité du sang qui circule dans les vaisseaux les plus cutanés , colore certaines parties plus que les autres , à travers lesquelles il semble s'extravafer & y former comme des taches plus ou moins étendues.

faire renoncer à la saignée, de même que dans le cas où le pouls, au lieu d'être vif, plein & dur, comme il l'est quand la saignée est indiquée, se trouve petit, flasque & lent. Il convient également de se dispenser de ce genre de secours, même dans les maladies qui l'indiquent, quoique la constitution des sujets le permette, si leur cas n'étant pas urgent, on peut espérer de rétablir le calme qu'on desire, par une diète légère & humectante, par des boissons tempérantes & rafraichissantes, par les bains ou autres moyens semblables, qui, comme on fait, suppléent en partie aux effets de la saignée. Toutes ces considérations doivent faire sentir que quand on y a recours il ne faut l'employer qu'avec beaucoup de ménagement, & qu'on ne doit jamais oublier qu'elle affaiblit les forces vitales sur lesquelles la nature ne peut aider l'action des remèdes, ni s'opposer aux progrès des maladies; d'où nous pourrons conclure que c'est fort mal-à-propos qu'on a recours à la saignée pour des chûtes légères ou pour des ophtalmies peu violentes, ainsi que dans le cas de grossesse sans apparences de plethore, comme on le pratique journellement. Si nous ajoutons que la plupart des fievres qu'on éprouve à Saint Domingue sont bilieuses, ou saburrales, ou putrides, & que dans ces cas la saignée est généralement contre-indiquée; on verra

que ce n'est pas sans raisons qu'on a dit, quoique un peu trop généralement, qu'on devait s'en abstenir entièrement.

Il est aisé de sentir que si l'on doit être beaucoup réservé dans l'emploi des saignées, à l'égard de ceux qui sont dans le cas d'user d'une nourriture succulente ou de ne pas faire des exercices bien forcés, comme sont la plupart des personnes aisées & même beaucoup de blancs en général; cette réserve est encore plus essentielle à l'égard des nègres, qui, comme on sçait, se nourrissent d'alimens peu succulents, souvent de mauvaise qualité, en même tems qu'ils sont dans le cas de s'épuiser par les travaux forcés auxquels on les emploie, ou par les excès auxquels ils se livrent. Aussi sont-ils assez généralement atteints d'une faiblesse radicale de constitution, qui explique assez facilement pourquoi la plupart vieillissent si promptement, ne peuvent point supporter sans danger de nombreuses saignées ni de grandes évacuations, sans avoir besoin d'être soutenus par une nourriture suffisante, & qu'ils recherchent & desirent ordinairement, même dans les derniers momens de leur existence, comme je l'ai maintes fois éprouvé.

En insistant autant que je l'ai fait sur la réserve avec laquelle on doit avoir recours aux saignées à Saint Domingue, & du tort qu'ont quelques-

uns d'y répandre le sang avec trop de facilité, je dois observer aussi qu'il en est d'autres qui pêchent par un excès contraire en s'en abstenant totalement, puisqu'il est des occasions où ce moyen peut être avantageux & même indispensable. Il suffirait de remarquer que les cas totalement opposés ou différens de ceux dont je viens de parler, permettent qu'on y ait recours & qu'on ne peut s'en dispenser dans les maladies essentiellement inflammatoires, sur-tout chez les jeunes gens ou les adultes d'un tempérament sanguin & plethorique. Pour en appercevoir l'utilité dans ces circonstances, comme les apparences d'inflammation peuvent induire à erreur, & qu'il est très-important & difficile de bien distinguer un état vraiment inflammatoire de celui qui n'en a que l'apparence, & qu'on n'est pas toujours à portée de consulter des personnes de l'art; je finirai par remarquer que l'inspection du sang pendant & après la première saignée, peut souvent fournir le moyen de distinguer ces deux cas, ou du moins, de prévenir les erreurs les plus graves qu'on pourrait commettre si l'on s'avisait de la réitérer sans y avoir égard. Il s'agira donc, si l'on s'est décidé d'en venir à cette première saignée, d'après l'absence des signes qui la contredient dont j'ai parlé plus haut, & d'après une apparence d'état inflammatoire, d'examiner

attentivement le sang qu'on a retiré. Si l'on voit qu'il manifeste à la surface, peu de tems après qu'il a été extrait, une croute ferme & griffâtre, qu'il se coagule promptement en présentant une certaine consistance, sans que sa couleur soit altérée, & qu'il reste quelque-tems ainsi coagulé avant que la sérosité s'en sépare, il y a lieu de présumer que la saignée était indiquée, sur-tout si la sérosité étant entièrement séparée, n'est pas abondante; on pourrait même alors se permettre de la répéter si les accidens qui ont porté à l'employer persistaient: si au contraire le sang qu'on aura recueilli & laissé reposer, reste longtems à se prendre ou à se coaguler & ne le fait que mollement; si la sérosité s'en sépare promptement & est abondante; & enfin si la couleur du sang au lieu d'être d'un rouge vif & foncé, présente celle d'un rouge pâle; alors il faut bien se garder de réitérer la saignée, puisqu'il y aurait apparence que la première même serait assez déplacée & de trop. Il sera donc prudent de ne pas faire copieuse cette première saignée pour peu qu'on doute de son efficacité & qu'elle soit bien indiquée, quitte par la répéter lorsqu'on sera dans le cas d'agir avec un peu plus de certitude. En examinant avec soin de quelle maniere les premières gouttes de sang qui sortent de la veine tachent le linge ou la

lame de la lancette , on peut juger de sa qualité & de sa nature , pour peu qu'on s'en soit fait l'habitude , attendu que le sang est moins vif quand il est appauvri & que le fond de la tache que fait chaque goutte de sang sur la lame de la lancette , ou plus sensiblement encore sur le linge , présente dans sa circonférence un disque jaunâtre ou d'un rouge très pâle , qui , de même que le centre , offre une infinité de petits points beaucoup plus rouges , comme sabloneux. Ce dernier phénomène est encore plus sensible sur la lame de la lancette , ou si l'on a laissé partir le premier jet du sang sur une assiette vernissée.

Quelque essentielle que me paraisse la nature du sang , pour déterminer avec une certaine précision quels sont les cas où l'on doit être plus ou moins réservé à le répandre ; comme ces signes ne sont pas toujours constans , ainsi que l'ont prouvé plusieurs Auteurs , & notamment le célèbre de Haën , j'ajouterai qu'on ne doit jamais se permettre de faire de nombreuses saignées , que quand toutes les autres preuves s'y trouvent réunies , & que même l'on fera toujours mieux de s'adresser en pareil cas à des personnes de l'art , eu égard à l'importance dont il est de ne répandre qu'avec bien de précaution un fluide dont dépend la force & la vie des animaux.

Il n'est pas hors de propos d'observer que quoi-

que les remarques que nous venons de faire puissent être relatives à quelques femmes dont le genre de vie & la constitution seraient à peu près les mêmes que ceux que nous avons reconnu à la plupart des hommes, elles ne conviennent point au plus grand nombre, puisqu'elles jouissent assez généralement d'une meilleure santé, le climat leur étant moins contraire; ou plutôt, parce qu'elles sont moins exposées à ses influences & s'y hâtent moins de vivre. Aussi croyons-nous pouvoir avancer que, quoiqu'il faille être à leur égard un peu plus réservé qu'en France sur la saignée, & que quelques Auteurs en aient blâmé l'usage dans les pays chauds pendant leur grossesse, elle nous a paru souvent salutaire & même indispensable dans les derniers mois, sur-tout à celles qui, jouissant d'une bonne santé, étaient un peu pléthoriques & se trouvaient approcher du terme de leur grossesse dans les plus fortes chaleurs de l'année: je me suis convaincu qu'il étoit quelquefois à propos de répéter la saignée en pareilles circonstances, & que les choses n'en allaient que mieux. Il importe néanmoins d'observer que ces saignées doivent être faites de préférence dans les cinquième, sixième & huitième mois de leur grossesse, & qu'on doit s'éloigner le plus qu'il est possible de la période à laquelle elles avaient coutume d'être réglées: car faute de

cette précaution la saignée pourroit occasionner quelque accident.

On observera peut-être , ainsi que j'ai eu occasion de le voir , que parmi les négresses il en est qui seraient assez embarrassées pour répondre avec précision aux questions qu'on voudrait leur faire à ce sujet , que le plus grand nombre n'y répondrait que d'une manière fort obscure , & conséquemment que la précaution dont je parle est assez inutile ; j'en conviens. Mais alors on pourra se régler sur les résultats de l'observation générale que , depuis l'âge de 14 jusqu'à 20 à 25 ans, l'évacuation périodique a lieu durant la nouvelle lune ; que depuis 20 à 25 , jusqu'à 30 ou 35 , c'est vers la pleine lune , & que depuis 30 à 35 , jusqu'à 40 ou 45 , elles sont réglées durant le dernier quartier. De sorte qu'en divisant le tems , durant lequel les menstrues peuvent avoir lieu , & le comparant avec les périodes lunaires , on peut à peu près deviner quel est celui qui convient le plus généralement à chaque âge (1).

Je dois même dire en passant que l'observa-

---

(1) *Luna vetus vetulas , juvenes nova luna repurgat.*  
 Il ne faut pas cependant regarder cette règle comme des plus sûres , aussi ne la conseillons - nous que faute de pouvoir se procurer des éclaircissmens moins douteux.

tion que je viens de faire est non-seulement essentielle lorsqu'il s'agit d'administrer les saignées convenables vers les derniers tems de la grossesse, mais même qu'il seroit à désirer que toutes les femmes qui sont nouvellement enceintes évitassent avec soin, dans le tems qui répond à celui où elles avoient coutume d'être réglées, tout ce qui peut ajouter à cette propension naturelle qu'a le sang à se porter vers la matrice à cette époque; elles éviteraient souvent par cette attention, des avortemens qui ne sont que trop fréquens, sur-tout lorsqu'elles sont d'un tempérament vif & sanguin.

Les signes qui indiquent que la saignée est nécessaire dans le huitieme mois de la grossesse, sont des étourdissemens, des maux de tête, des oppressions dans la respiration, des engourdissemens dans les bras: l'on ne doit même pas attendre au terme de huit mois pour la faire, si ces symptômes se manifestent dès le cinquieme ou le sixieme mois, sur-tout si les sujets sont pléthoriques; alors il conviendrait de les saigner de suite & de répéter la même opération vers la fin du huitieme mois, si la continuation des symptômes paraît l'exiger.

Il peut cependant se faire qu'il y ait des femmes qu'il ne convient pas de saigner, eu égard à leur tempérament & leur maniere d'être; mais

ces cas font beaucoup plus rares que les contraires : j'en ai vu qu'il convenait de saigner dès les premiers mois de leur grossesse, quoique dans ce moment la saignée soit avec raison généralement contre-indiquée ; les pertes fréquentes & non-périodiques en peuvent fournir l'indication, mais ce cas ci étant beaucoup plus délicat, il n'appartient qu'aux personnes de l'art à s'en mêler.

Si l'abus ou le mauvais emploi qu'on fait de la saignée m'a paru mériter quelques réflexions, il importe, avant de finir cet article, de dire un mot touchant la facilité de la majeure partie des habitans à adopter & employer des remèdes nouveaux parce qu'on les leur exalte comme des spécifiques à tous maux. Comment peut-on se figurer qu'il soit possible qu'un remède qui peut agir efficacement dans quelques cas analogues, puisse opérer également dans ceux qui sont totalement opposés, & enfin dans tous, comme le prétendent leurs Auteurs : puisque le remède, même le plus simple, & dont on borne le plus les propriétés, a besoin d'être différemment modifié à raison des âges, des sexes, des tempéramens, des climats, de la variation des tems & des saisons, &c. Il est donc de la plus grande importance qu'on soit plus circonspect qu'on l'est ordinairement, & qu'on se persuade qu'il ne suffit pas qu'un remède ait opéré efficacement dans

quelques cas, pour imaginer qu'il convient dans d'autres qui peuvent être dans le fond très-différens, quoiqu'ils semblent de même nature lorsqu'on n'a pas de connoissances suffisantes pour les bien apprécier. Il s'ensuit dès-lors des accidens d'autant plus fâcheux, qu'il est rare qu'un remède qui peut faire du bien lorsqu'il est employé à propos, ne fasse pas du mal dans le cas contraire. Ce n'est que parce que j'ai souvent été témoin de ces fâcheux exemples, que je crois devoir recommander un peu plus de méfiance qu'on en a pour toutes ces admirables recettes, que les Inventeurs ne manquent pas d'annoncer comme spécifiques à tout mal, & qu'on devrait douter plus souvent de l'efficacité des moyens que la plupart des personnes se permettent de conseiller à tous propos & avec la plus grande sécurité, quoiqu'elles n'aient point les connoissances nécessaires pour en apprécier les propriétés. C'est ici le cas de se bien persuader que les efforts de la nature tendent toujours à combattre la cause des maladies auxquelles nous sommes exposés, & que s'il est des circonstances où l'art est nécessaire pour l'exciter ou la modérer, il en est beaucoup d'autres où elle se suffirait à elle-même, si les sujets étant favorablement constitués on ne s'avisait de la troubler. N'est-il pas évident qu'un remède qui ne serait pas bien indi-

qué, doit faire du mal dans tous les cas, tandis que la nature pourrait opérer quelques guérisons si l'on la laissait agir seule ? Cette seule réflexion doit suffire, ce me semble, pour faire juger des inconvéniens que peut avoir la conduite que je blâme, & qui sera encore mieux combattue, par ce que dit M. Gilibert, dans les mémoires qu'il a imprimés en 1785, sur l'énergie du principe vital, quoiqu'il l'ait un peu trop exaltée en avançant d'une manière trop générale qu'on devait au moins avoir autant de confiance pour l'efficacité du travail de la nature, que pour celle des remèdes qui ne sont, dit-il, souvent que trop douteux. Voici ses propres mots :

« Je peux assurer qu'en exposant avec can-  
 » deur d'une part, l'impuissance de la nature  
 » dans plusieurs maladies, & de l'autre les bons  
 » & mauvais procédés des Artistes qui se glori-  
 » fient de la dominer ; je pourrais démontrer,  
 » qu'à tout considérer, il serait plus avantageux  
 » aux hommes qu'on laissât toujours agir seule  
 » cette bonne nature ; il est vrai que souvent par  
 » impuissance elle succomberait, mais combien  
 » de malades qu'elle guérirait qui sont souvent  
 » jugulés par les Artistes qui, ignorant l'espece  
 » de maladie qu'ils combattent & l'énergie des  
 » remèdes qu'ils emploient, agissent à peu près  
 » au hazard. J'ose le dire, les morts seraient en-

» core plus nombreux si cette bonne nature  
 » ne réformait pas souvent les bévues qu'on com-  
 » met ». Cette réflexion de M. Gilibert est sans  
 doute un peu outrée pour les pays où il écrivait,  
 mais ce serait encore plus pour celui de l'Amé-  
 rique, puisque cette même nature en laquelle il  
 a tant de confiance y est le plus ordinairement  
 inactive & insuffisante. Néanmoins, comme elle  
 mérite toujours la plus grande considération de la  
 part des Médecins, il est aisé de voir de quelle  
 importance il est que ceux qui n'ont pas appris  
 à l'observer, à l'apprécier & à l'interroger, soient  
 plutôt trop réservés que de se permettre de ris-  
 quer à la contrairier. Il est aisé de se figurer,  
 d'après ces simples réflexions, de quelle maniere  
 on devrait considérer tous ces remèdes qu'on re-  
 garde comme universels, & qu'on employe ou  
 conseille le plus souvent avec la plus grande  
 légèreté, & qui, j'ose le dire, feront toujours  
 plus de mal que de bien, quelque efficaces qu'ils  
 puissent être dans quelques cas, lorsqu'on en fera  
 une application trop générale, & qu'elle ne sera pas  
 faite par des personnes de l'art en état de les bien  
 distinguer. Tels sont les effets de la poudre d'Al-  
 liaud, du baume de vie de Lelievre, de la dis-  
 solution de gomme gayac, &c. &c. dont on a  
 tant abusé & mesuré, faute d'avoir sçû distinguer  
 les cas où ils pouvaient convenir & d'avoir ignoré  
 la maniere de les employer.

SECTION IV<sup>e</sup>.

SI de tout ce que j'ai dit jusqu'ici on peut en conclure qu'il est possible de prévenir quelques unes des causes qui tendent à altérer la santé des blancs , aggraver leurs maladies ou affecter leur constitution : nous allons prouver , par ce qui suit , qu'il est encore plus facile d'obvier à une infinité de celles qui peuvent nuire aux nègres.

L'utilité de ces êtres malheureux est assez connue je pense pour que chacun puisse juger combien il est important de s'occuper des moyens qui peuvent contribuer à les conserver : & l'on en sentirait encore mieux la nécessité , pour peu qu'on fût humain & compatissant , si l'on faisait attention combien le nombre de ceux qui périssent annuellement est considérable. Mais malheureusement la plûpart des propriétaires qui sont sensibles à cette triste vérité , ne se persuadent pas assez qu'il serait possible de prévenir nombre des causes qui peuvent y donner lieu : plus malheureusement encore , il en est d'autres qui ne s'en affectent pour ainsi dire pas , & qui ne songent à veiller à la santé de ces infortunés qu'ils excèdent , que dans ces tems de calamités

où le produit du travail qu'ils en retirent , ne peut équivaloir à leur valeur & leur fournir la facilité d'en acquérir de nouveaux : ce n'est qu'alors qu'ils les traitent avec un peu plus de bonté & d'humanité. Contentons-nous d'observer que les pertes & les malheurs sont constamment la suite d'une administration injuste & cruelle, & opposons à ce triste tableau celui de ce citoyen , ami zélé de l'humanité, qui fut ému quand il calcula le nombre des infortunés qui périssaient dans les vaisseaux qui transportent les négres de l'Afrique dans le nouveau monde. Sensible à ce spectacle touchant, il consigna en 1772, la somme de 1200 liv. pour prix du meilleur mémoire, qui au jugement de l'académie de Bordeaux, indiquerait « quels seraient les meilleurs » moyens pour préserver les négres qu'on trans- » porte de l'Afrique dans les Colonies, des » maladies fréquentes & si souvent funestes qu'ils » éprouvent dans ce trajet. »

Il eût été sans doute bien important qu'on eût satisfait aux vues de l'Académie & aux désirs du citoyen vertueux qui en avait fourni l'occasion ; mais il n'en a malheureusement rien été, puisque le même prix fut proposé quelque tems après par la même compagnie pour un autre objet d'utilité. Cependant quand on considère les nombreux armemens qui se font pour la côte

d'Afrique , il semble qu'il était assez facile de recueillir des observations très-intéressantes & nombreuses sur différentes causes qui peuvent contribuer à ces mortalités qu'on aurait eu le désir de prévenir; on ne peut donc qu'être étonné que dans le nombre des premiers chirurgiens des négriers, dont la plupart sont ordinairement instruits, il n'y en ait pas eu quelques-uns qui aient daigné s'occuper d'un objet aussi intéressant.

Je n'ignore pas que depuis qu'on est obligé d'aller chercher les négres un peu loin dans les terres, on ne peut éviter de leur faire éprouver des marches forcées & fatigantes, dont ils sont quelquefois excédés avant d'être rendus à bord, & que cette seule circonstance à laquelle il est peut-être impossible de remédier, doit au moins fortement contribuer à altérer leur santé & contribuer à la mortalité. Néanmoins, ayant observé que tous les navires qui arrivent à Saint Domingue, dont la traversée & la traite avaient été courtes, ne portaient ordinairement que des négres bien portans, & qu'ils n'en avaient pas perdu, du moins que fort peu, depuis leur départ d'Afrique; je crois être fondé à croire que les plus grands accidens proviennent du séjour qu'on fait quelquefois le long d'une côte mal saine, ou de la cruelle situation dans laquelle se trouvent ces malheureux dans la plupart des na-

vires négriers. On sçait qu'ils y sont pour ainsi dire entassés les uns sur les autres , que l'air qu'ils y respirent ne peut qu'être très-impur , & que les alimens dont on les nourrit sont parfois très-dangereux , par leur vétusté & leur mauvaise qualité; il serait donc possible de prévenir une partie des accidens qui en sont les suites , si l'on voulait porter un peu plus d'attention qu'on ne fait à les prévenir. Nombre d'auteurs se sont occupés des différens moyens qui peuvent servir à purifier l'air de l'intérieur des vaisseaux , ainsi que de ceux qui sont propres à prévenir l'altération des provisions qu'on y charge. Nous nous contenterons d'observer , qu'en joignant aux précautions dont ils ont fait mention , celle d'avoir moins égard au port des navires qu'on expédie , qu'à leur marche , de borner la traite de chaque négrier à une quantité moindre , & de ne partir que dans la saison la plus convenable ; on pourrait prévenir nombre de ces maladies que les négres éprouvent à bord des négriers , & qui sont d'autant plus redoutables , que la contagion qui en est pour ainsi dire inévitable , rend toujours le nombre des victimes très-multiplié.

Quoique la dernière précaution dont je viens de parler , me paraisse une des plus propres à prévenir la majeure partie des accidens qu'on éprouve à bord des négriers , ainsi que se le

font persuadés les armateurs anglais ; comme il est vraisemblable que les armateurs Français ne s'en aviseront que tout autant que leurs intérêts pourront s'y trouver, & que d'ailleurs en supposant qu'ils s'y décidassent , plusieurs autres circonstances peuvent ralentir les expéditions ou la marche des négriers ; nous n'en ferions pas moins fondés à désirer que les gens de l'art les plus instruits & qui sont à portée d'apprécier quelles sont les véritables causes des maladies que les négres peuvent éprouver dans les bâtimens qui les transportent d'Afrique en Amérique , fussent dans le cas d'indiquer les meilleurs moyens de les prévenir ou de remédier à leurs effets. Alors on pourrait espérer que le nombre de ceux qui périroient avant d'être arrivés aux Colonies , serait beaucoup moindre , ainsi que celui de ceux qui y arrivent affectés de quelque vice , qu'on ne craint pas ordinairement de repercuter à l'instant de leur arrivée & dans le moment qui précède celui de la vente , lorsqu'ils se manifestent par des symptômes extérieurs , afin de pouvoir surprendre la bonne foi des acheteurs. N'insistons pas plus longtems sur un objet qui nous est presque étranger , afin de nous occuper de ce qui nous concerne plus particulièrement & dont nous pouvons parler avec plus de certitude.

A peine les négres sont-ils arrivés dans nos

Colonies, qu'ils sont vendus & remis à différens propriétaires. S'il est toujours de la plus grande importance d'être justes & humains à leur égard ; personne ne doit ignorer que c'est encore plus essentiel dans ces premiers instans, & qu'il convient d'être complaisant & très-attentif à procurer à ces malheureux tout ce qui peut contribuer à les rétablir des fatigues du voyage & leur être nécessaire. On commencera donc par les vêtir d'une manière convenable ; il sera à propos de les faire loger & manger ensemble, du moins pendant quelque tems, si cela se peut & si l'on a eu plusieurs sujets du même navire, afin de pouvoir y avoir l'œil avec plus de facilité, & qu'ils puissent s'égayer & se consoler mutuellement. Il est même à propos de les distraire par quelque amusement, afin de leur faire oublier leur pays & de bannir le chagrin qui les prend quelquefois, lorsqu'ils songent à la distance qui les sépare de leurs parens & de leur patrie. Celui de la danse est un de ceux qui leur plaisent le plus, surtout aux Congo, & c'est le plus propre à leur faire prendre de l'exercice, que je crois toujours très-nécessaire pendant ces premiers tems de leur séjour. Les sueurs qui en résultent sont d'autant plus avantageuses qu'elles décident assez fréquemment, les symptômes de quelque vice cutané qu'on aurait répercuté, ou des éruptions,

qui sont toujours salutaires en dépurant le sang des humeurs qui lui sont étrangères & pourraient être très-préjudiciables, si elles étaient retenues & si l'on ne les corrigeait par un régime convenable.

Les vivres de terre frais, notamment les bananes, les calalous faits avec différentes plantes, comme épinars, pourpier, cresson, feuilles de patience, d'oseille &c., aromatisés avec du jus de citron, doivent constituer leur principale nourriture. Ces alimens sont très-propres à remédier aux effets qu'a pû opérer le régime auquel on les a tenus pendant la traversée, & à mitiger même ceux des salaisons que quelques habitans leur donnent, & dont les négres baufales sont assez friands. Cette réflexion doit faire comprendre qu'il vaudroit mieux substituer aux salaisons, de la viande fraîche quand on le pourra; ou que du moins, si l'on ne s'en tient pas à un régime simplement végétal, comme il me semblerait plus convenable, il faut bien prendre garde que les salaisons qu'on leur donne soient de bonne qualité, & que ce ne soit pas en grande quantité.

Il ne faut pas cependant se figurer, quoique je considère la nourriture végétale, comme celle qui convient le plus aux négres nouveaux, qu'il soit indifférent de les nourrir avec tel ou tel vivre

de terre indistinctement , car les patates , auxquelles ils ne sont pas ordinairement habitués , sont par elles-mêmes trop indigestes & d'une nature tellement acescente , qu'elles leur nuiraient infailliblement si l'on en constituait la base de leur nourriture , ou si l'on n'avait l'attention d'en corriger en même tems les qualités , par des calalous faits avec des plantes amères & toniques , par le jus de citron mêlé à celui de piment , ou par un peu de viande salée dont l'usage devient dans ce cas ci comme nécessaire.

Il est ordinaire que quelques jours après que les négres sont arrivés dans les colonies , ils éprouvent une petite révolution qui provient sans doute plutôt de la qualité différente des alimens qu'ils prennent , ou de la plus grande quantité qu'on leur en accorde , que des influences du climat , qui peut néanmoins y co - opérer , quoique la différence de celui d'où on les a tirés ne soit ni bien grande ni essentiellement défavantageuse , puisqu'en général la côte d'Afrique est plus brûlante & moins salubre que nos colonies. Les effets de cette révolution ne demandent peut-être pas beaucoup d'attention ; j'en ai cependant quelquefois vu résulter des diarrhées assez rebelles , auxquelles la suppression ou diminution de la transpiration avaient vraisemblablement quelque part. C'est pourquoi j'ai toujours con-

feillé d'évacuer les négres nouveaux 5 à 6 jours après leur arrivée sur les habitations, en leur faisant prendre deux jours de suite & le matin seulement, un pot d'eau de cassé, acidulée avec un peu de jus d'oranges sûres, & je n'en ai jamais vu que de bons effets.

Ces premières attentions une fois observées, il convient de ne pas tarder à occuper les négres baufsâles à quelque travail léger, plutôt pour les distraire ou entretenir la flexibilité des parties, leur faire goûter avec plus de satisfaction le plaisir de la danse & du repos, que dans les vues de tirer quelque profit de leur service. Il seroit bien déplacé de prétendre les employer alors à des travaux pénibles & de ne pas se persuader qu'il est important de ne les amener à ce point & de les faire aller avec l'attelier que par gradation. Je crois même que ceux qui préfèrent les employer séparément pendant un certain tems, n'en font que mieux. Ce n'est pas qu'on ne pût les traiter avec plus de douceur, quoique confondus parmi les anciens, mais ils sont alors témoins des châtimens que ceux-ci font quelquefois dans le cas d'éprouver, & qui pourraient les dépiter ou les inquiéter.

La plupart des habitans sont ordinairement dans l'usage de distribuer après un certain tems leurs négres nouveaux aux différens sujets de leur ha-

bitation qui leur en demandent. Ce choix mérite la plus grande & la plus scrupuleuse attention, puisqu'il est de la plus grande conséquence de ne les confier qu'à ceux qui sont dans le cas de leur donner de bons conseils & un bon exemple, & sur-tout qui ne sont pas capables d'abuser de l'es-pèce d'autorité qu'ils sont censés avoir sur eux, & qu'ils ne manquent pas de prendre. Comme le nombre des bons sujets, sur lesquels on peut compter en pareil cas, est assez rare, il est assez ordinaire de voir que loin d'avoir le soin qu'ils ont promis à ceux qui leur sont confiés, ils les regardent & les traitent comme des valets auxquels ils font faire les travaux les plus pénibles, en leur refusant quelquefois la nourriture convenable, ou en leur excroquant une partie des vivres que les maîtres leur accordent quelquefois pendant certain tems. Ces pauvres malheureux n'osant ni ne pouvant se plaindre, par la difficulté qu'ils ont à se faire entendre, finissent ordinairement par se dépiter, & deviennent presque toujours de mauvais sujets. Il semblerait donc qu'il serait plus avantageux de livrer les négres nouveaux à eux-mêmes; cependant comme il en peut résulter alors beaucoup d'autres inconveniens qu'il est inutile de détailler, & qu'il n'est pas trop facile de prévenir tous les abus qui écloraient en pareil cas, on n'aura pas de peine

à concevoir pourquoi les nègres nouveaux réussissent si peu sur certaines habitations, tandis que sur d'autres ils prospèrent presque toujours. Je conclurai de toutes ces réflexions que lorsque les propriétaires n'ont pas sur leur habitation un bon fond d'atelier, ils doivent toujours préférer de faire des petites acquisitions plus souvent répétées, que d'acheter une trop grande quantité de nègres à la fois, afin de pouvoir y veiller eux-mêmes, ou de ne les confier qu'au petit nombre de leurs esclaves sur la fidélité desquels ils peuvent compter. Lorsque l'état de leurs affaires ne permettra pas cette lenteur, ils doivent alors préférer de mettre tous les nègres nouvellement acquis, sous la direction du meilleur sujet qu'ils auront, & dont ils doivent récompenser les services d'une manière assez essentielle pour qu'il soit intéressé à mériter cette confiance & cette espèce de dignité.

Lorsque les nègres nouveaux sont parvenus à ce point où l'on n'a plus besoin de s'en inquiéter, il s'agit que les propriétaires des biens auxquels ils sont attachés, joignent à l'autorité qu'ils ont sur eux, beaucoup de justice & d'humanité, & que s'ils accordent leur pouvoir à des représentans, ce ne soit qu'à des personnes en état d'apprécier les obligations qu'elles ont à remplir, & qui sont capables de conduire les nègres d'autrui avec

autant d'intérêt, de soin & de zèle que s'ils leur appartenait en propre.

L'immense disproportion qu'on peut observer entre les pertes qu'on fait sur une habitation mal administrée, avec celle qui l'est bien, prouve d'une manière bien évidente combien les vices d'administration peuvent être conséquens. Il n'appartient qu'à ceux qui sont éclairés par une longue expérience à ce sujet de tracer à ceux qui en ont moins, & qui commettent journellement des bévues capitales, quelle est la route la plus convenable.

Quoique mon intention ne soit point de m'occuper d'autre partie de l'administration, que de celle qui a le plus de rapport à mon objet, je ne puis m'empêcher d'admirer en passant la sage précaution de quelques propriétaires, de proportionner les bénéfices de leurs représentans aux profits & aux pertes qu'on peut faire sur leurs habitations, & de les faire participer aux uns & aux autres pendant leur administration. On ne peut sans doute disconvenir que dans le plus grand nombre des personnes qui sont préposées par les propriétaires pour les représenter, on pourroit se dispenser d'une pareille précaution, & qu'on n'en serait pas moins assuré des soins dont elles se font un devoir; mais il n'en est pas moins vrai qu'il en est quelques-unes à l'égard desquelles elle

peut être utile , & qu'elle le ferait encore plus si on l'étendait en quelque sorte à l'égard de celles qui sont comme en sous-ordre des premiers représentans.

Ayant parlé de quelques circonstances qui concernent les négres bauffales & qui leur sont particulières jusqu'au moment où l'on peut les confondre parmi ceux qui sont anciens au pays ou créoles , nous allons maintenant parler de ces derniers en les considérant dans leurs différens âges , en commençant par l'âge le plus tendre , ou plutôt par le moment où ils commencent une triste & malheureuse existence , s'ils n'ont pas le bonheur d'appartenir à des maîtres qui soient tels qu'ils doivent être à leur égard.

Lorsque j'ai réfléchi pour la première fois , combien le nombre des négres qui sont dans la Colonie , est inférieur à celui de ceux qu'on y a apporté d'Afrique , qu'il est des habitations où l'on voit beaucoup de créoles , tandis qu'il y en a beaucoup d'autres où l'on n'en voit qu'un très-petit nombre , quoique établies depuis fort long-tems ; je me suis facilement persuadé qu'il devait exister des causes qui occasionnaient cette grande dépopulation , & qu'il devait y en avoir aussi qui pouvaient rendre raison pourquoi la population n'était pas plus nombreuse. Quelques observations m'ayant confirmé dans mon opinion

qu'il était au pouvoir des habitans de prévenir quelques-unes des premières, & qu'ils pouvaient remédier aux autres en favorisant la population, j'ai pensé qu'il était à propos d'insister à ce sujet.

Je l'ai déjà dit, & ne saurais trop le répéter, toute personne qui veut tirer parti des nègres doit en agir avec eux avec la plus grande délicatesse, & ne perdre jamais de vue qu'il doit être juste à leur égard. S'il est bien convaincu de cette vérité, & s'il réunit à cette qualité le bon sens & les connaissances convenables pour bien juger, il verra bientôt pourquoi la population est beaucoup plus considérable sur certaines habitations que dans d'autres ; qu'il ne s'agit pour la favoriser, que d'établir une bonne & douce administration ; & que parmi les causes qui y sont les plus contraires, on doit compter les excès du libertinage auxquels les nègres se livrent, & surtout le peu de bonté & de justice des maîtres ou des représentans, à leur égard.

Que peut-il résulter en effet de la conduite de ceux qui, loin d'accorder aux nègres le tems qui leur appartient, & pendant lequel ils pourraient se consoler avec leurs femmes des peines attachées à leur état, disposent en partie de celui qui doit être consacré au repos, en leur faisant faire des veillées peu nécessaires, & ne leur accordant même pas les instans dont ils ont be-

soin pour se procurer & préparer leur nourriture? Peut-on se figurer que dans de telles circonstances, les nègres puissent être fort propres à la propagation de leur espèce, & que les négresses soient dans le cas de se foucher d'ajouter à des peines trop multipliées celles d'un état qui ne pourrait que les rendre encore plus malheureuses & plus à plaindre? Il y auroit certainement de l'inconséquence à le prétendre, & de ne pas sentir que les travaux excessifs & trop long-tems continués, doivent, en épuisant les sujets, influencer nécessairement sur la population. Il faut donc ménager les nègres autant que faire se peut, & ne jamais oublier qu'ils ne peuvent être propres à la propagation, que tout autant que les réparations & le repos convenables seront proportionnés aux pertes & aux fatigues qu'ils font dans le cas d'éprouver.

Si les excès forcés, du genre de ceux dont je viens de parler, peuvent être contraires à la population, il en est d'autres qui quoique volontaires ne le sont pas moins, en raison du penchant naturel que les nègres ont à s'y livrer & des suites qui les accompagnent. Tel est le désordre dans lequel vivent les nègres & les négresses, & que les propriétaires doivent faire en sorte de prévenir par tous les moyens imaginables; ils doivent également faire leur possible

pour prévenir l'abus qu'on fait d'une liqueur beaucoup trop répandue & dont les excès nuisent de toute maniere à la population, & altèrent singulièrement la constitution. Par succession de tems l'usage de cette liqueur porte sur le tempérament, & quand même elle ne serait pas aussi dangereuse lorsqu'elle est ancienne, que quand elle est récemment faite, comme l'assure M. Dazile, elle est toujours nuisible par sa violence si l'on en use trop fréquemment & immodérément, comme le font la plupart des négres, depuis que les guildiveries sont si multipliées & que la valeur du taffia est devenue si modique. (1) Il est

---

(1) On lit dans les mémoires de la société royale de Médecine, année 1776, page 258, que le squirre ou obstruction du pylore, est une maladie fort commune parmi les gens du peuple qui s'adonnent à la boisson de l'eau de vie, & que plus cette liqueur est violente ou forte, & plus elle est familière. Comme les exemples qu'on y cite de cette indisposition prouvent qu'elle est toujours mortelle, on peut se figurer combien les excès du genre de celui qui l'occasionne sont dangereux, & que l'abus du taffia ne doit conséquemment pas être moins redoutable. J'observerai en passant que les vomissemens continuels étant ordinairement le symptôme qui accompagne cette maladie, on ne doit pas

probable, que c'est principalement à l'usage de cette liqueur que doit être attribué ce grand changement que plusieurs anciens habitans m'ont dit avoir apperçu touchant le caractère moral des négres; & que cette même cause pourrait bien en occasionner par la suite de plus conséquent, si le Gouvernement n'interpose sérieusement son autorité, corame il a quelquefois tenté de le faire, afin d'empêcher le trop grand débit de cette liqueur. Car indépendamment des dérangemens qu'elle occasionne sensiblement sur les habitations depuis que les négres en ont contracté l'habitude, elle peut les induire à une erreur des plus conséquentes en les persuadant, comme le croient la plupart, qu'ils peuvent à l'aide de ce moyen réparer leurs forces épuisées, & se livrer avec plus d'ardeur à des excès qui sont par fois d'autant plus préjudiciables, qu'ils sont souvent suivis & précédés de courses vives & violentes. Tel est le cas des négres qui ont leurs

---

négliger d'avoir égard à celle dont je parle ainsi qu'à sa cause, lorsqu'on est appelé pour prononcer sur la cause de la mort de certains sujets, qu'on est ordinairement porté à regarder comme violente & involontaire, lorsqu'ils ont éprouvé pareil symptôme avant de mourir, surtout quand c'est quelque négre qui aura succombé.

femmes sur d'autres habitations que sur celle de leur maître & dont ils sont plus ou moins éloignés. Alors ils passent une partie & quelquefois la nuit entière sans prendre le repos dont ils ont besoin & qui pourrait seul réparer les pertes de la veille , d'où s'ensuit nécessairement qu'il leur est impossible de remplir les devoirs du lendemain , même avec la meilleure volonté. Malheur à l'habitant qui loin de remédier à la cause première en établissant le bon ordre , traite avec rigueur les négres qui sont dans ce cas & leur refuse le repos qu'ils tâchent ordinairement d'obtenir, en feignant quelque indisposition qui ne tarde pas à devenir réelle , si l'homme de l'art qu'on consulte dans ce cas n'est pas plus judicieux.

Quoique ce ne soit qu'après des observations bien constatées que j'ai crû pouvoir avancer que le désordre ou libertinage des négres , & l'abus qu'il font du taffia, devaient être considérés comme des causes qui influent le plus sur leur santé & s'opposent à la population , & qu'on ne sçauroit trop s'occuper des moyens qui peuvent les prévenir ; il ne faut pas se figurer que je veuille exclure entièrement l'usage du taffia , ni que je pense qu'il fût à propos d'employer l'autorité pour obliger les négres & les négresses à contracter des liaisons immuables entr'eux. Dans

le premier cas, ce n'est que l'abus d'une liqueur trop violente que je condamne; tandis que dans le second, je pense que la liberté que les nègres & négresses ont de se quitter mutuellement lorsqu'ils ne se conviennent plus, fait qu'ils se conviennent plus longtems, sur-tout quand les propriétaires ou leurs représentans sçavent leur tenir quelque compte de leur constance par quelque petite faveur, ou en leur témoignant un peu d'estime, quand les enfans qui résultent d'une union aussi libre, la rendent plus étroite, comme cela arrive assez communément. Ce ne fera donc qu'à l'égard de ceux ou de celles qui, pouvant se procurer une femme ou un homme sur l'habitation de leur maître, vont se pourvoir à des distances éloignées ou qui ne sont propres qu'à troubler l'union & le ménage de ceux qui sont tranquilles, qu'il convient d'en agir avec quelque rigueur, pourvu toutefois que celui qui veut les corriger soit dans le cas de leur prêcher le bon exemple & n'ait pas les mêmes défauts qu'eux à se reprocher. Cette réflexion paraîtra peut-être singulière à quelques personnes: je me flatte cependant qu'elle ne le sera pas pour ceux qui observent avec attention le caractère des nègres & qui ont vû commemoi l'influence que peut avoir la conduite du maître sur la leur.

S'il est facile de voir par ce qui précède, comment

comment une bonne administration peut contribuer à augmenter la population, il est encore plus facile d'en démontrer l'utilité dans d'autres cas où l'exécution des moyens est beaucoup plus aisée. Tel est celui qui est relatif à l'état des négresses qui sont enceintes. Comme ce n'est qu'en raison du service qu'on en exige lorsqu'elles sont dans cette situation, qu'elles en sont peinées ou qu'elles s'en félicitent, c'est alors qu'il convient d'adoucir leur misère & de les traiter avec beaucoup plus de bonté & de complaisance, si l'on veut conserver leur fruit & favoriser la population. Il est certain que c'est en raison des égards qu'on a pour les négresses enceintes ou nourrices, que le nombre en est plus ou moins considérable. Je sçais que plusieurs habitans y portent une attention suffisante, mais combien n'en voit-on pas qui exigent alors le même service ou peu s'en faut, que si elles n'étaient point dans une situation aussi intéressante. Je ne ferai point mention des suites terribles & affreuses auxquelles une telle conduite donne ordinairement lieu & dont les propriétaires sont toujours la dupe; je me bornerai à remarquer y qu'il a de l'inhumanité d'employer les femmes enceintes à des travaux un peu forcés, sur-tout dans les quatre derniers mois de la grossesse, & que c'est s'exposer à les perdre que d'en agir autrement. On devrait donc

ne les employer dans ces derniers tems , qu'aux travaux les moins fatiguans & avoir pour elles les mêmes attentions que quelques habitans ont pour les nourrices ; c'est-à-dire les excepter des veillées , d'aller au jardin avant le lever du soleil , & leur permettre de se retirer au moment où il se couche. Ces attentions sont au moins indispensables pour les dernières , car on ne peut raisonnablement refuser de leur accorder un peu plus de tems, puisqu'elles sont obligées d'en employer une partie à soigner leur nourisson.

Quant à la précaution qu'on a de faire retirer les nourrices & les femmes enceintes aux apparences de pluie ; à moins que l'attelier ne travaille à portée des établissemens , ou que le tems ne soit décidément mauvais , je crois qu'il vaudrait encore mieux que chaque habitant fût pourvû d'une ou deux petites tentes, qu'on pourrait faire porter au jardin & sous lesquelles les nourrices pourraient placer leurs enfans, les y allaiter & même s'y mettre à couvert au besoin , en cas de grains de pluie, qui arrivent souvent trop promptement pour qu'elles aient le tems de se rendre à leur case, sans courir risque de les essuyer. Cette première réflexion m'a fait faire celle qu'il conviendrait que chaque habitant eût un nombre suffisant de tentes pour mettre tout leur attelier à l'abri de la pluie , & qu'en les faisant porter au jardin , dans la saison dumoins

où elle tombe si fréquemment , on pourroit prévenir une infinité de maladies que les suppressions de transpiration occasionnent & qui peuvent être très-férieuses , lorsque les négres sont mouillés dans le moment où ils sont en sueur.

Il n'est pas d'habitant qui ne sache parfaitement que le nombre des malades est toujours plus considérable dans la saison des pluies que dans toute autre , & qu'il augmente, toutes les fois que l'atelier vient à être mouillé : c'est pourquoi plusieurs ont la sage précaution de faire placer un ou plusieurs ajouppas dans différens coins de leurs jardins , afin que les négres puissent y être à l'abri du mauvais tems. Mais ces ajouppas ou cabanes sont rarement assez multipliés & ne peuvent même l'être prudemment parmi les pieces de canne; encore ne seront-ils jamais aussi à portée, aussi utiles que des tentes , dont on peut opposer à volonté la direction du côté d'où viennent la pluie & le vent , & qu'on peut les étendre dans l'allée la plus voisine de la piece de terre qu'on cultive. Il seroit sans doute plus à propos de les multiplier que de les faire trop grandes , tant pour en faciliter le transport , que pour que le vent y ait moins de prise. La petite dépense que cela peut occasionner, ne mérite certainement pas la moindre attention , puisqu'on en fera plus que dédommagé par le tems qu'on économisera & que

les nègres employent, pour se rendre ou revenir des lieux où ils cherchent à se mettre à l'abri.

D'après ce que j'ai dit ci-devant sur la difficulté de contenir les nourrices des jeunes créoles blancs, il est naturel de penser qu'il est encore plus difficile de contenir celles qui nourrissent les jeunes nègrillons. Les occasions de les *tromper* ( 1 ) se présentent bien plus fréquemment, que quand elles sont observées de près ; elles succombent d'autant plus aisément à la séduction & au desir de communiquer avec les nègres, que leur amour maternel n'est gueres prépondérant, & qu'elles ne pensent pas qu'une telle conduite puisse être fort préjudiciable ; d'ailleurs se flattent-elles, que leurs fautes seront impunies par l'espérance qu'elles ont de réussir à les cacher. Les effets n'en sont malheureusement que trop sensibles, sur-tout si elles deviennent enceintes ; leurs nourrissons, qui jusqu'à cet instant avaient joui d'une santé ravissante, ne tardent pas à dépérir & à éprouver différentes maladies qui sont d'autant plus sérieuses, qu'elles altèrent presque toujours leur constitution & leur tempérament.

---

( 1 ) Expression dont on se sert communément pour dire qu'une nourrice s'expose à devenir enceinte pendant qu'elle allaite, & à donner du mauvais lait à son nourrisson.

pour le reste de leur vie, s'ils ne la perdent entièrement. J'ai vu ces accidens si fréquemment, que je ne saurais trop recommander aux propriétaires de faire tout leur possible pour les prévenir ; mais ce n'est pas, je le répète, en employant ces voies de rigueur qui m'ont souvent paru insuffisantes, & qui pourraient même aggraver le mal. Les nourrices qui se verraient enceintes, ne manqueraient pas d'avoir recours à des moyens violens pour se faire avorter, afin de se soustraire au châtement qu'elles croiraient ne pouvoir éviter, d'où pourrait en résulter la perte du nouveau fruit, souvent celle de la mere, & toujours une plus grande altération de leur lait. Ce n'est qu'à l'égard des négres, qui seraient bien convaincus d'avoir contribué à ce désordre, qu'on devrait sévir avec moins de ménagement ; puisqu'ils sont aussi coupables & moins excusables, en ce qu'ils peuvent facilement s'adresser à d'autres femmes. Je conviens qu'on ne peut pas considérer sans émotion l'état de ces petits infortunés, sur-tout si l'on a eu pour leurs mères les égards que l'état de grosse & de nourrice réclamait, & qu'il est alors bien difficile de se modérer. Cependant, comme il le faut en ce moment, & que pour ne pas aggraver le mal, il convient de différer de leur en témoigner de la rancune ; il s'agira de remédier au plutôt à l'état de leurs enfans, soit en les sevrant

s'ils sont déjà avancés, soit en leur donnant une autre nourrice, ou en les nourrissant avec du lait des animaux, plutôt que de les laisser entre les mains de leur maître, dont le lait est comme devenu poison (1).

D'après la multiplicité de pareils exemples, il est facile de se persuader qu'il convient de ne pas laisser long-tems les négrillons en nourrice, & qu'il est à propos de les sevrer de bonne heure, à moins qu'on ne puisse compter sur la conduite de leur mère : peut-être le pourrait-on davantage, si l'on faisait espérer à celles-ci qu'elles seraient un jour exemptes de toute espece de travail, si elles parvenaient à élever un certain nombre d'en-

(1) Comme on ne peut douter que le lait des nourrices ne soit plus doux, plus agréable & meilleur, lorsqu'il n'y a que quelques heures qu'elles ont mangé ; tandis qu'il est épais, jaune, salé & même désagréable, quand elles ont resté longtems sans prendre d'aliment ; on verra qu'il convient non-seulement qu'elles fassent plusieurs petits repas, plutôt que d'en faire un ou deux copieux ; mais même, que si l'on voulait nourrir des jeunes enfans avec le lait de vache, on devrait faire en sorte que la vache qui doit fournir ce lait, ne restât point parquée pendant toute la nuit ; surtout si la tenant renfermée dans le parc, on n'a pas du fourrage à lui donner à manger.

fans, & que l'époque où ils seraient tous propres au travail du maître, serait celle où la mere n'aurait d'autre devoir à remplir que celui d'avoir soin de sa famille. Il n'appartient qu'à des habitans justes, humains & sensibles, & qui se font un vrai plaisir & devoir de favoriser la population, d'apprécier une idée qui, ce me semble, devrait être généralement adoptée, ne serait-ce que par intérêt.

Il est inutile de répéter ce que j'ai dit ci devant touchant les soins qu'on doit porter aux négrellons lorsqu'on les a fevrés; je ne doute point qu'on ne les garantisse par-là de plusieurs des maladies qu'ils ont coutume d'éprouver: j'ajouterai ici, que comme les vermineuses ne sont pas les moins fréquentes, on ne ferait que mieux de leur donner de tems en tems quelques amers ou vermifuges, tels que la rhubarbe, le semen-contra, l'émithocorton, ou le suc de lianne. C'est en raison des soins qu'on a des créoles dans leur bas âge, qu'on peut prétendre à les voir plus ou moins réussir.

Quand les négres créoles sont parvenus à un âge assez avancé pour pouvoir se suffire à eux-mêmes & faire le service de leur maître, ils sont en général plus intelligens & plus industrieux que les négres de la côte; aussi se tirent-ils mieux d'affaire quand ils y mettent la bonne volonté; mais elle n'est pas toujours leur partage, & l'on

voit que s'il en est plusieurs qui sont assez laborieux & assez industrieux pour se procurer leurs besoins, il en est beaucoup d'autres qui, de même que des nègres de la côte auxquels il ressemblent à tous égards, se laisseraient manquer de tout, par paresse & par nonchalance, & seraient souvent réduits aux plus cruelles extrémités, si l'on négligeait d'y obvier en pourvoyant à leurs besoins, ou en les obligeant à songer à se les procurer. C'est en ceci que consiste le point le plus essentiel & le plus important de l'administration, & qu'aucun habitant ne doit jamais perdre de vue. Qu'on ne s'imagine pas qu'il suffit d'accorder aux nègres le tems qu'ils doivent employer à cultiver leurs places; il s'agit d'y regarder de plus près, & de s'assurer s'ils les cultivent réellement. Alors, on verra que la majeure partie des nègres ont des jardins insuffisans, & qu'il en est qui, n'en ayant pas du tout, ne peuvent subsister qu'à l'aide de secours ou des vols qu'ils font aux autres, sur-tout si les places à vivre des maîtres ne sont pas des mieux pourvues, ou si elles sont gardées avec rigidité. Il est alors naturel d'en conclure que le plus grand nombre de ces nègres doit manquer d'une nourriture suffisante, lorsque les vivres seront un peu rares, & qu'eu égard à la nécessité où ils sont de vivre alors de tout ce qu'ils peuvent trouver, ils doivent être exposés

à des indispositions plus ou moins fâcheuses, selon que leur nourriture est plus ou moins mauvaise ou insuffisante.

Lorsque je me rappelle les tristes accidens dont j'ai été témoin, & qui ne dépendaient pas d'autre cause que de la mauvaise qualité ou d'une trop grande privation d'alimens nécessaires ; j'ai de la peine à concevoir comment avec de tels exemples, qui malheureusement sont presque annuellement répétés, on peut négliger de prendre toutes les mesures convenables, pour qu'un atelier ne soit jamais dans le cas de manquer. Je fais que plusieurs habitans se sont très-bien trouvés de rassembler & de faire travailler sous leurs yeux & en commun, tous ceux de leurs nègres qui avaient besoin d'y être contraints, & que par cet excellent expédient ils ont prévenu bien des accidens : cependant il s'en faut de beaucoup que cette précaution me paraisse suffisante, attendu qu'il est possible, que certaines plantations très-bien cultivées soient altérées ou emportées par des coups de vent, qui, comme on sçait, ne sont pas rares à l'époque de l'équinoxe. Ce ne sera donc qu'autant qu'on multipliera celles qui sont le moins casuelles, & en comptant moins sur les vivres que les nègres peuvent cultiver pour leur compte, que sur des grandes provisions de ceux qui peuvent se con-

ferver , qu'on pourra se flatter de n'avoir rien à craindre. Si nombre de propriétaires regrettent de sacrifier quelques journées de leur tems , à la culture d'une surabondance de vivres , puisqu'ils ont quelquefois de la peine à cultiver ceux qui sont absolument indispensables ; ils n'ont qu'à réfléchir sur la légende de maux que la disette de vivres peut occasionner ; & qu'il est impossible de résister à des travaux fatiguans , si l'on ne répare les pertes qui s'en suivent : ils verront , que c'est avec raison que les négres perdent alors leur gayeté naturelle & que l'on doit se persuader , que les momens qui sont employés à planter des vivres , sont ceux qui le sont le plus avantageusement & le plus utilement. Ce n'est pas cependant ce que croient ceux , qui quand on leur parle des effets de la disette de vivres , & qu'on leur dit de comparer ce qu'ils en ressentiraient eux-mêmes , s'ils étaient dans le même cas & privés de leur nourriture , répondent que la constitution des négres est beaucoup plus forte que la leur. Elle le serait en effet , si les excès & le travail ne l'altéraient considérablement , & si l'on pourvoyait suffisamment à leur subsistance. Mais le peu de durée de la plûpart de ces êtres malheureux , ne prouve que trop qu'on ne les traite pas avec assez d'égards , & qu'on devrait faire enforte de les attacher plus qu'ils ne le sont à leur

existence, soit en la leur rendant plus supportable & même en leur faisant entrevoir la perspective d'une vieillesse plus tranquille & plus agréable. Ce dernier moyen me paraît être le seul qui puisse porter les nègres à désirer de prolonger une vie, dont ils envisageront vraisemblablement le terme comme celui de leurs peines, tant qu'on n'aura pas plus d'égards pour les vieillards qu'on n'en a, & que leur sort, loin de paraître digne d'envie, semblera plus affreux, comme il l'est réellement.

Si je voulais approfondir les différentes positions dans lesquelles les nègres se trouvent en satisfaisant aux devoirs qu'on leur impose & auxquels ils sont obligés de satisfaire ; je pourrais prouver par nombre d'exemples, qu'on ne mesure pas toujours, le service qu'on exige d'eux, au degré des forces ou d'activité dont ils sont capables, & qu'on devrait avoir un peu plus d'égard qu'on en a à la médiocre constitution de quelques-uns, lorsqu'il s'agit de les occuper à des travaux forcés, pénibles ou dangereux ; chaque genre de culture me fournirait des réflexions assez fondées. Bornons-nous seulement à deux ou trois exemples qui nous ont paru des plus remarquables. On sçait que sur une sucrerie il y a des travaux très-forcés, ou dans lesquels les nègres sont obligés de porter des fardeaux assez

pefans ou de faire des efforts affez violens , comme de fouiller des pieces de cannes , de planter des formes , &c. On conçoit facilement que ces opérations ne peuvent guères convenir à des constitutions faibles ou médiocres ; cependant on ne les en exempte pas toujours. Doit-on d'après cela être étonné, qu'il y ait tant de négres infirmes & d'en voir un fi grand nombre avec des hernies ou descentes ? La même réflexion est applicable à nombre de fujets qu'on emploie dans les sucreries & fur-tout aux fourneaux , puisqu'en raifon des efforts que ce travail exige & des alternatives fubites de froid & de chaud que ceux qui y font employés font dans le cas d'éprouver , on ne doit y mettre que ceux qui font le plus en état de les supporter. Comme il n'est point douteux que même ceux qui font le plus fortement constitués en éprouvent des accidens presque toujours dangereux ; j'ajouterai qu'on devrait être plus attentif qu'on ne l'est à disposer l'intérieur d'une sucrerie & la situation des fourneaux , de manière à prévenir en partie les caufes de ces mêmes accidens , puisque les moyens qui peuvent remplir cette indication font également propres à contribuer aux succès de la manufacture. Il ne s'agit pour cet effet que d'établir une libre circulation d'air, tant sous les appentis des fourneaux que dans

l'intérieur des sucreries ; c'est-à-dire qu'il faudrait qu'on eût l'attention que les fourneaux ne fussent pas tant enterrés , de changer les chauffeurs plus fréquemment & de faciliter un courant d'air sur la surface des chaudières en pratiquant deux ouvertures , portes ou fenêtres , dans la ligne de direction sur laquelle ces chaudières sont établies ; par ce moyen , les vapeurs qui s'élèvent des matieres qui y sont contenues , en seraient emportées à mesure qu'elles paraîtraient à la surface du liquide , au lieu de remplir l'intérieur du bâtiment , & l'évaporation de la partie aqueuse , seul ou principal objet qu'on ait en vue dans la coction du vin de canne , en serait d'autant plus prompte , qu'il est prouvé , qu'en établissant un courant d'air à la surface d'un liquide qu'on a intention d'évaporer par l'action de feu , l'évaporation se fait en un cinquième & même un quatrième de tems moindre , que quand ce courant d'air n'y est point établi. Il ne faut pas être grand physicien pour concevoir , que si les vapeurs qui sont à la surface du liquide ne sont pas déplacées à mesure , les nouvelles vapeurs que l'action du feu tend à dissiper , trouvant une plus grande résistance dans le milieu qui doit les recevoir , ne peuvent s'en élever que beaucoup plus lentement. Par cette seule considération on n'aura pas de peine à concevoir d'où vient que

les équipages montés au milieu des sucreries , bouillent mieux & que le sucre y est plutôt cuit que dans ceux qui sont adossés contre les murs ; attendu que le mur gêne le déplacement des vapeurs , & qu'on ne pratique point ordinairement de fenêtre au mur du pignon contre lequel la grande se trouve adossée.

Les soins & les attentions des propriétaires , ne sont pas moins essentiels dans les cas où les nègres sont malades , que dans tous ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent ; puisque c'est d'eux dont dépend le choix des personnes qui sont préposées pour les secourir , & qu'eux seuls peuvent fournir les moyens nécessaires ou propres à contribuer à leur guérison. Je sçais qu'il n'est pas toujours possible aux habitans de choisir parmi les personnes de l'art , sur-tout dans les quartiers éloignés où l'on en est quelquefois entièrement au dépourvu. Mais puisqu'il leur est toujours facile de choisir sur le total de leur atelier le sujet qui paraît le plus propre à soigner ceux qui sont malades , en qualité d'hospitalier ; ils doivent faire attention que cet emploi est le plus important & le plus délicat qu'ils aient à faire remplir & que c'est aux meilleurs sujets qu'il doit être confié.

Lorsqu'on a été dans le cas de suivre les hôpitaux des habitations & d'examiner ce qui s'y

passé, on sent de quelle conséquence peut être la précaution dont je parle; puisque malgré que beaucoup d'habitans aient l'attention de veiller de près à leur hôpital & d'avoir un bon hospitalier ou une bonne hospitalière, il s'y commet journellement des abus très-préjudiciables. Combien ces abus ne doivent pas être & plus nombreux & plus conséquents, si les propriétaires ou leurs substitués, en négligeant de veiller à ce qui se passe dans leur hôpital, s'en rapportent aux soins d'un sujet souvent peu propre à s'acquitter de la besogne dont il est chargé, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent d'après le peu d'attention qu'on porte à le bien choisir?

Quant à ce qui est relatif aux moyens qui peuvent coopérer à la guérison des malades, comme médicamens, alimens, logement, &c. il est essentiel de ne rien négliger pour les avoir des plus convenables & de la meilleure qualité. Pour cet effet il serait à propos de ne point négliger d'accorder à tout gérant en chef d'une habitation, lorsque le propriétaire n'y sera point résident, une somme suffisante pour qu'il puisse fournir aux malades la nourriture qui leur sera nécessaire, ou de lui tenir compte des déboursés qu'il pourrait faire à leur occasion; celui ci doit à son tour ne rien négliger pour bien disposer du local dans lequel les malades doivent être

rassemblés. On sçait qu'il convient qu'un hôpital soit vaste , bien airé , & distribué de manière que les sexes différens y soient séparés, ainsi que ceux qui sont affectés de maladies graves; qu'il est essentiel que l'hospitalier y ait son logement particulier , ou qu'il en soit très à portée, & qu'enfin on doit le rendre aussi commode que faire se peut; mais sur-tout tâcher de le rendre salubre , & que les malades puissent y respirer un bon air : c'est cependant ce qu'on néglige ordinairement. Il ne suffira donc pas de placer un hôpital à portée de la maison principale, afin de pouvoir l'inspecter facilement, mais il faudra qu'il soit isolé, éloigné de toute eau dormante ou marécageuse, & le situer sur un terrain égouté naturellement ou qui puisse l'être, en élevant le sol de l'intérieur du logement au-dessus du niveau du terrain d'alentour. Il faut aussi qu'il soit pavé & que les lits soient élevés, afin que l'air puisse y circuler plus librement , & qu'il soit facile d'en laver & balayer l'intérieur (1). Il ne serait pas hors de

---

(1) De semblables attentions ne sont pas à négliger quant à l'emplacement des cases à nègre, & sont bien plus importantes que la symétrie, si ce n'est qu'aux dépens de leur salubrité qu'il est possible de l'observer.

propos non plus d'y avoir quelques lits un peu commodes, pour ceux qui seraient sérieusement malades, & qu'on fût pourvû de quelques chemises, draps & couvertures, afin de pouvoir les changer & les couvrir au besoin. En réunissant à ces différentes précautions, celle d'avoir un logement particulier & plus éloigné, pour les cas de maladies épidémiques ou contagieuses, on préviendra certainement nombre d'accidens d'autant plus fréquens, qu'il est beaucoup de propriétaires qui ne sont point portés à s'en donner la peine. Nous pouvons donc conclure qu'il est réellement possible de favoriser la population sur une habitation, & de prévenir ces nombreuses mortalités qu'on observe sur certaines, lorsqu'on ne négligera aucune des attentions qui constituent une bonne administration & qui peuvent faire oublier en partie aux négres, l'horreur de leur situation. C'est, je crois, en fixant leur regard sur un objet aussi important, que les habitans pourraient parvenir à mitiger la dure & inhumaine loi, contre laquelle tous les philosophes se sont élevés, sans apercevoir peut-être qu'ils auraient encore mieux fait d'indiquer les moyens qui pourraient en adoucir la rigueur, puisqu'il est de puissantes raisons politiques qui semblent devoir la perpétuer. Tel est du moins le résultat des réflexions que m'ont fourni celles

d'un illustre personnage qui nous a si bien prouvé à cet égard comme à tant d'autres, l'importance de ses vues, la solidité de son raisonnement, l'étendue de ses connaissances, & combien l'humanité souffrante l'intéresse ( 1 ).

---

( 1 ) *Vid.* l'ouvrage de M. Necker, sur l'administration des Finances, chap. des Colonies Françaises.



---



---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des Fièvres en général.*

**Q**UOIQUE notre attention ne soit pas de nous écarter des bornes que nous nous sommes imposés, dans ce que nous nous proposons de dire sur quelques maladies en particulier ; il suffit de considérer combien les exemples de celles-ci doivent être multipliés, puisqu'elles constituent, comme l'a dit Sydenham, les deux tiers des cas pour lesquels les Médecins sont appelés, pour sentir qu'il est important que ceux auxquels je destine cet essai, aient quelque idée des signes qui caractérisent cette espèce d'indisposition : du moins en résultera-t-il, que quoique ces idées ne soient pas suffisantes pour mettre les habitans à même d'y remédier, ils en seront plus en état de distinguer quels sont les négres qui en sont réellement affectés, & auxquels on ne refuse que trop souvent le repos dont ils peuvent avoir besoin.

Comme ce n'est que par la considération de l'ensemble des phénomènes par lesquels la fièvre se manifeste, que l'on peut la reconnaître ; nous dirons qu'elle consiste, généralement parlant,

dans l'amplitude, la fréquence ou la dureté du pouls augmentées, & suivies de quelque changement sensible dans l'habitude du corps, ou de la lésion de quelque fonction volontaire ou involontaire.

Il serait impossible de juger des dérangemens que le pouls peut éprouver, si l'on ne comparait sa maniere d'être dans l'état maladif à ce qu'il est dans l'état naturel, ou du moins à ce qu'il doit être relativement à l'âge & au tempérament de chaque sujet; abstraction faite des différentes circonstances ou accidens qui peuvent en accélérer les pulsations, & pourraient en imposer, si l'on n'y avait égard. Tel est l'effet d'un exercice violent, ou des vives émotions de l'ame qu'on peut éprouver, ou de l'abus des liqueurs spiritueuses, &c. On doit savoir aussi, qu'eu égard aux différens âges, le pouls présente des variations très-remarquables; puisqu'on observe qu'en général, chez un adulte, il bat 60 à 70 fois par minute, 80 à 95 fois dans le même espace de tems chez les enfans, tandis que chez les vieillards on ne compte que 50 à 60 pulsations: qu'eu égard aux différens tempéramens, il présente aussi de grandes variétés, & qu'il bat en général plus lentement chez les phlegmatiques, les pituiteux, & les personnes grasses, que chez celles qui sont d'une constitution chaude, bilieuse & maigres.

Si ces règles, quoique déjà assez vagues, sont nécessairement sujettes à beaucoup de modifications, en raison des complications dont chaque tempérament est susceptible, & eû égard aux différens termes intermédiaires des âges de la vie, dont nous n'avons considéré que les trois principales périodes; on ne pourra se dissimuler qu'il n'est pas aussi facile, qu'on se le figure, de connaître la fièvre par la seule exploration du pouls, & que si les autres phénomènes qui la caractérisent, & dont je ferai mention ci-après, ne sont bien développés, il n'appartient gueres qu'à des personnes bien exercées de prononcer en pareil cas d'une manière bien décisive. C'est ce qui me porte à recommander à ceux pour lesquels j'écris, d'être plus circonspects qu'ils ne le sont ordinairement, pour peu qu'ils aient à douter de l'état des négres qui reclament du secours & demandent à aller à l'hôpital. Le cas sera au contraire moins embarrassant, si au doute qu'on a sur le dérangement du pouls, on observe quelqu'un ou plusieurs des autres symptômes par lesquels la fièvre se manifeste ordinairement; tels qu'une soif extraordinaire, mal de tête, les courbatures ou douleurs dans les membres & le long de la colonne vertébrale, les baillemens répétés, les envies de vomir ou les vomissemens, des sensations de froid dans toute l'habitude du corps, plus sensibles

néanmoins à l'extrémité des pieds & des mains; la lividité des ongles, la difficulté de respirer, l'agitation ou la chaleur extraordinaire que les malades éprouvent, &c. &c. Il n'est pas douteux, que la présence de quelqu'un de ses symptômes ou de plusieurs réunis, prouvera comme incontestablement que la fièvre existe, sur-tout si l'on peut apercevoir en même tems ou soupçonner l'action de quelque cause occasionnelle, comme des vives affections de l'ame, la mauvaise qualité des sucs ou des humeurs, quelque vice dans les sécrétions ou excrétions, de fausses digestions, la mauvaise qualité des humeurs contenues dans les premières voies, la répercussion de quelque humeur ou éruption cutanée, l'interruption de quelque flux périodique ou habituel, la suppression de la transpiration, &c. Toutes ces considérations sont autant de moyens propres à faire connaître la fièvre, & d'après lesquels on ne peut douter de la validité de la demande des négres qui réclament des secours, lorsqu'ils se présentent avec de telles preuves.

Il n'est point de notre objet de faire mention des différentes espèces de fièvre, ni des divisions qui en ont été établies eù égard à la nature variée des causes matérielles qui peuvent y donner lieu & décident leur régularité ou irrégularité; ainsi que la durée de leurs paroxismes ou de leurs pério-

des. Nous nous contenterons d'observer, que quoique quelques Médecins aient regardé la fièvre comme l'ennemi toujours dangereux & que l'art doit combattre par-tout, il n'est pas moins vrai, qu'elle est souvent le grand moyen dont la nature se sert pour dompter la cause morbifique, & que l'expérience confirme qu'il est très-avantageux dans bien des cas : d'où l'on verra combien cet effort de la nature mérite considération, & qu'on doit être très-circonspect dans tout ce qui peut la troubler. Ce n'est pas cependant que nous pensions que l'abstinence & le régime de vivre doivent toujours avoir la préférence, comme l'ont pensé bien de grands Médecins de l'antiquité, puisqu'on ne peut douter que les maladies fébriles ne fussent souvent funestes, si l'on se bornait à ces moyens ; & que si la fièvre est pour l'ordinaire un instrument salutaire entre les mains de la nature, elle peut souvent devenir un instrument dangereux, sur-tout dans la Coloniè pour laquelle j'écris : mais je crois pouvoir en conclure, puisque les succès que les anciens obtenaient de leur méthode, prouvent bien évidemment qu'on peut guérir, du moins dans certains cas, sans employer ni purgations, ni saignées, ni autres remèdes qu'on regarde ordinairement comme indispensables ; qu'elle peut être utile à quelque égard, & qu'une semblable considération doit

suffire pour détourner ceux qui ne font pas dans le cas de distinguer les circonstances où il convient d'agir, de se le permettre aussi inconsidérément qu'ils le font. Dumoins verront-ils par-là le peu de cas qu'ils doivent faire de cette légende de formules ou prétendus secrets admirables contre la fièvre, & dont on n'abuse que trop, à moins que quelques personnes de l'art n'aient indiqué quelles sont les circonstances dans lesquelles on peut les employer.

Quelque multipliées que soient les causes qui peuvent occasionner les fièvres de différente espèce, nous n'aurons pas grand-chose à dire à ce sujet, puisqu'elles proviennent, du moins la plupart, des erreurs dans l'usage des six choses non naturelles dont il a déjà été question: l'on n'a qu'à se rapeller ce que nous avons dit à cet égard, tant sur l'influence du mauvais air que sur l'efficacité des préservatifs que nous avons conseillé, alors on pourra se flatter que les fièvres intermittentes qui sont très-fréquentes & quelquefois si dangereuses dans certains quartiers, le seront infiniment moins.

Nous devons néanmoins observer qu'indépendamment des causes générales que nous venons de désigner, il en est une infinité d'autres qui déterminent les fièvres d'une manière plus particulière ou en occasionnent de différente espèce.

C'est ainsi que l'abus des liqueurs spiritueuses, l'exercice à l'ardeur du soleil, les veilles immodérées &c., donnent lieu aux fièvres inflammatoires; que les lieux où l'on respire un air humide & chaud, comme dans nos Colonies, offrent souvent des exemples de fièvres bilieuses, auxquelles la putridité ne manque pas de se joindre, si ce même air est chargé d'émanations putrides des animaux ou des végétaux en putrefaction; ou qu'il soit altéré par le séjour d'une trop grande quantité de personnes rassemblées dans un même lieu sans y être suffisamment renouvelé: & qu'enfin les lieux humides & froids, les fréquentes affections de l'ame, le chagrin sur-tout, les fréquentes maladies en affoiblissant la constitution, & notamment les excès avec les femmes, donnent ordinairement lieu aux fièvres malignes. Il suffit d'avoir connoissance de la plupart de ces causes, pour voir qu'il est possible de les éviter dans bien des cas, & que c'est le vrai moyen d'en prévenir les effets.

Si l'on joint à toutes ces considérations celle d'éviter les occasions dans lesquelles le corps peut éprouver des sensations vives & révolutions subites, comme de s'exposer à l'impression d'un air trop frais quand on a chaud ou qu'on est suant, d'être mouillés, de se baigner, ou de boire froid dans ces momens, de supprimer ou repercuter

des écoulemens périodiques ou habituels, comme regles ou hémorrhoides, éruptions cutanées &c. on préviendra certainement la majeure partie des causes qui décident les fièvres; alors les exemples en seront infiniment moins fréquens qu'ils ne le sont ordinairement d'après l'indifférence ou la négligence d'une infinité de personnes, & le défaut de connaissances de beaucoup d'autres.

## C H A P I T R E I I.

### *De la maladie du pays.*

**L**A premiere maladie un peu conséquente que font les Européens nouvellement arrivés dans nos Colonies y est ordinairement désignée sous ce nom. Cette dénomination, qui semble annoncer une maladie toute particulière, convenait peut-être dans les premiers tems où elles furent établies, & où les influences de l'air qu'on y respirait devaient être d'autant plus dangereuses, que la terre était presque par-tout couverte de bois ou offrait des lagons ou marécages. Mais aujourd'hui, que presque toutes les plaines sont entièrement à découvert & anciennement abattues, que la plus grande partie des terrains qui étaient

noyés sont égoutés ou comblés & devenus fertiles & habitables ; nous sommes très-persuadés que, du moins dans l'isle de Saint Domingue, ces mêmes influences de l'air qu'on y respire, ne sont plus aussi dangereuses qu'elles l'étaient autrefois, si ce n'est dans un petit nombre de quartiers ; & qu'on aurait conséquemment tort de considérer la première maladie que les Européens doivent y faire, comme devant être aussi dangereuse qu'elle l'a été par le passé. Il n'est cependant pas moins vrai, que tout Européen qui se transporte dans nos Colonies doit y éprouver une révolution particulière des influences du climat, que nous avons déjà considéré comme essentiellement différent de celui qu'ils ont quitté, & auquel ils étaient habitués : mais cette révolution devant être plus ou moins prompte & plus ou moins conséquente, eu égard au tempérament d'un chacun, au genre de vie qu'ils meneront & à la manière de s'y conduire ; il est aisé de voir que la maladie qui doit en résulter présentera de grandes différences dans ces différens cas, & de plus grandes encore dans le traitement qui lui sera le plus approprié. Aussi, voit-on que si elle se manifeste quelquefois sous le caractère de simples fièvres intermittentes, d'autres fois il en résulte des fièvres continues ou rémittentes, tantôt inflammatoires, tantôt bilieuses, purides ou malignes.

Au reste quel que soit le tempérament ou la constitution d'un Européen qui arrive dans les colonies, il doit s'attendre à payer le tribut au nouveau climat qu'il habite, par une maladie quelconque, qui sera plus ou moins sérieuse, en raison du régime ou de la conduite qu'il observera. Il convient donc qu'il s'abstienne de toute espèce de liqueurs fortes, qu'il n'use qu'avec beaucoup de modération des boissons spiritueuses ou fermentées & même qu'il s'en prive entièrement, à cette première époque de son séjour, si l'habitude n'en a pas déjà rendu l'usage absolument nécessaire. Il doit vivre sobrement & donner le plus souvent la préférence aux végétaux ; il doit éviter toute espèce d'excès, notamment avec les femmes, dont les suites sont toujours fâcheuses en tout tems & funestes dans celui-ci. Il doit avoir l'attention de ne point s'exposer à l'ardeur du soleil s'il en a la liberté, ou du moins tâcher de ne pas en augmenter l'effet par des marches ou exercices forcés, lorsqu'il ne peut s'en dispenser. On peut en pareil cas en mitiger l'impression à l'aide de vêtemens légers & d'une couleur propre à réfléchir les rayons du soleil. On sçait que ce sont celles qui approchent le plus du blanc qui ont cette propriété & que les corps blancs sont ceux à travers les-

quels les rayons pénètrent le moins (1). Cette précaution nous paraît d'autant plus essentielle pour les Européens nouvellement arrivés , surtout quant à la couleur de leur chapeau , qu'elle peut contribuer à les garantir de ces violens maux de tête qu'ils éprouvent ordinairement , & qui , trop fréquens ou trop long-tems continués , peuvent affecter cette partie d'une débilité relative qui pourrait augmenter le danger de leur première maladie , si par cas elle était sérieuse. D'ailleurs cette précaution n'est point à négliger , même dans toute autre circonstance , si l'on fait attention que presque tous les anciens au pays

---

( 1 ) L'expérience du docteur Franklin ne laisse aucun doute à cet égard ; il profita d'un instant où le ciel pur & serein ne présentait aucun obstacle aux rayons du soleil , pour étendre sur la neige dont la terre était couverte , des morceaux de drap de même grandeur & même force , mais d'une couleur différente ; il vit qu'après un laps de tems déterminé , ces morceaux de drap s'étaient enfoncés plus ou moins , que le noir l'était le plus , tandis que le blanc l'était le moins , & ne l'était presque pas du tout , mais que les draps des autres couleurs étaient plus enfoncés à mesure qu'elles se rapprochaient de la première , au lieu que ceux qui s'en éloignaient le plus en se rapprochant du blanc l'étaient beaucoup moins.

en donnent l'exemple. On peut par ce moyen prévenir les fluxions sur les yeux, les dents ou les oreilles, dont on est très-souvent incommodé & qui proviennent de la suppression de la transpiration qui se fait par cette partie supérieure du corps, que quelques auteurs ont assez justement considéré comme s'il en était la cheminée, eu égard à la grande quantité d'humeur perspiratoire qui s'échappe par cette partie. On n'aura pas de la peine à concevoir que cette perte sera plus ou moins copieuse, selon que la tête sera plus ou moins couverte habituellement ou que les rayons du soleil y auront un accès plus ou moins aisé; & que dans le premier de ces deux cas, on doit être plus exposé à l'alternative qui peut décider des fluxions.

Si l'on joint à ces attentions celle de modérer l'effervescence du sang & des autres humeurs, par un usage modéré de quelques boissons légèrement acidulées, par les bains froids ou tempérés souvent répétés, par l'usage d'alimens tirés du regne végétal, & sur-tout en respirant l'air frais de la matinée, pourvu qu'on ne soit pas aux environs des lieux marécageux; on aura tout lieu d'espérer, que la révolution du nouveau climat ne sera point dangereuse & qu'elle sera souvent peu conséquente.

Je n'ignore pas qu'il est des personnes qui

ont conseillé la saignée à ceux qui se transportent d'Europe en Amérique, proposant d'avoir recours à ce moyen avant le départ, ou durant la traversée, ou lors de l'arrivée dans les colonies. Quoiqu'il soit probable que quelques personnes pourraient se bien trouver de cette précaution, comme il en est beaucoup d'autres, auxquelles elle serait certainement inutile ou préjudiciable, je ne suis nullement de cet avis; persuadé qu'en prenant les autres précautions dont j'ai fait mention, la maladie du pays sera rarement fâcheuse, sur-tout si l'on y remédie d'une manière convenable, & que les malades ne soient point effrayés d'avance du danger qu'ils croient courir & dont il est bien important de les dissuader.

Il ne faudrait pas cependant se figurer qu'il suffit d'avoir fait une maladie quelconque en arrivant dans les pays chauds pour pouvoir se flatter d'y être acclimatés; car on ne l'est réellement, comme je l'ai assez observé, que quand les humeurs ont été amenées à un certain degré d'appauvrissement que je juge nécessaire & qui ne peut être que le produit d'une maladie un peu conséquente ou d'un régime approprié longtems continué; ou enfin du laps de tems pendant lequel les influences du climat agissant modérément, tendent à la longue à produire le même effet.

Cette dernière réflexion touchant les influences du climat ne pourraient que paraître bien allarmantes, si je n'ajoutais que dans les premiers tems où les Européens habitent ces nouveaux climats, les pertes qu'ils éprouvent sont alors beaucoup plus considérables qu'elles ne le sont ensuite & lorsqu'ils sont acclimatés; de manière que ces mêmes pertes sont pour ainsi dire proportionnées & relatives à la qualité des humeurs & au besoin qu'on a qu'elles soient appauvries pour être en équilibre avec la température & les qualités de l'atmosphère dans laquelle l'on est plongé. Nous ne pouvons cependant dissimuler que les mêmes causes qui altèrent de la sorte la constitution des nouveaux venus, n'influent aussi, quoique moins sensiblement, sur celle de ceux qui sont déjà anciens au pays, du moins quant à la majeure partie des sujets, puisque nous voyons qu'après un long séjour dans les Colonies, la constitution de ceux-ci est ordinairement très différente de celle des premiers, & que leurs solides & leurs fluides sont trop relâchés & trop appauvris. Cette triste vérité ne prouve que trop que le long séjour dans les pays chauds, ne pourrait convenir qu'à un très-petit nombre d'Européens, & d'où vient que le régime le plus approprié aux anciens est si différent de celui que nous

avons

avons indiqué comme le plus convenable à ceux qui sont nouvellement arrivés.

Quelque bornés que soient les avis que je viens d'indiquer comme propres à prévenir ou modérer les influences du climat de l'île de Saint Domingue , je ne doute point qu'ils ne puissent être de quelque utilité aux Européens qui s'y transportent. Le silence que j'observe sur le diagnostic & le traitement de la maladie qu'ils doivent y éprouver , doit faire sentir qu'ils ne peuvent se dispenser d'appeler des personnes en état d'y satisfaire lorsqu'ils en seront atteints. Je me contenterai d'ajouter que les rechûtes, dans la convalescence des maladies qu'on y fait , surtout de celle ci , sont si fréquentes & quelquefois si dangereuses , que ce moment est ordinairement le plus conséquent & le plus périlleux pour les malades, eû égard à l'état de faiblesse & d'atonie dans lequel se trouve alors l'estomac ainsi que les autres organes qui concourent à la digestion. On ne sçaurait donc être trop circonspect sur la quantité & la qualité des alimens dont on use à cette époque. J'ai au contraire assez constamment observé, que les convalescens étaient bien rarement raisonnables sur ce point , & qu'il s'en falloit de beaucoup que le précepte de l'école de Salerne , *de sortir de table avec appétit* , puisse suffire alors pour toute règle de tempérance : car ,

soit que cela provienne de ce que les pertes qu'on fait dans les maladies sont plus considérables qu'ailleurs, ou de toute autre cause; nous voyons que tous ceux qui relevent de maladie sont comme affamés, & prendraient certainement toujours trop d'alimens, s'ils ne suivaient d'autre règle que celle de leur appétit. C'est ce qu'on voit communément; aussi, en résulte-t-il ordinairement des rechûtes ou du moins un état de faiblesse qui prouve suffisamment, que les digestions sont imparfaites par la trop grande quantité d'alimens dont on use. Le dévoiement qui survient le plus souvent indique d'une manière assez évidente, que les organes digestifs sont alors dans un état d'atonie & de faiblesse qui ne permet pas de les surcharger d'une trop grande quantité d'alimens. Cette faiblesse est en effet quelquefois telle qu'ils ne pourraient exercer leurs fonctions, quelque petite que soit la quantité d'alimens qu'on permet aux convalescens, si l'on n'avait l'attention de leur conseiller d'user, pendant ou après le repas, de quelque cordial propre à fortifier ces organes. C'est pourquoi l'usage modéré du bon vin, que nous avons comme prohibé dans les premiers tems qu'on arrive dans les Colonies, est toujours utile & même indispensable dans la circonstance dont nous parlons.

S'il est essentiel de bien régler la quantité d'a-

alimens qu'on accorde à ceux qui relèvent de maladie, sur-tout dans les premiers jours de convalescence ; il ne l'est pas moins, je crois, de bien faire attention à leur qualité : car, s'il est probable que, dans le tems même où nous jouissons d'une parfaite santé, la nature de nos humeurs participe de celle des alimens dont nous nous nourrissions, il l'est encore plus, qu'elles doivent y participer davantage dans le moment de la convalescence, puisqu'elles sont alors comme régénérées par les alimens que nous prenons, ce qui mérite sans doute la plus grande attention. Ce n'est pas que je pense qu'on puisse espérer de changer entièrement la constitution des sujets par les sucs alimentaires, de même qu'on avait osé l'espérer de l'infusion & transfusion du sang ; mais n'est-il pas vraisemblable, puisque ces mêmes sucs peuvent occasionner ou fournir le levain de quelque nouvelle maladie s'ils ne sont pas de nature convenable, qu'on pourrait également les rendre propres à prévenir celles auxquelles on est le plus exposé à Saint Domingue, si l'on choisissait parmi les alimens ceux qui sont les plus propres à cet effet ? Je pourrais rapporter quelques faits à l'appui de cette supposition, mais j'en ai assez dit pour qu'on puisse juger combien il est essentiel de ne nourrir les convalescens qu'avec

beaucoup de précaution , & en choisissant les alimens de la meilleure qualité possible.

Quoiqu'il soit assez ordinaire que les Européens nouvellement arrivés jouissent pendant quelque tems d'une assez bonne santé dans le nouveau climat qu'ils habitent, lorsqu'ils ont fait leur première maladie, & qu'ils ont passé le tems où l'on doit toujours craindre les rechûtes; ils ne doivent pas cependant se figurer qu'ils sont à l'abri d'en éprouver de nouvelles, parce qu'ils auront déjà payé le tribut. Ce n'est qu'autant qu'ils auront l'attention d'éviter toute espèce d'excès & qu'ils seront assez heureusement constitués pour satisfaire sans peine & gaiement aux différentes occupations auxquelles ils se livreront, qu'ils pourront y jouir d'une bonne santé. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici prouve, quoiqu'il soit vrai que les espèces de maladie qu'on éprouve à Saint Domingue ne sont pas aussi multipliées qu'ailleurs, que les causes qui peuvent occasionner celles qu'on y observe, le sont assez pour expliquer d'où vient qu'on y est plus souvent malade qu'ailleurs; & qu'il y ait si peu de personnes qui y jouissent de ces brillantes santé qu'on voit en France bien plus communément. Nous ajouterons cependant, puisque cela confirme que dans le nombre de ceux qui périssent à Saint Domingue, il en est beaucoup qui succombent par leur faute,

que ce climat peut être préférable & plus convenable que tout autre à quelques personnes, & surtout à celles d'un certain âge, de même qu'à celles qui ont la poitrine délicate; du moins voit-on, qu'eû égard aux moindres révolutions qu'on est dans le cas d'y éprouver dans les différentes saisons de l'année, l'on y est moins souvent malade qu'ailleurs, une fois qu'on a passé l'âge des passions vives & qu'on sçait éviter toute espèce d'excès.

---

### CHAPITRE III.

*Des maladies de poitrine, connues généralement sous le nom de fluxions.*

**D**'APRÈS le plan que nous nous sommes proposés, de ne parler que des maladies qu'on observe le plus communément, & ce que nous avons dit en terminant le chapitre précédent; on ne manquerait pas de croire que nous sommes en contradiction avec nous mêmes, si nous n'avions l'attention d'ajouter que nous n'entendons parler ici, que des affections de poitrine, qui peuvent être occasionnées par des causes violentes ou accidentelles, auxquelles les nègres sont ordinairement

bien plus exposés que les blancs.

Quoiqu'on emploie généralement le nom de fluxion de poitrine, pour désigner une maladie prompte ou aiguë, qui affecte les organes de la respiration, il ne faudrait pas se figurer, comme on le pense communément, qu'une telle dénomination indique quelque chose de fort clair & de bien positif; attendu que les parties ou organes, qui opèrent, ou coopèrent à cette importante fonction, sont très - multipliés, & que les poumons, qui en sont les organes les plus essentiels, peuvent être affectés ainsi que les autres de différente manière & par des causes matérielles totalement différentes.

Il suffit d'observer que quoiqu'on aperçoive dans toute espèce de fluxion de poitrine la fièvre, l'oppression & la douleur, ces signes n'indiquent rien de positif quant à la nature de la maladie qui y donne lieu, ni quant au traitement qu'il convient d'employer; pour voir que des notions aussi vagues ne peuvent être d'aucune utilité, & combien peut être préjudiciable la conduite de ceux qui s'imaginent que toute espèce de fluxion de poitrine qui se manifeste par de tels signes, est une maladie de même nature & qui doit être traitée de la même manière. Cette erreur, assez généralement admise par ceux pour lesquels j'écris, m'a paru d'autant plus consé-

quente, que les cas où les saignées doivent convenir & où elles doivent être multipliées, sont infiniment plus rares dans les pays chauds, que ceux où l'on ne doit employer cette espèce de moyen, qu'avec beaucoup de circonspection.

Comme je sçais que la saignée n'est pas le seul moyen dont on abuse ordinairement dans le traitement des fluxions de poitrine, & qu'il n'en est que très-peu, de ceux qui peuvent convenir à une espèce particulière de fluxions, qui puissent être appropriés ou indiqués à telle autre; il est encore plus important de prouver que le traitement de maladies aussi graves que celle dont il s'agit ici, ne doit être confié qu'à des personnes éclairées, que de relever toutes les erreurs que peuvent commettre ceux qui ne le font pas & qui osent s'en mêler. Je ne crains pas d'affirmer que ces derniers feraient encore mieux de livrer ces sortes de maladies aux seuls soins de la nature, s'ils ne peuvent avoir ceux d'un homme de l'art, plutôt que de risquer d'employer quelques moyens, peu ou point convenables, & qui font toujours beaucoup de mal s'ils ne font pas de bien.

Le simple exposé que je vais faire de quelques espèces de fluxions de poitrine, afin de pouvoir rapporter à chacune d'elles, quelques-unes des causes qui peuvent les occasionner,

suffira je crois pour défabuser ceux qui s'imaginent que rien n'est plus simple que le traitement des fluxions de poitrine , & que ceux auxquels je destine cet essai , ne peuvent mieux faire que de se borner à prévenir les causes qui peuvent y donner lieu.

On doit distinguer les fluxions de poitrine , eu égard au siège réel qu'occupe la cause ou matière morbifique , en vraies ou essentielles , fausses ou symptômatiques ; & quant à la nature de cette même cause , en inflammatoires , bilieuses & pituiteuses ou catarrhales. La vraie ou essentielle est celle où les principaux organes de la respiration , tels que les poumons ou la membrane qui les enveloppe & qui tapisse l'intérieur de la poitrine , sont primitivement & immédiatement affectés ; tandis que dans la fausse ou symptômatique , ils ne le sont que secondairement ou sympathiquement , & la cause morbifique ne porte que sur des parties moins essentielles à cette fonction , ou qui sympathisent avec celles qui le sont le plus.

Il est aisé de voir que , dans l'un & l'autre de ces cas , quoique la fièvre , l'oppression & la douleur , semblent présenter des indications analogues , le traitement doit en être différent , attendu qu'eu égard au plus ou moins d'importance des organes affectés , les secours sont plus

ou moins urgents & doivent être de différente nature, ou employés de différente manière. Si l'on ne peut douter de l'utilité de cette première distinction, relative au siège qu'occupe la cause morbifique, celle qui doit être déduite de la considération de la nature de cette même cause, est bien plus importante encore, lorsqu'il s'agit de statuer quel est le traitement qu'il convient d'employer dans chaque fluxion de poitrine; puisqu'en raison de la différente nature de cette même cause, les remèdes doivent être totalement différens. Si nous ajoutons maintenant, qu'il n'est pas rare de voir que les différentes espèces de fluxions soient compliquées entr'elles, de manière à présenter quelquefois des indications opposées; on verra que ce ne peut être qu'avec la plus exacte connaissance de tous les symptômes particuliers à chacune d'elles, qu'on peut déterminer quels sont les remèdes les plus appropriés, & conséquemment comme je l'ai déjà dit, que les maladies dont il s'agit ne sont pas aussi simples qu'on le croit trop généralement & qu'il était bien important de détruire cette erreur.

Nous observerons quant aux causes qui peuvent y donner lieu, que tout ce qui peut gêner la circulation à travers les poumons ou les parties qui coopèrent à la respiration, ralentir ou

interrompre la transpiration pulmonaire , déterminer ou fixer vers ces organes des humeurs qui leur sont étrangères , en sont les principales. On voit déjà que ces causes doivent être très-multipliées , & que leurs effets doivent être plus ou moins sensibles ou dangereux , selon qu'elles seront plus ou moins actives , ou que les organes seront plus ou moins en état d'y résister. Nous avons assez souvent parlé de l'utilité des efforts que fait la nature pour combattre & chasser au-dehors du corps les différentes matières morbifiques dont elle est incommodée , pour qu'on puisse appercevoir combien il importe dans ces cas ci , que les organes sur lesquels elles portent leur action , soient en bon état ; & que s'il convient , eu égard à leur grande importance , de les garantir de tout ce qui peut les incommoder , il est encore plus important d'être sur ses gardes , si l'on a la poitrine naturellement délicate & si les poumons sont affectés d'une débilité relative. Cet état ne peut que les rendre plus sensibles à l'impression des moindres causes , qui , sans cela , seraient insuffisantes pour y déterminer quelque lésion ou dérangement notable.

Parmi les causes qui peuvent gêner la circulation à travers les poumons ou interrompre la perspiration pulmonaire , on doit compter les

exercices ou travaux forcés pris à l'ardeur du soleil, les excès de boissons spiritueuses, le passage subit d'un lieu chaud dans un autre qui l'est beaucoup moins, sur-tout, si les poumons ont été immédiatement fatigués, comme par le chant, le parler à haute voix, ou qu'on ait respiré devant un grand feu, &c.

Quant à celles qui peuvent occasionner le transport de différentes humeurs vers la poitrine elles sont très-nombreuses; on doit remarquer la suppression de la transpiration ou des sueurs, comme la plus importante & celle qui décide le plus fréquemment la maladie dont nous parlons, surtout chez les nègres; soit qu'on s'expose subitement & sans se mouvoir à l'impression d'un air froid ou d'un courant d'air, pendant que le corps est chaud ou suant; soit qu'on s'avise de boire froid, sur-tout de l'eau pure, avant de s'être reposé, & que le corps soit un peu tempéré; soit enfin qu'on vienne à être mouillé par quelque grain de pluie pendant qu'on est dans ce même état. On n'a qu'à sçavoir, que toutes les parties du corps communiquent entre elles & qu'eù égard à cette communication, il peut se faire des transports d'humeur de toutes les parties sur les poumons, pour voir que l'humeur de la transpiration n'est pas la seule qui puisse être répercutée ou puisse occasionner des fluxions de poi-

trine ; que la suppression des écoulemens naturels ou de toute espèce d'humeur morbifique , par quelque voie que ce soit que la nature cherche à s'en débarasser , peut également y donner lieu.

D'après l'exposé que nous venons de faire des causes de fluxions de poitrine , il est clair que les principaux moyens , propres à prévenir ces maladies , consistent à éviter ces mêmes causes avec le plus grand soin ; alors on verra combien les différens avis dont il a été question en parlant des considérations générales peuvent être utiles , tant sur le peu d'attention qu'on a de ne point proportionner son vêtement aux fraîcheurs de la matinée & du soir , que de ne pas mettre les négres à l'abri des grains de pluie qu'ils sont souvent dans le cas d'essuyer , pendant qu'ils sont échauffés par la fatigue des travaux auxquels on les occupe. On verra aussi , qu'il serait bien important de prendre quelques précautions pour les chauffeurs des fourneaux de sucrerie , ainsi que pour ceux qui travaillent pendant la nuit dans l'intérieur de ce bâtiment & restent pendant plusieurs heures de suite devant les chaudières , respirant & enveloppés pendant tout ce tems de la vapeur qui s'en élève : qu'il ne peut qu'être très-dangereux d'exposer les négres aux suppressions de transpiration qu'ils doivent éprou-

ver , lorsqu'on les fait travailler de grand matin dans des lieux où ils sont continuellement couverts d'une froide humidité : tel est l'intérieur des pièces de canes déjà avancées , ou toute autre position analogue , lorsque les plantes, à travers lesquelles ils sont obligés de passer , sont encore chargées de l'humidité que les pluyes , la rosée , ou les brouillards de la nuit & du matin ont déposée sur leurs feuilles ; & qu'on devrait attendre que le soleil l'eût absorbée entièrement ou en grande partie , ou du moins qu'il fût assez chaud , pour que le corps pût par le moindre exercice s'opposer à la répercussion de la transpiration que le contact de cette humidité doit occasionner ou la prévenir. On verra combien il importe aussi d'être plus circonspect dans le traitement de la plûpart de ces maladies qui se manifestent à l'extérieur, telles qu'érysipeles, dartres, gales, pian, goutte, rhumatismes &c., de même que dans le cas d'éruptions critiques que la nature provoque , ou lorsqu'elle détermine quelque égoût ou quelque écoulement nécessaire, ou s'il en est que la longue habitude a rendu naturels, tels sont les hémorrhoides, les fleurs blanches, les vieux ulcères, &c. &c.

Tous les cas que je viens de désigner pouvant donner lieu à des fluxions de poitrine, si l'on se permet l'emploi des moyens qui peuvent in-

interrompre ou intervertir l'ordre & les mouvemens de la nature , sans user des plus grandes précautions , avant de remédier aux symptômes qui les accompagnent ; j'ajouterai qu'on devrait être bien plus réservé qu'on ne l'est ordinairement en pareils cas , & qu'on ferait alors beaucoup mieux de rester dans la plus grande inaction , si l'on n'est pas à portée de consulter & de suivre les avis de ceux qui peuvent prévoir & prévenir toutes les conséquences qui peuvent en résulter. Combien de fois n'ai-je pas vu , que pour vouloir remédier à des indispositions de la nature dont je parle , on a couru les plus grands dangers , ou occasionné des accidens infiniment plus graves que ceux qu'on desirait ou qu'on tentait de guérir ! Qu'on se rappelle ce que nous avons dit , en parlant des abondantes excrétions qui se font par la peau , on verra que , dans les pays chauds plus qu'en tout autre , les maladies de cet organe doivent y être d'autant plus fréquentes & d'autant plus compliquées , que c'est là l'émonctoire par lequel la nature se débarrasse sans cesse de beaucoup d'humeurs morbifiques dont elle peut être incommodée. Il est donc de la plus grande importance de n'employer qu'avec beaucoup de réserve les remèdes ou topiques externes qui peuvent intervertir cet ordre habituel du cours des humeurs du centre à la circonférence ; tels

font les résolutifs & les répercussifs dont on n'abuse que trop.

## CHAPITRE IV.

### *De la coqueluche.*

Ayant eu occasion de voir, à différentes fois, cette maladie dans le quartier de Saint-Domingue où j'ai resté, & avec quelle rapidité elle se répandait, du moment que quelque sujet en était atteint sur une habitation; j'ai cru qu'il était d'autant plus à propos d'en parler, que la plupart des auteurs la considèrent comme une maladie épidémique & évidemment contagieuse; & que j'ai été témoin qu'en raison de la grande quantité de malades, du peu de soin qu'on en avait en pareil cas, & sur-tout des mauvais traitemens qu'on y employait, elle avait assez souvent des suites très fâcheuses.

Quoiqu'il paraisse assez évident que la constitution épidémique de l'air ou de la saison, doit être considérée comme la principale cause de cette maladie, ce qui semblerait exclure toute espèce de moyens pour la prévenir: comme il n'est pas moins vrai que les effets de ces in-

fluences sont plus ou moins actifs, selon qu'on y est plus ou moins exposé, en raison de l'âge ou constitution des sujets, & suivant la nature du climat qu'on habite; & qu'il paraît qu'on est au moins fondé à soupçonner qu'elle est contagieuse, l'on ne peut douter que ces considérations ne puissent fournir quelques réflexions relatives au but que nous nous sommes proposé.

Si l'on fait attention que la coqueluche est plus fréquente & plus dangereuse dans les pays froids que dans les pays chauds; qu'elle régné plus fréquemment pendant les constitutions froides & humides, où l'on est plus exposé aux suppressions de transpiration; que les enfans y sont plus ordinairement sujets que les adolescens ou les adultes, qu'elle est ordinairement plus sérieuse & plus rébelle lorsqu'elle affecte les enfans de l'âge le plus tendre; on verra qu'on est en quelque sorte fondé à regarder les causes qui tendent à favoriser ou à déterminer l'altération muqueuse des humeurs, comme celles qui sont les plus propres à favoriser la contagion de la coqueluche ou à l'aggraver: conséquemment, que les moyens qui peuvent être propres à prévenir cette espèce de dégénération, peuvent être des préservatifs contre la maladie dont il est question. C'est pourquoi nous indiquerons comme très-essentiels, 1°. l'attention d'éviter d'exposer

les enfans aux impressions d'un air froid & humide; 2°. de les garantir par des vêtemens un peu plus chauds que de coutume , des suppressions ou de la diminution de la transpiration, qu'il importe d'entretenir, en leur faisant prendre un peu d'exercice ; 3°. de préférer alors un régime incisif , fondant & un peu tonique , à toute espèce d'alimens capable de disposer les humeurs à la dégénération muqueuse ou de relâcher le ton des solides & de l'estomac. Il n'est pas douteux qu'en pareil cas l'usage du bain froid , d'une bonne nourriture prise sobrement , au lieu de donner des alimens visqueux & indigestes en grande quantité , sur-tout si l'on ajoute à ces précautions celles d'user, comme préservatif, de quelques-unes de ces boissons qu'on sçait être très-éfficaces , même quand le mal est déjà déclaré , telles que l'infusion de feuilles d'oranger , de romarin , de pouillot, légèrement éguisée par quelque sel neutre ou même seulement par le sucre ; il n'est pas douteux , dis-je , que par ces différens moyens on ne mitigeât & on ne prévînt souvent la contagion de la coqueluche. La seule considération de la nature des différens moyens qu'on emploie avec succès dans le traitement de cette maladie , lorsqu'on suit les indications qu'elle présente , confirmerait ce que j'avance , si les succès que j'ai plusieurs fois obtenus des différens

moyens que je conseille, en me pressant de les employer dès la première invasion de cette maladie, ne m'assuraient de leur plus grande efficacité en les appliquant comme préservatifs.

Je dois ajouter que, puisqu'il est probable que cette maladie est susceptible de contagion, on doit empêcher la libre communication entre les enfans qui n'en sont pas atteints & ceux qui l'ont; ne serait-ce que pour éviter en partie le grand embarras qu'il y a lorsqu'il faut soigner à la fois un nombre considérable de malades de cet âge; ce qui ne manque pas d'ajouter aux risques qu'ils peuvent courir, par l'impossibilité où l'on est d'y veiller de près, & de prévenir les inconvéniens que les mères peuvent commettre lorsqu'elles sont esclaves. On connaît jusqu'à quel point celles-ci sont crédules & négligentes, combien il importe que les enfans soient à l'abri de l'impression des courans d'air dans ces momens où des quintes de toux violentes & fréquentes les tiennent presque continuellement dans un état de moiteur; combien il importe de leur épargner ou leur éviter les occasions qui peuvent les ébranler ou les inquiéter, puisque les accès de toux n'en sont que plus fréquens & plus violens; & qu'enfin il n'est pas moins à propos d'obvier à la trop grande facilité des mères à gorger leurs enfans d'une infinité de remèdes qu'elles

imaginent ou que chacun ne manque pas de conseiller. J'ai souvent vu les mauvais effets de quelques-uns de ces remèdes, notamment des bains qu'on employe assez librement, quoique j'aie reconnu que ce moyen est toujours suspect & dangereux, sur-tout quand la maladie est bien déclarée & que les crises de sueur sont déjà fréquentes & considérables. J'ai quelquefois observé de véritables fluxions de poitrine par cette conséquence & plus souvent encore des effets très fâcheux, ou au moins beaucoup d'opiniâtreté dans la cure de cette maladie, par l'abus des purgatifs trop irritans qu'on employait mal à propos. C'est pourquoi j'ajouterai en finissant, que quoique le traitement de cette maladie soit ordinairement assez simple, on ne doit point négliger de consulter les personnes de l'art dont on peut être à portée, puisqu'il est de la plus grande importance de bien distinguer les deux indications que cette maladie présente dans ses périodes remarquables; & de savoir que les remèdes qu'on employe dans l'une & dans l'autre, doivent avoir des effets diamétralement opposés.

Quoique cet objet ne me concerne point, comme il est possible qu'on ne soit pas toujours à portée des personnes de l'art, & qu'il importe de dissuader ceux qui s'imaginent que le traitement de la coqueluche consiste seulement dans

l'usage des loochs & boissons adoucissantes, même quand elle est grave; je dirai en passant que dans la première période de cette maladie les remèdes les mieux indiqués sont les incisifs, les digestifs, les vomitifs & les absorbans, auxquels il importe quelquefois de joindre les calmans: tandis que dans la seconde période tous ceux dont nous venons de parler, excepté les derniers, sont absolument contraires, & que les calmans & les toniques sont les seuls qu'il convient d'employer. Je dois cependant ajouter que lorsque la coqueluche est benigne, c'est-à-dire, que les accès ne sont ni fréquens ni violens, que l'expectoration est modérée, que les malades n'éprouvent point de malaise dans l'intervale des quintes, conservent leur appetit, dorment & n'ont ni fièvre ni de la peine à respirer: ou bien que ces symptômes existans d'abord, on les verrait diminuer journellement d'intensité, l'on peut espérer alors que la maladie se terminera assez promptement par le seul secours de la nature, conséquemment qu'on n'a pour ainsi-dire rien à faire.



## C H A P I T R E V.

*De la petite vérole.*

**L**A contagion étant généralement considérée comme la seule cause qui peut occasionner cette maladie , les meilleurs moyens de la prévenir doivent consister principalement à garantir de cette même contagion tous ceux qui n'ont pas encore été atteints de la petite vérole , soit en interceptant toute espèce de communication avec ceux qui en sont affectés , soit par l'usage des différens moyens qui peuvent être utiles , si non pour garantir des effets du contact immédiat , comme quelques Auteurs le pensent , du moins comme pouvant garantir des influences des miasmes varioliques répandus dans l'air ; en supposant qu'il soit possible que la petite vérole se communique ainsi , même à une certaine distance.

Il est sans doute assez facile d'intercepter toute communication sur les habitations, en faisant transporter tous les vèrétés dans un logement particulier , éloigné des autres établissemens ; mais si l'on fait attention que ceux qui habitent les villes ou les bourgs , n'ont pas la même facilité ; que les

propriétaires des habitations ne sauraient s'y résoudre volontiers pour eux ou quelqu'un de leur famille, & sur-tout combien le préjugé qui règne parmi les nègres les invite à se visiter mutuellement, on verra que le meilleur & peut-être l'unique moyen de prévenir les dangereux effets de la petite vérole, consiste dans l'inoculation. On sçait qu'elle a eu les plus grands succès dans nos Colonies lorsqu'elle a été pratiquée par des gens instruits, & qu'il n'est plus permis de douter de l'utilité & de l'importance de cette découverte. C'est, je crois, ce dont on pourra se convaincre en lisant notre dissertation sur ce sujet.

Certain néanmoins que, si mes réflexions peuvent persuader quelques-uns des habitans qui prendront la peine de les lire avec un peu d'attention, beaucoup d'autres continueront à s'exposer aux ravages de la petite vérole naturelle, dont la fortune la mieux établie peut être ébranlée en très-peu de tems, se flattant ou qu'ils réussiront à prévenir la communication & à empêcher qu'elle ne se répande, ou que la maladie sera benigne, il m'a paru nécessaire d'indiquer quels peuvent être les moyens & les précautions qu'il est à propos d'employer pour y réussir.

Personne ne doutera, je crois, qu'il ne soit essentiel que tous ceux qui sont atteints de la petite vérole, soient séparés soigneusement & contenus

dans leur maison pendant tout le tems qu'ils peuvent la communiquer à d'autres. Cependant, combien de fois n'a-t-on pas vu les enfans libres d'aller dans les rues, avant que les croûtes des boutons varioliques fussent entièrement tombées, même pendant qu'ils étaient en suppuration, lorsque la petite vérole était assez benigne pour que leurs parens n'eussent rien à craindre sur leur état: doit-on être étonné, d'après une telle liberté, que la petite vérole se perpétue dans les villes des Colonies pendant des années entières? Comme il n'appartient qu'aux magistrats & aux gens de l'art qui se trouvent sur les lieux de prévenir cet abus, il ne nous concerne point; mais si nous considérons avec quelle rapidité la contagion de cette maladie fait ses progrès lorsqu'elle paraît sur les habitations, nous verrons que la précaution que la plûpart & presque tous les habitans prennent de faire transporter les malades dans des cases isolées & placées à une grande distance des autres, n'est pas ce qu'il importe le plus d'observer. Si l'on ne joint en effet à cette première attention, celle de donner des ordres très-rigoureux pour empêcher les négres de communiquer entr'eux, & si l'on ne sévit contre tous ceux qui braveront ces défenses, on doit s'attendre que l'établissement d'une case à verrette sera non-seulement insuffisant, mais même qu'il deviendra

préjudiciable. On ne peut douter que l'éloignement dans lequel les malades se trouvent alors, ainsi que la nécessité de les entasser pour ainsi dire sous des cases ordinairement trop peu spatieuses & peu commodes, n'ajoutent réellement au danger de leur maladie, tant par la plus grande difficulté de les y soigner, que par l'insalubrité de l'air qu'ils y respirent. Il serait cependant facile d'obvier à l'un & à l'autre de ces inconvéniens, en plaçant ces cases en bon air & à deux ou trois cents pas de distance tout au plus, en y renouvelant l'air de tems en tems, en les parfumant à différentes fois dans la journée, & en les faisant un peu plus spatieuses qu'elles ne sont, au cas que le nombre des malades soit trop multiplié; mais il ne le fera jamais, si, comme je l'ai déjà dit, après avoir pris la précaution de les séparer, on promet des châtimens aux négres qui sont préposés pour les garder ou les soigner, ainsi qu'à ceux qui seront dans le cas de participer à la contagion. Si je n'avais été souvent témoin de l'efficacité de cette précaution, ainsi que des tristes conséquences qui s'ensuivaient lorsqu'on la négligeait, d'après la singulière idée que les négres ont que s'ils craignent de visiter leurs parens ou leurs amis malades, la maladie viendra les visiter, j'eusse moins insisté sur un moyen qui ne me concerne guères. J'ajouterai

néanmoins qu'il convient d'être fort réservé avant d'en venir au fait , quoiqu'il faille toujours menacer , puisqu'il serait de la plus grande inhumanité d'agir rigoureusement avant de s'être bien assuré que l'erreur des malades a été volontaire. La considération touchant la parenté, ou les liaisons particulières entre les nègres de la même habitation ou ceux du voisinage , si la maladie y régne , fournira des moyens propres à résoudre ce problème d'administration , si l'on a eu le soin d'empêcher que le nègre qui soigne spécialement les malades , n'ait eu aucun prétexte ou aucune raison de s'éloigner un instant , & que les nègres malades ne soient retournés chez eux , après leur guérison , qu'après que toutes les croûtes sont entièrement tombées , qu'on les aura bien fait baigner , & sur-tout que tout le linge qu'ils auront porté pendant leur maladie aura été bien lessivé. On ne ferait que mieux de le brûler lorsqu'il ne sera pas de grande conséquence.

Quant à ce qui concerne les préservatifs par lesquels on peut s'y garantir des effets de la contagion de la petite vérole ; quoiqu'il ne paraisse pas prudent de compter assez sur leur efficacité pour pouvoir s'exposer impunément au contact immédiat , malgré que quelques Auteurs l'aient prétendu ; je pense qu'il est à propos de ne pas négliger , d'en faire usage principalement dans les

villes , sur-tout si la petite vérole est de mauvaise qualité , ou, ce qui revient au même , si elle régné dans une saison qui peut la rendre telle.

Parmi les différens préservatifs qu'on a conseillé contre la contagion variolique , les principaux sont l'usage du *camphre* , du *mercure* , de l'*eau de goudron* & le *quina*. Rhosen rapporte que dans une épidémie varioleuse qui regna à Upsal en 1744 , & qui était très mauvaise , il eut la consolation de voir que ceux qui usèrent des pilules ci-après , échappèrent à la contagion de la maladie , ou ne l'eurent que très-benigne , & qu'on s'en servit ensuite par-tout le Royaume avec le même succès. Il s'agit de prendre :

D'Aquila Alba . . .	douze grains.
De Camphre . . .	huit grains
D'Extrait d'Alôës . .	douze grains.
De Gomme Gayac . .	seize grains.

Et de mêler le tout , pour en former des pilules de deux grains , dont la véritable dose sera celle qui procurera trois ou quatre selles. Rhosen ajoute qu'un enfant de deux ans prendra trois de ces pilules ; celui de quatre , cinq , celui de cinq , six , & qu'il faut s'en tenir à sept pilules quoique l'enfant ait plus de sept à huit ans ; que si la dose ne faisait point aller , on y ajouterait un ou deux

grains de racine de jalap bien triturée avec des amandes ; qu'il faut donner de ces pilules deux fois par semaine , le dimanche & le mercredi au soir , & que leur effet se manifeste le lundi & le jeudi matin ; il recommande aussi d'éviter les viandes salées le jour qu'on use de ce remède , & de ne prendre de viande qu'à midi ; il dit enfin qu'on peut prendre l'air à volonté , hors les jours que les pilules opèrent. Tel est le moyen conseillé par Rhosen & dont il recommande de continuer l'usage pendant tout le tems que l'épidémie dure , ayant soin de ne pas faire préparer une trop grande quantité de pilules à la fois , parce que le camphre qui en est un des principaux ingrédients , s'évapore facilement.

Il suffit de connaître les bons effets que d'autres Auteurs ont retiré de l'emploi du camphre & du mercure dans le traitement de la petite vérole naturelle ou inoculée (*vid. mém. de la Soc. roy. de Méd. 1777 & 1778, pag. 225*) pour juger que l'usage des pilules que Rhosen conseille n'est pas à négliger.

Les propriétés de l'eau de goudron, comme préservatif de la contagion variolique ou pour en mitiget les influences, la rendent aussi recommandable. Les succès que Rhosen dit en avoir obtenu dans la paroisse de Langara à trois mille d'Upsal, lors d'une petite vérole si maligne que

tous les enfans en mouraient, & qui devînt très-benigne par l'usage de ce remède; joints à l'observation merveilleuse qu'il rapporte d'après le Docteur *Cantwel*, prouvent assez que ce moyen peut être fort utile. ( *Vid.* Rhosen Traité des maladies des enfans ).

« Pour préparer l'eau de goudron, on met trois  
 » livres de bon goudron dans douze livres d'eau,  
 » on agite le tout pendant deux ou trois minutes  
 » avec une spatule; on laisse ensuite reposer pen-  
 » dant deux jours, on tire ce qui est clair qu'on  
 » met dans des bouteilles pour l'usage. Cette li-  
 » queur a une teinte de vin d'Espagne, une sa-  
 » veur acidule & légèrement résineuse. La dose  
 » est d'un verre matin & soir ».

Nous pourrions rapporter plusieurs autres remèdes qu'on a proposés comme autant de préservatifs de la contagion variolique, mais dont l'efficacité est encore moins prouvée, ou peut être plus douteuse, que celle de ceux que nous avons conseillés; aussi terminerons-nous sur ce point, en répétant que les moyens les plus propres à prévenir les effets dangereux de la petite vérole consistent dans l'inoculation, & à faire observer à ceux qui sont exposés à la contagion, sur-tout dans des momens où la saison sera préjudiciable, un régime convenable & propre à les préparer à

la recevoir , ainsi qu'on le pratique ordinairement lorsqu'on veut en venir à l'inoculation.

Maintenant que nous avons satisfait au principal but que nous nous sommes proposé, c'est-à-dire, de mitiger ou de prévenir les effets de la contagion variolique ; il convient de dire un mot touchant la nature de cette maladie , afin de pouvoir parler des mauvais procédés que j'ai vu mettre en usage & qui peuvent & doivent rendre cette maladie encore plus dangereuse.

L'éruption variolique étant le seul symptôme évident qui caractérise la petite vérole & ce qui doit en constituer la crise, elle doit nécessairement être considérée comme une maladie essentiellement éruptive par laquelle la nature se débarrasse d'une humeur qui lui est étrangère. Comme c'est à l'aide de la fièvre qu'elle opère cette dépuration , & que cette même fièvre est ordinairement proportionnée & relative à la quantité & à la qualité de l'humeur morbifique , il s'ensuit que quand l'éruption doit être de bonne qualité & en petite quantité, l'effort de la nature ne sera point considérable , ainsi qu'on le voit dans les petites véroles benignes ; que la fièvre sera conséquemment peu de chose ; & qu'alors la maladie n'aura d'autre caractère, que celui d'une éruption salutaire qui ne présentera aucune espèce d'indication, si aucune cause morbifique étrangère ne

s'y complique. Aussi , n'a-t-on rien à faire alors qu'à prévenir que les malades ne commettent aucune erreur de régime & de conduite. Si l'éruption doit être au contraire plus considérable , quoique benigne , l'effort de la nature devant toujours être proportionné à l'intensité de la cause morbifique , la fièvre sera nécessairement plus violente , présentera le génie inflammatoire & sera accompagnée de divers symptômes qui précéderont l'éruption ; comme douleurs de tête , de reins , la soif , &c. qui , tant qu'ils ne seront point exaltés par quelque circonstance dépendant de la constitution du sujet , ou de tout autre cause que nous avons désignée dans l'essai déjà cité , sous le nom d'*accidentelle* ou *concomittante* ; ces symptômes , dis-je , propres à la maladie ne présenteront que le génie inflammatoire , c'est-à-dire , disposition à l'état inflammatoire (1) , & nullement une maladie inflammatoire proprement dite. Il est assez évident que les deux cas de petite vérole que nous avons rapporté ci-dessus , quoique des plus simples , présentent deux indications différentes qui prouvent que dans le dernier , le régime

---

(1) *Vid.* Le mémoire de M. Jaubert ; mémoires de la société de médecine 1776 , pag. 558 , touchant l'utilité de cette distinction en génie inflammatoire & inflammation proprement dite.

échauffant dont on a tant abusé & dont on abuse assez souvent encore à Saint Domingue, doit être alors contre-indiqué ; tandis que dans le premier le régime rafraichissant, dont on abuse peut-être déjà dans bien des cas *aujourd'hui*, peut également devenir dangereux, puisque la fièvre ne doit être modérée par ce moyen que quand elle est excessive ; que modérée jusqu'à un certain point elle entretient & favorise l'éruption, & qu'il conviendrait de l'exciter si elle était insuffisante.

Si je parais avoir insisté un peu trop sur cette distinction des deux cas d'une petite vérole simple, ce n'est que parce qu'elle me semblait propre à persuader qu'on devrait être plus réservé dans le traitement de cette maladie. D'ailleurs on n'en concevra que mieux, que puisque ce n'est qu'en raison des différentes complications qu'elle peut éprouver que le traitement doit offrir des indications différentes, combien l'on aurait tort de se figurer, que la petite vérole doit toujours être traitée de la même manière, ainsi qu'on le pratique ordinairement sur les habitations ; sur-tout sur celles où les malades étant trop éloignés pour être fréquemment visités par les personnes de l'art ou par les propriétaires ou leurs représentans, sont comme à la discrétion des sujets qu'on place auprès d'eux pour en avoir soin. Quand on sçait combien ceux-ci sont or-

dinairement négligens & qu'ils ont presque tous la manie d'employer dans tous les cas des moyens échauffans , on n'a pas de peine à rendre raison pourquoi cette maladie est ordinairement si grave. C'est pour obvier en partie à cet inconvénient , ainsi qu'à d'autres abus , que j'ai recommandé de ne pas trop éloigner les cafes à verretés & que je tâchais de simplifier autant que faire se pouvait le traitement de cette maladie, comme on peut le voir dans l'essai déjà cité sur l'utilité de l'inoculation lorsque je parle de la complication que la petite vérole présente dans les pays chauds. Qu'on ne s'imagine pas néanmoins, ainsi que je l'ai déjà observé , que cette manière de traiter la petite vérole, soit toujours la plus convenable. Cette erreur serait d'autant plus grande , qu'il est absolument nécessaire que le traitement de cette maladie soit varié en raison des différentes complications dont elle est susceptible, mais dont nous ne devons point parler ici, puisqu'il n'appartient qu'aux personnes de l'art , auxquelles on doit s'adresser , de les apprécier.



---

 CHAPITRE VI.
*Petite vérole volante.*

**Q**UOIQUE cette maladie ne soit point dangereuse, comme elle est extrêmement commune à Saint Domingue, & que j'ai eu plusieurs fois occasion de la voir dans le quartier de Miragoanne, pendant le séjour que j'y ai fait, il suffit d'avoir observé qu'elle est très-contagieuse, & qu'on peut quelquefois la confondre ou la prendre pour la petite vérole, pour qu'il me parût essentiel d'en dire quelque chose.

Si la verette volante ne s'annonçait jamais que par une très-petite fièvre, accompagnée d'une légère démangeaison à la peau, à laquelle succéderait une éruption de petits boutons ou vésicules blanches & transparentes, plus ou moins grosses & plus ou moins nombreuses, qui créveraient ou sécheraient en 24 ou 48 heures, comme cela arrive quelquefois, il ne serait pas possible de confondre cette maladie avec la précédente & de s'y méprendre. Mais j'ai observé que le plus souvent à Saint Domingue, la marche de cette maladie est bien différente, soit que

cela dépende de la dureté de l'épiderme chez les nègres , ou plutôt de ce que l'humeur de la transpiration est, comme je l'ai déjà observé, de qualité hétérogène. Il est du moins bien certain que j'ai souvent remarqué que l'éruption était précédée d'une fièvre assez vive , qu'elle était accompagnée de quelques-uns des symptômes qui ont coutume de précéder l'éruption de la petite vérole , tels que douleur de tête , mal de gorge , maux de reins , & que l'humeur qui remplissait les boutons était non-seulement trouble , mais même blanchissait au point de paraître purulente : cette particularité peut alors tellement en imposer , que j'ai quelquefois vû que les boutons restaient plus de 4 à 5 jours avant de créver , ce qui pourrait sans doute occasionner des méprises assez délagréables , si prenant ces cas ci pour la petite vérole , on allait s'aviser de confondre parmi des veretés ceux qui n'ont que la petite vérole volante , ou que dans d'autres cas , tels que ceux de petite vérole benigne , on s'avisât de les prendre pour la petite vérole volante elle-même.

Quoique les signes dont il sera question ci-après , puissent suffire pour obvier à pareilles méprises , je dois observer qu'il faut toujours commencer par se mettre à l'abri de la plus dangereuse de toutes , en séparant les malades qui

font dans le cas douteux dont nous parlons, de manière que l'on ne puisse pas communiquer librement avec eux, puisqu'en supposant même que leur maladie ne fût qu'une petite vérole volante, il sera toujours désagréable, d'après la facilité avec laquelle cette maladie se communique, d'être privé tout-à coup & pendant quelques jours du service d'un grand nombre de sujets, faute d'avoir pris cette précaution; & que si, par cas, on avait méconnu d'abord la petite vérole elle-même, cette précaution n'en deviendrait que plus essentielle.

Les signes par lesquels on peut reconnaître la petite vérole volante, même dans les cas les plus douteux, sont 1°. la cessation complète ou une très-grande diminution de la fièvre du moment que l'éruption paraît, quoiqu'elle ait été assez forte avant cet instant; 2°. lorsque la fièvre a baissé ou disparu elle n'augmente ou ne paraît plus; 3°. les boutons sont ordinairement en plus grande quantité sur le front qu'ailleurs, & sont réellement limphatiques ou comme transparens au moment qu'ils paraissent, grossissent très rapidement, & sont parfaitement demi-sphériques & bien arrondis, même quoiqu'ils soient dehors depuis quelque tems & que l'humeur qu'ils contiennent soit blanchâtre, & qu'enfin ils offrent la même couleur à leur base qu'à leur sommet. Au lieu qu'on sçait que ceux

de la petite vérole présentent une couleur différente à leur base, avant qu'ils aient pleinement supuré & que leur sommet est ordinairement un peu plus relevé dans les premiers jours d'éruption, ce qui leur donne une figure un peu pyramidale. Enfin on voit que dès le lendemain, ou peu de jours après leur éruption, les boutons de petite vérole volante s'affaiblissent ordinairement, se flétrissent, tombent en croûtes ou par écailles sans laisser sur la peau, si ce n'est que très-rarement, des empreintes ou marques analogues à celles que laissent les boutons de petite vérole; 4°. dans la petite vérole volante la fièvre n'est jamais bien forte ni de longue durée, & n'augmente même pas par la rentrée subite d'une grande partie de boutons que j'ai quelquefois vu arriver sans que les malades aient éprouvé le moindre accident: tandis qu'on sçait qu'un pareil événement, dans le cas de petite vérole, a toujours des suites très-fâcheuses.

Le traitement de la petite vérole volante est des plus simples & consiste dans l'usage des boissons rafraichissantes pendant l'éruption, & à purger une ou deux fois après l'exsiccation des boutons. La limonade légèrement tiède & l'eau de casse, avec le sel d'epsom ou végétal, m'ont toujours suffi pour remplir l'une & l'autre indication.

---

 CHAPITRE VII.
*Tétanos & mal de mâchoire.*

**Q**UOIQ UE nous soyons persuadés qu'il existe des causes occasionnelles particulières à l'une ou à l'autre de ces deux maladies, ainsi que nous aurons occasion de l'observer en traitant du mal de mâchoire, il suffit de considérer que la cause prochaine est la même dans les deux cas & que ce ne sont que deux modifications différentes, de la même maladie, pour que nous fussions fondés à les comprendre dans un même chapitre. On sçait d'ailleurs qu'elles sont l'une & l'autre infiniment plus fréquentes dans nos Colonies qu'en Europe & qu'elles n'y sont que trop souvent funestes.

On doit regarder comme cause prédisposante aux maladies convulsives, le tétanos & mal de mâchoire, tout ce qui peut affaiblir l'état naturel des forces toniques & augmenter la sensibilité nerveuse, de manière qu'un certain état d'équilibre qui doit exister naturellement entre l'une & l'autre de ces deux facultés, est à proprement parler celui où le corps est le moins

susceptible de ce genre d'affection ou de maladie, & que c'est dans cette interruption d'équilibre entre ces deux forces, que consiste la cause prochaine des maladies convulsives. D'après cette considération il est aisé de concevoir pourquoi ces maladies sont plus fréquentes dans les pays chauds qu'ailleurs, eu égard à l'atonie des parties ou à la grande sensibilité nerveuse qu'on observe assez généralement chez ceux qui habitent ces climats; d'où vient que les enfans ou les femmes d'un faible tempérament, sont les plus sujets à cette maladie, & pourquoi les nègres *les plus forts & les plus robustes* en fournissent des exemples plus fréquents que les sujets d'une *constitution médiocre* ou ordinaire, mais chez lesquels la correspondance réciproque entre les deux facultés dont nous avons parlé, se trouve dans un rapport plus exact. Comme c'est d'après ce principe, je crois, qu'on peut expliquer la manière d'agir des remèdes anti spasmodiques & qu'on peut en régler la véritable application, je ne doute point qu'il ne soit de la plus grande importance d'y avoir égard dans le traitement des maladies convulsives & qu'elles ne fussent moins fréquentes & moins dangereuses, si l'on y portait plus d'attention qu'on ne fait : c'est aux personnes de l'art qu'il appartient d'en faire la juste application.

Nous nous contenterons d'observer ici, que les meilleurs moyens de prévenir les effets de ces causes prédisposantes aux maladies nerveuses, consistent à fortifier les constitutions faibles, & que s'il n'est pas aussi nécessaire de relâcher ou d'affaiblir ceux qui sont d'une constitution telle que les forces toniques soient trop exaltées, il est au moins important qu'ils évitent d'user des moyens qui pourraient ajouter à *cette exaltation de force*. La preuve que dans ce dernier cas les moyens propres à exalter la force tonique, sont évidemment contraires, c'est les effets que les négres éprouvent ordinairement de l'usage des liqueurs spiritueuses & des impressions d'un froid un peu vif. Ce n'est donc pas sans de bonnes raisons que nous avons blâmé l'abus du taffia, & ce n'est pas non plus sans cause, que les négres recherchent & chérissent le pourtour des foyers & des feux, comme on le voit communément. Aussi conseillerons-nous, afin d'obvier à ce dernier inconvénient, de ne point négliger de mettre les négres à l'abri d'éprouver les impressions du froid, en leur fournissant les vêtemens convenables & en ayant soin de veiller à ce que leurs cases soient bien closes ou ne soient pas du moins exposées à tout vent, comme on le voit fort souvent; & qu'il importe d'empêcher en même tems qu'ils

abusent d'une liqueur dont les tremblemens qu'ils en éprouvent, même à un âge peu avancé, n'annoncent que trop le danger. Dans le premier cas au contraire, c'est-à-dire lorsqu'on veut prévenir les maladies convulsives provenant d'excès d'atonie & d'exaltation des forces sensitives, comme on le voit chez les constitutions faibles; alors les meilleurs moyens sont les toniques, tels que le bon vin, le bain froid, l'exercice modéré en bon air & la bonne nourriture, &c.

Il suffit de considérer les maladies convulsives ou tetaniques, comme provenant de l'interruption de rapport entre les forces toniques & les forces sensitives, pour qu'on puisse se figurer comment tout ce qui peut occasionner de vives ou fortes impressions, sur-tout si elles sont promptes & rapides ou capables d'occasionner de grandes révolutions dans la manière d'être de nos corps, peut être considéré comme cause de ces maladies. J'ai vu le tétanos occasionné par une suppression subite de sueurs, de même que par une prompte suppression des règles. M. Bajon rapporte avoir vu à Cayenne la même maladie, occasionnée par une perte très considérable. Ce sont sans doute des preuves bien suffisantes pour convaincre combien il importe d'éviter avec soin tout ce qui peut occasionner de grandes révolutions

dans la machine, & que c'est dans ces mêmes attentions que consistent les préservatifs des maladies dont nous parlons, lorsqu'elles dépendent de pareilles causes. Malheureusement il en est d'autres & ce sont celles dont les exemples sont les plus fréquens, & qu'il est comme impossible de prévenir. Tel est le tétanos qui survient à la suite des brûlures considérables, ou de grandes blessures dans les parties charnues, & des plus petites dans les parties tendineuses ou aponévrotiques, telles qu'à la plante des pieds sur-tout.

Dans le premier de ces deux cas on ne sçaurait trop prendre de précaution pour mitiger la grande sensibilité des nerfs qui se trouvent à découvert, en évitant le contact de l'air le plus qu'il est possible, & tous les topiques non appropriés. Dans le second on ne sçaurait trop se hâter de débrider en tout sens la partie tendineuse, nerveuse ou aponévrotique qui a pû être blessée, piquée ou déchirée. Ces cas sont ordinairement si graves au reste & si dangereux, qu'il est inutile d'observer combien les secours d'un homme de l'art sont alors indispensables & qu'on doit toujours y recourir, que la maladie soit chirurgicale ou non. Eux seuls peuvent indiquer quelle est la nature des moyens qu'il convient d'employer & dont le choix est de la plus grande conséquence. Ce n'est pas cepen-

dant ce qu'on croit ordinairement , d'après la facilité avec laquelle j'ai vu qu'on employait en même tems des remèdes dont les vertus ou propriétés étaient totalement différentes ou opposées.

Voilà à quoi se bornent les réflexions que je croyais pouvoir faire sur le tétanos en général. J'ajouterai quant au mal de mâchoire en particulier , que quoique cette maladie soit presque toujours mortelle, elle n'en présente pas de moins importantes , & qu'il est d'autant plus essentiel d'insister sur toutes les causes qui peuvent l'occasionner ainsi que sur les moyens qui peuvent le prévenir, que les exemples de cette cruelle maladie ne sont que trop multipliés.

J'avouerai avec peine qu'il n'est pas trop aisé de décider, si cette maladie doit être considérée plutôt comme accidentelle & involontaire, que comme dépendant de causes violentes & volontaires, ainsi que j'ai vû quelques habitans portés à le croire. Il est constant, d'une part, que les pays chauds favorisent les affections nerveuses & convulsives sur tous les sujets & principalement sur les nouveaux-nés; que l'humidité des cases où les femmes accouchent, ou dans lesquelles il peut régner des courants d'air froid & chaud alternativement; que les impressions violentes que les enfans peuvent éprouver au passage ou des mains mal adroites qui les reçoivent; que des

chutes involontaires au moment où ils naissent ou dans d'autres instans; que les tiraillemens du cordon ombilical pendant l'accouchement ou après, &c. il est constant, dis-je, que toutes ces causes peuvent donner lieu au mal de mâchoire. Mais d'où vient que sous le même ciel, dans le même quartier & sur deux habitations qui sont limitrophes, l'on ne voit aucun exemple de la cruelle maladie dont je parle dans une de ces habitations, tandis que la plûpart & quelquefois tous les négrillons qui naissent sur l'autre en sont atteints? Il faut convenir que ce contraste est assez frappant pour convaincre, que s'il est des cas où cette maladie dépend de causes accidentelles & involontaires, on ne peut nier qu'il en est d'autres, où elle dépend réellement de la méchanceté de ceux à la discrétion desquels les enfans se trouvent au moment de leur naissance; c'est pourquoi l'on ne doit jamais négliger en pareils cas d'employer tous les moyens imaginables pour tâcher d'éclaircir un fait si important & qui paraîtrait inconcevable, si des preuves convaincantes ne le confirmaient assez. Je tiens de M. Berbas, Médecin de la Guadeloupe, & mon ami, qu'il obtint par ruse, d'une négresse qu'on avait plusieurs fois soupçonnée, l'aveu qu'il suffisait de tirailler aux enfans, dans les premiers jours de leur naissance, le bout du cordon ombilical qui reste

après la section , pour décider le mal de mâchoire ; & ce qui semblerait venir à l'appui de cette probabilité , c'est que j'ai guéri un enfant déjà atteint du mal de mâchoire , en donnant plus de liberté au bout de l'ombilic , qui me sembla tirailé par la bande & la compresse qui le fixaient au tour du corps , & en joignant à cette attention , celle de donner en même tems des potions huileuses & laxatives telles que l'huile de palma chrysti mêlée à parties égales avec l'huile d'olive , de manière à entretenir la liberté du ventre. ( Ce sujet appartenait à madame Febvé habitant à Miragoane , & était le fils d'une négresse nouvellement venue d'Afrique appelée Laurence. ) Je tiens d'un habitant , qu'on avait découvert , après avoir perdu plusieurs jeunes sujets du mal de mâchoire sur une habitation , dans l'examen exact qui fut fait d'une nouvelle victime , une épingle introduite dans le crâne à travers la partie encore membraneuse de ces os qui tient alors lieu de future & les joint les uns aux autres.

Quelque évident qu'il paraisse , néanmoins d'après de tels exemples , qu'on est en droit de soupçonner quelque méchanceté lorsque ces accidens de mal de mâchoire sont très-multipliés , il serait cependant si inconséquent d'en statuer la cause avec

trop de légèreté, que je crois devoir conseiller de n'en jamais venir à des traitemens de rigueur qu'avec la plus grande circonspection & sans avoir tenté envain tous les moyens que la prudence & la sagesse peuvent suggérer & que je croirais d'autant plus convenables, qu'il est bien difficile de sçavoir le vrai de ce qui se passe en pareilles circonstances. Ces moyens consistent 1°. à fortifier la constitution des enfans dès leur naissance, sur-tout s'ils sont d'un tempérament délicat, en les lavant de tems en tems avec du vin, & même en les baignant à l'eau froide, sur-tout sur les habitations où l'on observe souvent le mal de mâchoire; 2°. en veillant à ce que les cases où les femmes accouchent soient seches, bien clausées & sur-tout qu'il n'y régne point de courants d'air, que le degré de température de leur intérieur soit nuit & jour à peu près le même, & que qui que ce soit ne puisse y pénétrer, à l'exception de ceux qui sont nécessaires & qui ne peuvent être suspectés; 3°. en se procurant une Sage-Femme adroite, intelligente, mais sur-tout de bonne volonté, chose qu'on obtiendra assez aisément, *en les intéressant en quelque sorte au succès* de l'accouchement; 4°. en intéressant les mères au salut de leur enfant par une promesse telle que leur bien être & l'avantage du maître puisse s'y trouver; il en a déjà été question en parlant du meilleur

moyen de favoriser la population ; 5°. enfin en veillant & recommandant qu'aucune partie du corps des nouveaux-nés , ne soit ni lésée ni gênée par aucun linge ni bandages dont on a de tout tems démontré le danger. Ce n'est pas qu'on en abuse autant dans les pays chauds comme en d'autres pays , puisqu'on n'y emmaillote point les enfans ; mais il suffit de l'observation rapportée ci-dessus , & que je me rappelle , qu'un Médecin de ma connoissance avec qui je causais sur le mal de mâchoire , prétendait que c'était au reflux des humeurs vers la tête , occasionné , disait-il , par le circulaire qu'on met au tour du ventre pour fixer le bout du cordon , qu'on pouvait quelquefois attribuer le mal de mâchoire ; pour que je sois fondé à recommander d'éviter la moindre gêne dans cette partie , & ce qui serait encore mieux , d'assujettir le bout de l'ombilic avec un emplâtre agglutinatif plutôt que par le moyen d'un circulaire autour du corps.

Je ne doute point , qu'en employant les différentes précautions que je viens de rapporter , les exemples du mal de mâchoire ne soient bien moins fréquens , & que les occasions d'agir avec rigueur ne soient bien rares , si surtout , avec les voies de douceur que j'indique , on sçait inspirer l'horreur du crime par la menace , & en mettant beaucoup de sévérité , si des preuves bien con-

vaincantes venaient à dévoiler un coupable.

Quoique le mal de mâchoire soit presque toujours mortel & que le tetanos le soit le plus souvent, il paraît très-vraisemblable que les bains froids ou l'opium employés convenablement, surtout dès l'invasion du mal, réussiraient dans cette maladie, d'après ce qu'on a écrit en dernier lieu sur l'efficacité de ces moyens dont j'ai moi-même éprouvé les bons effets en quelque sorte. J'ai guéri deux négres affectés du tetanos, occasionné par la suppression subite des sueurs, en joignant à l'usage des potions & lavemens laxatifs & huileux, & des vésicatoires appliqués entre les deux épaules, celui de fortes & fréquentes doses d'opium pris intérieurement, & des embrocations anodines le long de la colonne vertébrale. Il est inutile d'observer qu'il n'appartient qu'aux gens de l'art de régler l'administration de remèdes aussi conséquents que ceux-ci.

Je finirai en ajoutant que M. Bajon rapporte que les Indiens ne perdent jamais aucun enfant du mal de mâchoire, par l'attention qu'ils ont de les froter soir & matin, pendant les neuf premiers jours, avec quelque substance grasse & huileuse, & en appliquant sur l'ombilic, après qu'ils ont fait la ligature & la section du cordon, un emplâtre de quelque substance agglutinative. *Vid.* journal de Méd. 1759; suivant Poupé Desportes,

*malad. de Saint Domingue*, il fuffit de frotter les tempes & les mâchoires des nouveaux-nés avec de l'huile de palma chryfti pour prévenir le mal de mâchoire. Tiffot, dans fon *Traité des maux de nerfs*, t. 4, p. 91, dit qu'on prévient fouvent les progrès de ce mal en purgeant avec le fyrop de rofes les enfans qui en font atteints, dès la première invasion. J'ai appris depuis peu que quelques Médecins avaient avancé en dernier lieu que le défaut d'attention de bien exprimer le fang contenu dans tous les vaisfeaux du cordon ombilical avant d'en faire la ligature, était fouvent la caufe du mal de mâchoire, & qu'en prenant foigneufement cette précaution & celle d'appliquer fur le bout du cordon coupé un grain d'opium, on pourrait garantir les enfans de cette affreufe maladie. Toutes ces précautions ou moyens ne doivent point être négligés, devraient-ils ne réuffir que quelquefois.



---

 CHAPITRE VIII.

*Convulsions occasionnées par la présence des vers.*

QUELQUES multipliées que soient les causes qui peuvent déterminer les convulsions auxquelles les enfans sont si sujets dans les pays chauds, il suffit d'observer que la majeure partie des affections morbifiques qu'ils sont dans le cas d'éprouver, peuvent y donner lieu, pour voir qu'il convenait de nous borner à celle dont les exemples étaient les plus fréquens & dont dépend le plus souvent le symptôme allarmant dont il est question. L'on sçait en effet combien les enfans sont sujets dans nos Colonies aux maladies vermineuses, & que même il n'est pas rare de voir les adultes, les négres principalement, en fournir des exemples. Comme on n'est pas toujours à portée d'avoir les secours convenables dans ce moment allarmant, & qu'il est assez à propos qu'on ait quelque idée d'une maladie qui n'est que trop souvent fâcheuse, quoiqu'assez simple de sa nature, j'ai crû devoir dire quelque chose

des symptômes qui peuvent la faire connaître, ainsi que de quelques moyens d'y remédier.

Ayant déjà observé que la meilleure manière de prévenir les maladies vermineuses consistait dans le bon régime & dans l'usage des vermifuges comme préservatifs, nous dirons que quoique les différens signes qui peuvent indiquer que les convulsions sont occasionnées par la présence des vers soient très-nombreux, & que la réunion de plusieurs en soit une preuve assez convaincante, on ne peut néanmoins regarder comme bien positif que celui de leur sortie par la bouche ou par l'anus, afin qu'on ne soit pas porté à abuser avec indiscretion des moyens que nous devons indiquer pour y remédier. Les signes qui indiquent la présence des vers sont une douleur vive de tête que les malades rapportent vers la racine du nez, les yeux sont larmoyans, ou affectés de picotemens douloureux, la pupille en est dilatée, la langue présente à la surface des lignes blanchâtres ou rugosités, les joues s'animent & se décolorent alternativement, les malades éprouvent un prurit ou démangeaison aux narines, des tintemens d'oreille, de légers mouvemens convulsifs des lèvres, de la mâchoire inférieure, ils ont des grincemens de dent pendant le sommeil, des soubresauts ou mouvemens convulsifs des tendons du poignet, leur haleine

est aigrè , la matière des vomissemens ou des felles est glaireuse , grisâtre & présente des débris de vers , ou même des vers en leur entier , le pouls est irrégulier , intermittent , &c.

Tels sont les signes d'après lesquels on peut reconnaître ou au moins soupçonner fortement la présence des vers , sur-tout si l'on en observe plusieurs en même-tems ; de sorte qu'on peut , dans des convulsions qui surviennent en pareil cas , espérer de remédier à la cause qui les occasionne , & d'en prévenir le retour en employant les vermifuges dont il sera question ci-après. Comme ces remèdes n'agissent pas toujours instantanément , & que même il est urgent , avant de les employer , d'interrompre ou au moins de calmer les mouvemens convulsifs , sur-tout quand ils sont violens ; on aura recours de préférence aux moyens qu'on connaît propres à cet effet , n'importe par quelle cause que l'accident soit occasionné. Tels sont l'eau & le sel , le baume de vie , le baume caraïbe , la poudre tempérante , le sel fédalif , &c. J'observerai seulement que ces moyens doivent être préférés au jus de citron dont on abuse ordinairement , & qui pourrait devenir contraire , si les convulsions provenaient d'un levain acide contenu dans l'estomac , ainsi qu'il arrive quelquefois. Il est aisé de voir au reste par le peu de moyens que j'indique ,

qu'on ne doit pas négliger d'appeller des secours en pareils cas , sur-tout si l'on n'a pas quelque certitude que la présence des vers soit la véritable cause des convulsions. Si l'on est au contraire fondé à les attribuer à cette cause , d'après les signes rapportés ci-dessus , on doit faire en sorte d'en prévenir le retour par les moyens convenables & qui peuvent détruire & chasser au dehors les vers & les matières visqueuses ou putrides qui les engendrent & leur servent de pâture.

Le tartre émétique , donné en lavages & à petites doses répétées jusqu'à ce qu'il procure le vomissement , est un des remèdes les plus efficaces , lorsque rien ne le contre - indique , sur - tout si les vers ou matières vermineuses ont leur siège dans l'estomac , & que l'état de ce viscère permette d'y avoir recours. On sera fondé à croire que les vers résident dans l'estomac ou qu'ils occupent la partie supérieure du canal intestinal , lorsque les malades rendront des rapports aigres ou fœtides , éprouveront une espèce de salivation baveuse , auront la bouche & la langue sales , & que ces parties paraîtront enduites d'une espèce de mucofité , lorsqu'ils auront du dégoût pour les alimens , un léger gonflement au creux de l'estomac accompagné d'une douleur sourde dans cette partie , sans qu'elle augmente cependant en pressant sur cette région ; c'est lorsqu'on ob-

ferve plusieurs de ces différens symptômes, qu'il convient d'employer l'émétique de préférence, ou que du moins le traitement doit commencer par l'emploi de ce remède : au lieu qu'il serait moins essentiel, si les vers paraissaient avoir leur siège dans la partie inférieure du canal & du côté des gros intestins; & il *serait absolument contre-indiqué*, si l'estomac paraissait être dans un état de phlogose ou menacé d'inflammation. La fièvre, les vomissemens & la vive douleur que les malades ressentent au creux de l'estomac, & qui augmentent par la pression, indiquent ce dernier cas. Quant au premier, on le reconnaît à l'absence des signes qui indiquent la présence des vers dans les parties supérieures, & en ce que les malades éprouvent des légers borborigmes dans la partie inférieure du ventre, accompagnés de coliques ou tranchées; ils rendent des vents d'une odeur aigre & fœtide, leurs excrémens sont verdâtres ou grisâtres, peu consistans, & ont une odeur vermineuse à laquelle on ne peut se méprendre. On sent que dans ce cas-ci, de même que dans celui d'une apparence d'inflammation à l'estomac, au lieu d'avoir recours à l'émétique en lavage, il convient de préférer 1<sup>o</sup>. les lavemens laxatifs ou purgatifs dulcorés, tels que celui de pulpe de casse, auquel on ajoute du gros syrop, ou même du lait, en ce qu'ils ont non-seulement

la propriété d'entraîner dans leur effet les vers & les humeurs qui se trouvent dans les gros intestins, mais même d'y attirer les vers qui seraient situés plus supérieurement; 2<sup>o</sup>. on fait prendre ensuite aux malades des remèdes propres à fondre les matières visqueuses & tenaces dont les vers sont comme enveloppés, & les mettraient quelquefois à l'abri de l'action des vermifuges. Les remèdes qui ont cette propriété & qu'on peut employer sans risque sont les sels neutres principalement, tels que le sel végétal, de glaubert ou même le sel commun, qu'on peut donner depuis deux ou trois gros jusqu'à demi-once ou même plus, dissous dans demi-livre, une livre ou une livre & demie d'eau, & qu'on peut faire prendre dans le courant de la journée. Il conviendra même de répéter ces moyens si le malade en éprouve quelque évacuation sans trop d'irritation: & on pourrait substituer à ces fondans, si les malades éprouvaient trop de répugnance à prendre des remèdes de cette nature sous un si grand volume, dégoût qui n'est que trop commun chez les enfans, de l'eau fortement sucrée, ayant soin d'ajouter un quart de grain ou un demi-grain de tarre émétique sur chaque pinte de cette dissolution, afin d'augmenter le degré d'énergie de ce dissolvant. Lorsqu'on aura satisfait à cette seconde indication, ou qu'on aura rendu les

matières visqueuses plus fluxiles , on procédera à la troisième qui consiste dans l'emploi des vermifuges qui n'en agiront que plus efficacement en les associant aux purgatifs , à moins qu'on n'emploie ceux qui jouissent de cette double propriété , tels que le syrop de liane , l'huile de palma-christi , le jalap trituré avec le sucre & la rhubarbe , la rhubarbe & le semen-contra , ou la gomme deliane mêlée à la crème de tartre (1).

---

(1) On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici la formule de quelques-uns de ces remèdes que nous venons d'indiquer , ainsi que celle du syrop de brainvillier , beaucoup plus usité aux îles du vent qu'à St. Domingue.

Pour faire le syrop de liane à médecine , on prend six livres de cette liane , connue aussi sous le nom de liane à Minguet ; on la coupe en petits morceaux d'un pouce à un pouce & demi de long , qu'on met infuser pendant 18 à 20 heures dans 6 bouteilles ou douze livres d'eau ; après cette infusion on fait bouillir le tout à grand feu pendant demi-heure , dans une bassine de cuivre bien nette , & on coue ensuite à travers une serviette de brin sans expression : on remet cette colature sur le feu après y avoir ajouté deux bouteilles syrop de sucre brut bien clarifié & bien cuit , & on fait cuire jusqu'à ce que le tout soit réduit à consistance de syrop , ce qui produit un quart de bouteille de plus que la quantité de syrop qu'on a employé , en raison de l'extrait que la liane a fourni. On doit avoir l'at-

Les vermifuges proprement dits qu'on emploie avec le plus de succès, font l'émithocorton, le

---

tention, pendant qu'on prépare cette composition, de ne point enlever les écumes qui paraissent à la surface, & de prendre garde qu'elles ne se répandent. La dose de ce remède ou syrop est d'une cuillerée à bouche, pour un adulte, & d'une cuillère à café pour un enfant de six ans, & ainsi à proportion pour les différens âges. On le délaye avant de le faire prendre, dans deux ou trois fois autant d'eau tiède : ayant soin d'agiter la bouteille de syrop & de la renverser deux ou trois fois, afin que l'extrait qui y est suspendu soit également étendu dans toute la masse avant d'en prendre ce dont on a besoin. Ce syrop, outre la propriété vermifuge pour laquelle nous le conseillons ici, est un purgatif très-commode & peu désagréable qu'on peut donner dans tous les cas où on a intention de purger & dans lesquels on employe le jalap ; c'est pourquoi l'on doit s'en abstenir dans les maladies inflammatoires, ainsi que lorsqu'on craindrait inflammation ou irritation d'entrailles.

Comme il arrive quelquefois qu'on ne peut faire prendre des purgatifs liquides à des enfans par la grande répugnance qu'ils ont pour toute espèce de remède, & que même on est parfois dans ce cas à l'égard des personnes plus âgées ; je me suis souvent servi avec succès d'un mélange de crème de tartre & de gomme de liane, donné aux doses ci-après désignées & préparé dans les proportions suivantes. Après avoir

femen-contra , le suc de liane à couleuvre, ou s'il y a trop d'irritation, une émulsion faite avec

---

ramassé la gomme qui s'est extravasée , coagulée & séchée à l'extrémité des bouts de liane , qu'on coupe à cet effet comme nous l'avons indiqué pour faire le syrop , on ajoute deux gros de crème de tartre sur quatre gros de cette gomme , & on pile le tout pour le réduire en poudre. Par ce mélange de crème de tartre les particules de gomme restent divisées , & ne se réunissent point par la moindre chaleur comme quand on l'employe seule , & les erreurs qu'on peut commettre en pesant d'aussi petites doses sont moins conséquentes ; --- la dose de cette poudre est de 6 grains pour un enfant d'un an , 8 grains à 2 ans , 9 grains à 4 , 11 grains pour celui de 6 , 14 grains pour celui de 8 , 17 grains pour celui de 10 , 22 grains à 12 ans , 25 grains à 14 , 28 grains à 18 ans , 30 grains à 20 ans & plus. — On peut faire prendre cette poudre entre deux tranches de soupe ou enveloppée dans du lait caillé ; & on doit sçavoir que , de même que le syrop de liane , la poudre ne convient point dans les maladies inflammatoires , sur-tout quand il y a irritation d'entrailles.

Pour faire le syrop de brainvillier , on prend 4 livres de la plante de brainvillier fraîchement cueillie , de laquelle on ôtera les racines , on y joindra une poignée d'absinthe , & les écorces de cinq à six oranges amères. On fait bouillir le tout dans quinze livres d'eau qu'on

les graines de citron ou d'orange, & sur-tout le syrop de brainvillier si recommandable en pareil cas par ses propriétés vermifuges & calmantes.

---

réduit à douze, on laisse ensuite le tout en digestion à froid pendant douze heures ; après quoi on coule avec forte expression, & on ajoute à la colature quatre livres de sucre, & on fait cuire jusqu'à consistance de syrop bien cuit pour qu'il se conserve.

La dose pour un enfant d'un an est d'une cuillerée à bouche, qu'on délaye dans deux ou trois cuillerées d'eau, avec le quart d'une cuillerée de jus de citron. Pour un enfant de huit ans, le double, & au-dessus de cet âge deux & demi jusqu'à trois cuillerées de syrop, de jus de citron & d'eau en même gradation. On doit avoir l'attention de ne point exposer les malades à l'air quand ils ont pris ce remède, & de leur faire prendre demi-heure avant de le leur donner une petite soupe. Si malgré ces précautions qui suffisent ordinairement pour mitiger & prévenir la trop grande action de ce remède, on s'apercevait qu'il agit sur les nerfs par la peine que les malades ont alors à supporter l'impression de la lumière, ou par quelques anxiétés, on aurait alors recours au jus de citron qui en est le correctif, & on en donnerait une, deux ou trois cuillerées. Mais on ne court pas ordinairement ce risque en proportionnant les doses du remède comme nous l'avons désigné, & l'on peut le regarder comme un des meilleurs remèdes vermifuges connus.

On sent que les doses de chacun de ces remèdes doivent varier en raison de leur activité & de l'âge & tempérament des sujets. Comme je sçais que la plupart sont très-usités en pareils cas, & que chacun connaît à peu près la manière de les administrer, je ne les ai désignés qu'afin de les rappeler. Je dois cependant observer que quant au syrop de brainvillier, il faut être très-circonspect dans l'usage de ce remède & prendre garde de ne pas le prescrire à trop haute dose en raison de la vertu assoupissante & narcotique qu'il possède.

---

## C H A P I T R E I X.

### *De la Vérole.*

**C**OMME il est clairement démontré que la vérole ne peut se contracter que par la communication immédiate avec une personne qui en est atteinte, nous n'aurons rien à dire, sans doute, sur les moyens de la prévenir, puisqu'il dépend de chacun de ne s'y point exposer; mais si nous considérons combien cette maladie est généralement répandue, comme nous l'avons déjà observé, & surtout que ses dangereux effets sont

souvent la suite des mauvais traitemens qu'on employe , ou de la négligence des malades à remédier à certains symptômes qui peuvent , de simples qu'ils étaient dans le principe , décider une vérole confirmée ; nous ne pouvons douter qu'il ne fut à propos de parler de ces principales circonstances & d'indiquer quelques-uns des procédés par lesquels on peut prévenir ou éviter partie des mauvais effets qui en peuvent résulter.

Ce n'est pas ici le cas de parler de tous les symptômes qui caractérisent cette maladie , puisqu'ils sont assez généralement connus , & encore moins de faire mention de la diversité d'opinions des différens auteurs qui ont écrit sur cette maladie , touchant le prognostic qu'ils ont porté sur quelques-uns des symptômes par lesquels elle se manifeste ordinairement & que les uns regardent comme des signes certains d'une vérole confirmée , tandis que d'autres sont d'un avis contraire. L'examen de ces questions nous menerait trop loin. Il s'agit seulement de nous arrêter sur celui des symptômes qui succède le plus ordinairement à un commerce impur , connu sous le nom de gonorrhée & vulgairement chaude-pisse.

Il paraît assez constant que lorsque ce symptôme se manifeste de suite ou peu de jours après

avoir communiqué avec une personne atteinte de vérole , cet accident peut être considéré comme fort simple, & que s'il donne lieu à la vérole , comme on ne le voit que trop souvent, ce n'est que par les mauvais procédés qu'on employe ou par la négligence des malades à y remédier. Il en résulte dès-lors qu'une maladie, de simple qu'elle était dans le principe , devient quelquefois très-fâcheuse & presque toujours rébelle & très-opiniâtre , même aux traitemens les mieux administrés. C'est d'après ces considérations que j'ai cru devoir parler des principales indications qui se présentent dans le traitement de la gonorrhée , afin qu'on soit plus réservé dans l'emploi qu'on fait de cette multiplicité de moyens qu'on croit d'autant plus efficaces , qu'ils interrompent plus promptement l'écoulement dont on est toujours impatient de se voir débarassé.

La première indication qu'on a à remplir dans le traitement de la gonorrhée , consiste à diminuer ou prévenir l'inflammation des parties génitales, soit en émoussant leur irritabilité , soit en adoucissant la qualité de l'humeur virulente & en rendant celle des urines moins âcre & moins irritante. Les bains généraux pris à une douce température doivent être considérés comme un des moyens les plus propres à opérer ces effets, les bains locaux d'eau tiède ou de décoctions émou-

lientes & adoucissantes, telles que celles de racine de mauve, guimauve, de feuilles ou fleurs de raquette, ou le lait, conviennent aussi. On joint à ces remèdes externes l'usage intérieur de tisanes des mêmes plantes ou de graine de lin, mais dont il ne faut pas abuser, d'après les mauvais effets que peuvent avoir les boissons relâchantes prises en quantité, comme nous l'avons observé ailleurs. Les amandés & émulsions calmantes & sédatives trouvent aussi leur place, ainsi que la saignée, si l'irritation est considérable & que l'inflammation ne cède point aux remèdes ci-dessus désignés; à moins que les contre-indications de ce dernier moyen dont nous avons déjà fait mention ne le rende dangereux; dans ce cas les saignées locales doivent être préférées comme pouvant procurer le même effet, sans qu'il soit nécessaire de tirer une si grande quantité de sang. Ordinairement ces différens moyens employés convenablement & aidés d'un régime rafraichissant, mettent fin à cette première période en 10 à 12 jours & quelquefois plutôt. Lorsque l'inflammation & l'irritation n'existent plus, ce qu'on connaît facilement par la cessation entière de la douleur qu'on éprouvait auparavant dans les parties, sur-tout en urinant, alors on laissera continuer l'écoulement sans qu'il soit nécessaire de le solliciter & sans abuser surtout ni

des bains, ni des boiffons relâchantes & délayantes puisqu'elles font alors inutiles, & pourraient même devenir nuisibles trop longtems continuées, par le relâchement excessif qui pourrait s'ensuivre, & d'où provient souvent l'opiniâtreté de la guérison de cette maladie & de la durée de l'écoulement. C'est pourquoi on doit substituer, à cette époque-ci, aux boiffons ci-dessus, celles qui font légèrement toniques, telles que la tisane de liane à favon, de racine de pois puants, ou l'infusion de bois d'acoma, ou de racine de false pareille; ayant l'attention qu'elles soient peu chargées des principes extractifs de ces différentes plantes, c'est à-dire qu'elles soient légères, & de ne pas les prendre en trop grande quantité de peur que l'estomac n'en soit incommodé. On continuera ces boiffons jusqu'à ce que la matière de l'écoulement prenne une couleur louable, qu'elle ne tache que légèrement le linge & commence à prendre assez de consistance pour filer entre les doigts, en en prenant la preuve comme pour la cuite du sucre. Ce sera alors le cas d'employer des toniques plus puissans intérieurement ou en injections. Mais il suffit ordinairement du baume du Pérou, ou de copahû, ou de la thérébentine cuite, aidés de quelques purgations pour terminer l'écoulement & le traitement de cette maladie, lorsqu'elle n'a pas

été négligée dès son principe , & que pendant tout le tems qu'elle a duré on a eu l'attention de se priver des alimens de haut goût , de fa-laisons , liqueurs , café , violens exercices à pied & surtout à cheval , & de porter un suspensoir bien fait & bien appliqué. Cette dernière précaution est bien plus importante qu'on ne croit , & l'on prévient souvent par ce moyen ces gonflemens & engorgemens des testicules qui surviennent assez fréquemment du simple tiraillement des cordons , & rendent la maladie toujours plus désagréable & quelquefois plus dangereuse.

Tel est le traitement de la gonorrhée lorsqu'elle est simple & récente , & il est d'autant plus important d'y avoir recours au plutôt , qu'on peut , par ce moyen , se dispenser d'user de mercure , ce qui , comme on le verra ci après , mériterait bien qu'on y fit un peu plus d'attention. Mais il n'est que trop ordinaire de voir qu'on se néglige en pareil cas , ou qu'au lieu d'employer des remèdes propres à remplir les trois indications dont nous avons parlé , on a recours de préférence à des remèdes contraires ; alors il en résulte souvent une maladie des plus opiniâtres à guérir , dont le traitement n'appartient qu'aux gens de l'art , & qui devient d'autant plus fréquente

féquente qu'il peut en réfultcr une vérole confirmée, ou des accidens encore plus fâcheux.

L'on convient allez généralement que le mercure eft le meilleur & peut-etre le feul remède fpécifique qu'on ait encore découvert contre la vérole, & que ce n'eft qu'à l'aide de fes différentes préparations adminiftrées d'une manière convenable, qu'on peut fe flatter d'obtenir une guérifon radicale de cette terrible maladie lorsqu'on en eft atteint. Quoique perfuadé de la vérité de cette affertion, il fuffit de fe rappeler l'état d'appauvriſſement des humeurs que nous avons reconnu chez ceux qui habitent depuis long-tems les pays chauds, & de ſçavoir que le mercure ajoute au même état d'appauvriſſement & tend à les diſſoudre, pour ſentir qu'il eft toujours fâcheux d'en avoir beſoin, qu'il importe de prendre bien des précautions lorsqu'on y a recours, & qu'on devrait être bien plus circonfpect qu'on ne l'eſt ordinairement, lorsqu'on ſe permet d'employer un remède de cette nature ſans avoir les connoiſſances requiſes. L'on n'a qu'à confidérer en effet que le traitement de la vérole demande à être varié en raifon de la conſtitution des malades, de la nature des ſymptômes, du plus ou moins d'ancienneté de la maladie; qu'aucune méthode ne convient excluſivement;

observer qu'on ne peut guères compter sur l'exactitude des négres malades à faire tout ce qu'on leur prescrit, & encore moins sur celle de ceux qui sont préposés pour les soigner; & qu'enfin il paraît assez constant que les sudorifiques, la fause-pareille sur-tout, agissent bien plus efficacement dans les pays chauds que dans les pays froids, pour que nous soyons en droit d'en conclure que, si l'on n'est pas à portée des personnes de l'art capables de diriger l'emploi du spécifique, on ferait beaucoup mieux de se borner à l'usage des sudorifiques, quoique ce traitement ne soit que palliatif, puisque ces remèdes sont, j'ose le dire, plus efficaces qu'on ne croit & bien moins dangereux.

On sera plus convaincu de cette dernière vérité si nous ajoutons que nous avons constamment observé que l'usage du mercure est très-suspect dans les pays chauds, & qu'il peut même occasionner des accidens très-graves long-tems après qu'il a été administré, comme le prouvent incontestablement les deux exemples que je vais rapporter. Ils sont assez étonnans pour faire penser aux personnes de l'art, qu'il est plus important qu'on ne l'imagine d'aider ou de favoriser l'issue d'un remède de cette espèce, lorsqu'on juge qu'il a assez long-tems séjourné dans le corps pour y opérer ses effets, & si l'on a lieu de croire

que les crises naturelles, avec lesquelles il s'évacue ordinairement, n'ont pas été suffisantes.

La nommée Marguerite, hospitalière & négresse esclave de l'habitation des héritiers Baudouin, située dans le quartier de Miragoane, avoit subi deux traitemens par les frictions mercurielles en 1759, pour des ulcères opiniâtres qu'elle avoit aux jambes, & qu'on avoit cru de nature vénérienne. Le premier traitement fut fait par extinction, & n'ayant pas opéré grand changement dans l'état de la malade, on en administra un second trois ou quatre mois après, qu'on poussa jusqu'à la salivation, & pendant lequel les ulcères furent entièrement amenés à cicatrice. Cette malade n'ayant pu m'informer d'une manière précise, à l'époque où j'eus occasion de lui donner mes soins, des particularités de ces traitemens, j'ignore s'ils furent administrés avec les précautions convenables : ce fut en 1776 que commerçant à traiter les malades de cette habitation, j'eus occasion de voir cette même négresse incommodée d'un gonflement assez considérable aux deux articulations du genou pour la mettre dans l'impossibilité de marcher & qui la faisait beaucoup souffrir. Comme elle m'ajouta que c'était pour la troisième fois qu'elle éprouvait la même incommodité, laquelle avoit eu lieu pendant les deux hivers précédents à celui où je

la voyais & que ces gonflemens ou tumeurs me parurent plutôt de nature humorale qu'inflammatoires; je tentai l'usage des topiques résolutifs & spiritueux, en employant en même tems les purgations, espérant pouvoir détourner & faire révulsion à l'humeur engorgée; mais ces moyens ayant plutôt augmenté que diminué le mal, j'employai avec plus de succès les cataplasmes & les fomentations émollientes que je combinai quelques jours après avec les résolutifs. Les tumeurs parurent alors diminuer sensiblement de volume & les douleurs furent moindres; mais ce ne fut pas sans quelque surprise que je vis qu'à mesure que les articulations du genou se dégageaient, celles du pied avec la jambe étaient affectées de la même manière. Je transportai alors les mêmes remèdes ou cataplasmes sur la nouvelle partie affectée, insistant sur les purgations réitérées, espérant, eu égard à la mobilité de l'humeur morbifique, de réussir à l'évacuer; mais ce fut en vain, & au moment où je projettais d'appliquer des emplâtres vésicatoires aux jambes, la malade m'annonça que tous ses orteils étaient douloureux & gonflés & que l'articulation du pied avec la jambe était presque entièrement libre. Le gonflement des orteils étant en effet devenu considérable & très-douloureux en peu de jours, les cataplasmes émolliens furent les seuls remèdes que j'employai,

voyant que ces tumeurs paraissoient venir à suppuration ou abcéder. Il ne se forma cependant point d'abcès, mais il se fit une crévasse à chaque extrémité des doigts entre ongle & chair qui présentèrent en peu de jours l'aspect d'ulcères d'assez mauvais caractère, fournissant une suppuration ichoreuse. Ayant réduit par le moyen des onguents digestifs le gonflement & les ulcères en meilleur état, j'employai des emplâtres de dyachilum gommé de préférence, afin que par ce pansement moins gênant, la malade qui ne souffrait presque plus, pût veiller à la besogne la plus essentielle de l'hôpital, dont l'aide qu'on lui avoit donné s'acquittait assez mal. Mais mon étonnement fut des plus grands lorsqu'ayant levé moi-même dans une de mes visites, un emplâtre & successivement tous les autres, j'apperçus qu'ils étoient comme enduits à leur surface, d'une couche de matière grisâtre que je reconnus n'être autre chose qu'une infinité de petits globules mercuriels que je parvins facilement à réunir en un globule aussi gros que la tête d'une grosse épingle, en donnant à ces emplâtres la forme de capsule & en rassemblant au centre toute la poussière grisâtre dont ils étoient recouverts. Ce fut alors que je m'avivai de m'informer de la malade si elle avait fait usage de ce remède & que j'appris que 17

ans auparavant elle avait essuyé deux traitemens par les frictions.

Quelqu'étonnant que me parut ce phénomène; sur-tout d'après l'affertion de quelques auteurs qui nient que le mercure puisse se revivifier & redevenir mercure coulant dans le corps & former des dépôts , ne pouvant douter que ce ne fut à cette cause que je dusse attribuer la suite d'accidens que la malade avoit éprouvés & qu'il s'agissoit de favoriser la sortie de cette substance métallique qui s'échappoit avec la suppuration , pour obtenir sa guérison ; je lui recommandai de continuer le même pansément , avec l'attention de lever quatre à cinq fois par jour les emplâtres & de les essuyer chaque fois. Par ce procédé la suppuration devint plus louable , les ulcères prirent une bonne tournure & parvinrent entièrement à cicatrice sans employer d'autre traitement.

La malade depuis cette époque n'a plus éprouvé dans les hyvers subséquens ni gêne ni gonflement aux articulations du genou & du pied. La seule particularité qu'il importe de noter , c'est une espèce de fourmillement qu'elle ressentit à la plante des pieds la première fois qu'elle s'avisa , peu de tems après la guérison , de marcher pieds nuds dans la boue ou sur un terrain humide , ce qui disparut entièrement par la pré-

caution qu'elle a eu de porter des souliers : de sorte que depuis 1777 jusqu'à 1784 où je quittai la Colonie , cette négresse n'avait plus éprouvé d'accident qui eut quelque rapport à celui qui fait le sujet de cette observation.

Ne pouvant douter d'après un fait de cette nature , que le mercure ne puisse rester longtems dans l'intérieur du corps, j'en conclurai qu'il peut alors occasionner des accidens très graves s'il vient à se porter sur des parties plus essentielles que les extrémités inférieures , comme va le prouver l'histoire de l'affreuse maladie qu'éprouva sous mes yeux la négresse nommée Zabeth , esclave de la même habitation des héritiers Baudoin.

Ce fut en 1782 que cette négresse âgée d'environ 40 ans , & peu de jours après avoir été estimée , dans un inventaire qui fut fait , 3500 liv. comme servante & de très - belle apparence , se plaignit d'une douleur du côté de l'orbite droit , qui étoit accompagnée d'une légère rougeur & d'un très-petit gonflement. Je prescrivis à ma première visite des fomentations émollientes & légèrement résolatives & l'usage intérieur de boissons rafraîchissantes. Ayant revu la malade deux jours après & ayant observé que la rougeur, la tension & la douleur avaient augmenté & gagnaient du côté du globe de l'œil , quoiqu'il n'y eut que très-peu de fièvre , la rougeur paraissant érysi-

pelateuse, je fis une saignée du bras & je prescrivis des compresses trempées dans la décoction de fleurs de sureau, recommandant de donner à la malade deux ou trois verres de limonade de casse afin de lui tenir le ventre libre & de détourner les humeurs d'une partie aussi essentielle que les yeux. J'espérais que par ces moyens les accidens calmeraient, mais ayant vu deux jours après, que le gonflement & la rougeur avaient augmenté considérablement & s'étendaient sur la joue & les paupières, la malade se plaignant en outre d'un grand mal de tête, j'appliquai un large emplâtre vésicatoire à la nuque & entre les épaules, recommandant de bassiner la partie malade avec une simple décoction de moulin & de faire prendre la limonade pour boisson ordinaire. Malgré l'abondante supuration du vésicatoire la maladie fit des progrès très-rapides, les paupières étaient considérablement tuméfiées & couvraient entièrement le globe de l'œil. A cette époque la vive douleur de tête que la malade avait éprouvée, s'apaisa; mais il succéda une douleur lancinante & locale, accompagnée d'un suintement d'une humeur ichoreuse qui s'échappait de la commissure des paupières. Peu de jours après il s'y forma une excoriation ou crevasse dans la région de l'os de la pommette qui ne tarda pas à devenir un ulcère de mauvaise qualité &

qui fit des progrès d'autant plus rapides, qu'en moins d'un mois de tems, la joue, le cou & le haut de la poitrine du même côté, ne présentait qu'une plaie des plus affreuses mais dont les bords ou disque inférieur, paraissaient être la partie la plus envenimée. Je n'attendis pas que le mal fût parvenu à ce degré de violence pour juger qu'il était entretenu par quelque vice interne, aussi me hâtai-je dès que j'en vis l'opiniâtreté, à mettre la malade au lait pour toute nourriture & à lui faire prendre la tisane de false - pareille coupée avec le lait. Ces moyens parurent avoir un bon effet, la plaie commençait à se bien nettoyer & la suppuration à devenir plus louable, mais je voyais avec peine qu'en raison de l'abondance de cette même suppuration la malade dépérissait journellement. Au bout de trois semaines de ce traitement, je commençais à espérer quelques succès voyant que la cicatrice qui avait commencé dans le haut de cette plaie avançait rapidement; le visage & le cou en partie étaient déjà cicatrisés, mais le bord le plus inférieur de la plaie était toujours de mauvaise qualité & gagnait les parties voisines quoique plus lentement; l'humeur qui découlait de cette plaie était si âcre, que la peau en était irritée & enflammée, & décida même par son impression une nouvelle petite crevasse ou ulcère auprès du mamelon d'un

des deux tétons. Comme cette nouvelle plaie était distante de trois travers de doigt de l'autre & fort sensible, j'y fis appliquer d'abord un emplâtre de mucilage & ce fut avec un nouvel étonnement que j'observai alors sur cet emplâtre le même phénomène dont j'ai parlé dans l'observation précédente, & que je fus fondé à attribuer cette cruelle maladie au mercure que la malade avait pris en frictions 10 à 12 ans auparavant. Le régime & les remèdes que j'employais me paraissaient propres à combattre cette cause morbifique, puisque j'en éprouvais de bons effets; je continuai le même traitement ayant seulement l'attention de diminuer la dose de false-paille & de joindre l'usage modéré du quina afin d'obvier aux progrès d'une petite fièvre qui s'était jointe, & qui réunie à l'abondante suppuration, jetta la malade dans un état de marasme & de maigreur dont elle mourut après deux mois de souffrance.

L'on objectera peut-être que ces deux exemples prouveraient plutôt que le mercure qu'on avait employé, était de mauvaise qualité, mal préparé, ou qu'il avait été mal administré; mais si j'ajoute que j'ai encore observé que nombre de ces sujets qui sont comme estropiés par une maladie assez fréquente dans nos Colonies, connue vulgairement sous le nom de grosses jambes

ou gros pieds, ne font dans cet état que depuis qu'ils ont subi quelque traitement mercuriel; on se convaincra, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'appartient qu'aux gens de l'art d'y avoir recours, qu'ils ne doivent point perdre de vue l'appauvrissement des humeurs qui ne peut qu'augmenter la gravité spécifique du mercure, & que ceux pour lesquels j'écris, doivent se borner de préférence à l'usage des remèdes moins dangereux, quoique moins spécifiques. Tels sont les sudorifiques dont il va être question.

*Des sudorifiques.*

Si l'on fait attention qu'il est assez constant que la vérole fait des progrès moins rapides dans les pays chauds, ou que du moins les symptômes extérieurs par lesquels elle se manifeste dans ces pays, s'observent beaucoup plus rarement, quoiqu'on se soit exposé à la contagion du virus; on ne pourra douter que ce ne soit à l'aide des sueurs & de l'abondante transpiration qu'on éprouve en Amérique, que la nature se débarrasse d'une partie du levain vérolique; ce qui confirme sans doute jusqu'à un certain point, l'utilité des remèdes sudorifiques. Cette assertion quoique peut-être un peu hasardée, ne paraîtra pas entièrement dépourvue de vraisemblance, si

l'on considère que c'est ordinairement dans la saison de l'année la plus fraîche & où les nuits sont moins chaudes que l'on voit les malades se plaindre de douleurs ou que les exostoses se manifestent : tandis que pendant les chaleurs, qui comme on sçait durent les trois quarts de l'année, il est peu ordinaire que les malades aient sujet de s'en plaindre.

J'ai vû des personnes qui, de bien portantes qu'elles étaient pendant qu'elles habitaient la plaine, où l'on sçait que les chaleurs sont presque continuelles, ne tardaient pas à éprouver en se transportant sur les montagnes, dont le climat est plus frais & où l'on transpire moins, peu de tems après qu'ils habitaient ce nouveau climat, des symptômes propres à confirmer la présence du virus qui avait resté caché sans se manifester, sans cependant y avoir donné lieu depuis cette nouvelle époque. Toutes ces considérations doivent sans doute confirmer l'utilité des sueurs dans les cas de vérole, & conséquemment celle des remèdes qui peuvent les provoquer, sur-tout si nous ajoutons que l'expérience démontre qu'ils sont toujours avantageux lorsqu'on en use à propos & qu'ils sont administrés d'une manière convenable. Cela doit suffire pour qu'on puisse regarder les sudorifiques comme des moyens très-recommandables, ne les considérerait-on que

comme des remèdes palliatifs contre la vérole, quoiqu'on ne puisse nier que ce n'est que par eux qu'on obtient dans bien des cas, même ailleurs que dans les pays chauds, la guérison de quelques symptômes qui avaient résisté aux effets du mercure.

Si j'observe que pour obtenir des sudorifiques les bons effets qu'on peut en espérer, il importe qu'ils soient bien administrés, c'est qu'on n'a pas toujours l'attention de les choisir & de les doser relativement à l'âge & au tempérament des sujets, & que c'est seulement de ces attentions que peut dépendre leur efficacité.

L'on sçait en effet que la plupart des tisanes sudorifiques, dont on fait usage sur les habitations, sont ordinairement composées sur la même formule, & que les précautions qu'on prend communément se réduisent à diminuer ou à augmenter les doses du remède proportionnellement à l'âge des sujets qui en font usage. Cependant si l'on voulait observer que les quatre substances qu'on emploie le plus communément ont chacune des propriétés bien différentes, quoique généralement sudorifiques, & qu'indépendamment de l'âge des sujets leur constitution mérite considération, on verrait que quoique le mélange des quatre substances doive rendre l'efficacité de ces tisanes plus générale, étant mitigées les unes par les au-

tres, elles pourraient être encore plus utiles en choisissant parmi ces substances celles seulement qui peuvent être les plus appropriées à la constitution de chaque sujet. C'est d'après de semblables considérations qu'on peut rendre raison d'où vient que la false-pareille convient plus généralement & est plus efficace dans nos colonies qu'en France, tandis que l'on n'y doit user du gayac qu'avec plus de précaution, quoique ce soit celui des quatre bois sudorifiques que les Médecins d'Europe emploient de préférence.

Ne pouvant donner à cet égard que des règles un peu générales, nous nous contenterons d'observer 1°. que la false - pareille & la squine (celle du levant principalement) conviennent particulièrement chez les sujets sensibles & irritables, & chez lesquels les humeurs sont appauvries ou tendent à la dissolution, en raison de l'extrait mucilagineux que ces plantes fournissent, & de ce qu'elles n'ajoutent point, du moins que fort peu, à cet état d'appauvrissement des humeurs qu'on rencontre ordinairement chez ceux qui habitent depuis longtems les pays chauds; encore convient-il quelquefois, pour la même fin, de couper cette tisane avec le lait, ou que les malades usent d'alimens incrassans pendant qu'ils en font usage; 2°. que l'emploi du gayac n'est bien indiqué que chez les sujets d'une constitution froide,

peu irritable, & dont les humeurs & la limphe principalement, semblent avoir trop de consistance, que cela provienne de leur constitution naturelle ou de l'effet du virus. Alors le gayac est non-seulement utile administré en tisane, mais même en usant de sa teinture comme on l'emploie avec assez de succès dans le cas de goutte; tandis qu'il serait absolument contre-indiqué dans le cas où nous avons vu que la fause-pareille convenait, en ce qu'il agit plus vivement & augmente la dissolution du sang par son principe résineux, comme le font toutes les substances de cette nature; 3°. enfin que le saffras ne doit être considéré que comme un moyen accessoire qu'on peut joindre efficacement aux remèdes précédens lorsqu'on veut en augmenter le degré d'énergie, en raison de ses propriétés toniques & stimulantes, & qu'il est question de soutenir le ton des parties solides trop relâchées, de l'estomac principalement, ou d'augmenter leur degré d'irritabilité. A défaut de saffras on substitue efficacement le fenouil.

Telles sont les principales règles dont on ne doit point s'écarter en usant des sudorifiques. Quant à la manière de les préparer & de s'en servir, j'ajouterai qu'on doit toujours choisir la fause-pareille la plus fraîche, qu'on doit la fendre & la couper par petits morceaux & la faire infuser pendant huit à dix heures à l'eau bouillante,

soit qu'on en veuille en user en infusion, en décoction ou en syrop (1). La dose pour un adulte est

---

(1) Pour faire le syrop de false-pareille, on prend deux livres false-pareille fendue suivant sa longueur & coupée en petit morceaux, qu'on met à infuser dans huit bouteilles d'eau pendant huit à dix heures, on fait ensuite bouillir jusqu'à réduction de la moitié & on coule; à cette colature on ajoute deux bouteilles de syrop, & on réduit cette masse aux deux tiers de sa quantité, de manière qu'il reste quatre bouteilles. Chaque bouteille fournit la quantité convenable pour quatre jours, & ce quart de bouteille doit être pris dans la journée en deux ou trois doses, pur ou mêlé avec double quantité d'eau tiède. Pour que le syrop de false-pareille ait plus de vertu & n'affaiblisse point l'estomac, il convient d'y joindre, au moment où on le retire du feu & qu'il est prêt, demi livre de sassaparilla ou une bonne poignée fenouil, qu'on laisse infuser pendant une demi-heure à vase couvert, & qu'on retire ensuite avec une spatule, avant de vider le syrop dans les bouteilles qu'il faut alors tenir soigneusement bouchées. Il est assez rare qu'on préfère cette manière d'administrer la false-pareille à celle de l'infusion ou de la décoction dans l'eau simplement; à moins que ce ne soit dans le cas où l'on a plusieurs malades à traiter à la fois, & où l'on veut préparer du remède pour plusieurs jours, comme dans le cas de traitement des piens; mais alors il faut y joindre la rapure de gayac, d'une

d'une once à une once & demie par jour , de quelque manière qu'on fasse l'extrait de cette plan.

---

moitié quantité de celle que nous avons indiqué de false-pareille , attendu que le pian exige des remèdes incisifs , & propres à résoudre ou dissoudre l'excès d'épaississement que la lympe contracte dans cette maladie. Il faut dans cette dernière affection purger les malades tous les huit jours pendant l'usage du syrop de false-pareille , avec les pilules de beloste ou les bols fondans ordinaires. — Quoique le syrop de false-pareille , simple ou composé , soit la composition la plus propre à être gardée pendant quelque tems , sans s'altérer & soit aussi efficace que toutes les autres boissons sudorifiques ; comme la tisane sudorifique préparée au soleil ou par fermentation , est aussi très-souvent employée & également efficace , lorsque les malades peuvent la supporter , surtout dans le traitement des pian ; je dois observer qu'on ne doit jamais la laisser vieillir au-delà de cinq à six jours après qu'elle a été préparée , & que cette préparation doit toujours être faite dans des dame-jeannes de verre , au lieu de se servir de canaris vernissés , comme on le fait ordinairement. Pour faire la tisane au soleil appelée *rape* ou *gouldringue* , on prend deux livres false-pareille coupée , une livre rapure de gayac , une livre squine du pays & même quantité de bois de pin ; on met ces substances dans une dame-jeanne , pouvant contenir au moins vingt bouteilles ; on verse dessus 16 bouteilles d'eau & on ajoute 4 livres

te. Si l'on se sert du gayac , il faut que ce bois soit réduit en copeaux ou en rapure , la faire macerer dans l'eau pendant 24 heures , & même le double de ce tems pour faire bouillir ensuite jusqu'à réduction de moitié dans autant de livres d'eau qu'on a mis d'onces de cette substance. On doit même préférer le gayac franc & l'écorce de jeunes arbres en ce que l'extrait médicamenteux s'en fait mieux à l'aide de la décoction. La dose est la même pour les adultes que celle que nous avons indiquée pour la false-pareille , & doit être proportionnée néanmoins à l'âge & à la force des sujets. Si l'on veut au contraire employer la teinture (1) la dose fera d'une cuillerée à bouche ou

---

sucré brut. On expose ensuite au soleil pendant cinq jours , ayant soin pendant la nuit de placer la dame-jeanne en un lieu chaud , & de remuer avec un bâton de tems en tems ; au bout de ce tems on coule le tout , & on serre dans des bouteilles qu'on doit tenir bouchées. La dose de cette boisson est d'un ou deux verres pendant les deux ou trois premiers jours , & ensuite on continue à trois verres par jour , le matin , à midi & le soir. --- Il faut purger les malades tous les huit jours comme nous l'avons dit ci-dessus.

( 1 ) Pour faire la teinture de gayac , on met à infuser au soleil pendant sept à huit jours dans une bouteille contenant une pinte de taffia , cinq gros vingt-

une cuillerée & demie tous les matins délayée dans une demi-verre d'eau tiède ou de tisane de

---

quatre grains de gomme gayac, pulvérisée. Cette bouteille doit être bien bouchée & agitée de tems en tems afin de favoriser la dissolution de la gomme. Il faut observer que la bouteille doit être un peu plus grande qu'il ne faut, pour contenir la pinte de taffia, sans quoi elle pourrait éclater dans le moment de l'effervescence. Au bout du tems indiqué on filtre la liqueur à travers du coton ou du papier brouillard, & on ferre dans une bouteille qu'on doit tenir bien bouchée. Comme ce remède se conserve bien & que même on prétend qu'il se bonifie en vieillissant, il convient d'en préparer plusieurs pintes à la fois, dans un vase plus grand que celui que nous avons indiqué. --- Pour en préparer trois bouteilles, la dose de gomme gayac, sur trois pintes de bon taffia, est de deux onces. Cette préparation est la même, ou plutôt celle qui a été publiée en 1776, par M. Emerignon, habitant de la Martinique, comme un spécifique contre la goutte, & comme lui ayant été indiquée par un caraïbe. Il ne sera pas hors de propos d'ajouter que la dose qu'on prescrivait dans ce cas ci, est d'une cuillerée à bouche, à prendre tous les matins à jeun, dejeunant une ou deux heures après avec du lait. Avant eu occasion d'employer & de connaître des personnes qui ont usé de ce remède, j'observerai que quoique la dose d'une cuillerée à bouche soit celle qui convient à un adulte d'une constitution ordinaire, on ne doit pas tou-

raquette, ou de lait ; on porte cette dose jusqu'à deux cuillerées par jour, mais alors on donne une de ces cuillerées le matin & l'autre le soir. On ne doit point oublier que ce remède est très-actif & ne convient qu'aux tempéramens phlegmatiques ou pituiteux, sur-tout donné à haute dose. C'est peut-être, pour le dire en passant, faute de cette attention qu'on n'en a pas éprouvé en France autant d'efficacité qu'en Amérique dans le cas de goutte. J'ai eu occasion d'en voir de bons effets dans cette dernière maladie en prenant la précaution de proportionner la dose du remède aux divers tempéramens, & d'en mitiger l'activité par un régime laiteux.

---

jours s'y restreindre strictement, puisque, s'il est rare qu'il convienne de l'augmenter, les cas où il convient de la diminuer ne le sont pas ; tels sont ceux où les personnes affectées de la goutte sont d'un tempérament sec, faible & irritable ; alors il convient non-seulement de diminuer la dose du remède, & qu'ils usent d'un régime adoucissant, tel que la diette blanche, mais même de prendre la teinture de gayac, mêlée dans un demi-verre de lait au lieu de la prendre pure ; & qu'enfin ce remède ne peut qu'être très-dangereux à ceux qui sont sujets aux hémorrhagies & crachemens de sang, ainsi qu'à ceux qui boivent habituellement beaucoup de vin, ou font un grand usage de liqueurs spiritueuses.

Nous n'avons considéré le *assafras* que comme un accessoire qu'on joint ordinairement au *gayac* ou à la *falle-pareille*, quoique je l'aye employé seul comme sudorifique avec succès, & alors on le donne à même dose indiquée par le *gayac*. J'observerai actuellement que quand on le combine on n'en met que le tiers ou la moitié de la quantité des autres & qu'il faut avoir l'attention de ne jamais faire bouillir cette substance, & qu'elle doit être toujours préparée par infusion & à pot fermé, qu'on veuille l'employer seule, ou qu'on l'ajoute aux tisanes ou syrop ci-dessus : comme je l'observe dans la note A.

Enfin pour terminer ce qui est relatif aux sudorifiques, on doit savoir que pendant qu'on fait usage de ces remèdes, le régime doit être sec, que les malades ne doivent prendre des alimens que sobrement, & avoir l'attention de se garantir des impressions extérieures du froid par de bons vêtemens, & enfin que l'exercice, même un peu forcé, n'est pas moins avantageux dans ce cas, lorsque la saison, la santé des malades, ou autres circonstances peuvent le permettre. Cette remarque étant également relative à l'emploi qu'on fait des sudorifiques dans le traitement des *pians*, on verra que l'usage où l'on est de tenir, les nègres affectés de cette maladie, étroitement renfermés, ne laisse pas que d'être

contraire à ces traitemens , & qu'il ferait plus avantageux de les faire agir en bon air lorsque la saison le permettrait , pourvû que ce fut pendant la chaleur du jour & qu'on pût prendre les mesures convenables pour les empêcher d'abuser de cette espèce de liberté.

On fera peut-être étonné que j'aye réduit à un si petit nombre les maladies qu'on doit regarder comme les plus communes à Saint Domingue , puisqu'il en est réellement beaucoup d'autres dont les exemples se répètent aussi fréquemment ; mais outre que je ne renonce pas à m'en occuper , j'ai vû que je pouvais me dispenser d'en parler ici , en ce qu'elles eussent exigé , du moins la plûpart , des détails très - compliqués , ou qu'elles ont déjà été traitées par ceux qui ont écrit sur les maladies des Colonies ; heureux , si les personnes auxquelles j'ai destiné cet essai , peuvent tirer quelque profit de ce que j'ai dit sur celles dont je fais mention , & si les propriétaires sensibles & bienfaisans, que j'ai eu intention de seconder dans leurs désirs , peuvent y appercevoir quelque moyen d'améliorer ou d'adoucir le sort des êtres qui leur sont soumis & à la santé desquels tout habitant est obligé de coopérer tant par intérêt que par humanité.

---



---

# TABLE DES MATIERES.

*Contenues en ce volume.*

**A**VANT-PROPOS, touchant l'utilité de cet essai & le but qu'on s'y est proposé.

*Considérations générales.* I<sup>re</sup>. SECTION. Température de l'atmosphère de Saint Domingue, ses qualités, ses influences & moyens de s'en garantir en quelque sorte. Degrés de chaleur du soleil à Saint Domingue. Preuves de la plus grande sensibilité de ceux qui habitent ce pays & les pays chauds en général. Quelle est la saison de l'année la plus dangereuse, moyen d'en prévenir les influences. Utilité des cautères. Preuve que la grande mortalité des Européens qui se transportent dans les pays chauds, provient souvent de leur inconduite. Précautions à prendre pour éviter les influences du mauvais air. --- Regles sur la quantité & qualité des alimens & des boissons qu'on doit préférer. Tems qu'il convient d'employer au repos, dangers de son excès dans les pays chauds ainsi que des sueurs considérables, des veilles immodérées & des passions. Pag. 1 & suiv.

SECTION II<sup>e</sup>. De la nécessité de connaître les trois parties qui constituent l'art de guérir, quand on veut exercer en plaine. Des risques qu'on peut courir lorsqu'on s'adresse aux personnes de l'art nouvellement arrivées dans les Colonies pour y exercer. Utilité, vices & but des réglemens relatifs aux pouvoirs d'exercer. Conseil aux habitans à ce sujet. Pag. 46 & suiv.

SECTION III<sup>e</sup>. Utilité & importance des différens individus qui peuplent nos Colonies. Propagation & effet du virus vénérien, comme cause de la dégénération de l'espèce & d'une infinité d'autres malheurs. Dangers & précautions à prendre pendant l'allaitement. Choix des nourrices. Observations sur la manière dont on les nourrit. Tems de sevrer les enfans. Attentions qu'il conviendrait d'avoir lorsqu'ils sont sevrés pour éviter les abus qui se commettent alors. Des excès auxquels la jeunesse se livre & dont elle est souvent victime. --- Des dangers de la saignée dans les pays chauds, & des cas où elle peut être utile. De la trop grande crédulité touchant l'efficacité des remèdes nouveaux. Pag. 56 & suiv.

SECTION IV<sup>e</sup>. Utilité des négres, précautions à prendre pour diminuer le nombre de ceux qui périssent dans la traversée & dans les premiers tems de leur arrivée dans les Colonies.

Des moyens propres à favoriser la population & à remédier aux causes qui s'y opposent. Causes des maladies auxquelles les nègres sont exposés pendant la saison des pluies, & moyens de les prévenir. Précautions à prendre pour que les nègrillons soient bien nourris & bien soignés pendant leur allaitement. Du tems où l'on doit les sevrer. Nécessité de veiller avec le plus grand soin, à ce que les nègres ne manquent jamais de vivres, & effets de cette négligence. Des égards qu'on devrait avoir pour les vieux esclaves. Combien il importe d'avoir égard à la constitution des nègres dans les divers travaux auxquels on les employe. Des attentions qu'on doit porter aux nègres malades. Pag. 94 & suiv.

CHAPITRE I<sup>er</sup>. *Des fièvres en général.* Définition de la fièvre & des symptômes qui la caractérisent. Pag. 131 & suiv.

CHAP. II<sup>e</sup>. *De la maladie du pays.* En quoi elle consiste. Quelles sont les causes qui y donnent lieu. Moyens qui peuvent la rendre bénigne. Révolution qu'elle opère. Danger des rechûtes, précautions pour les prévenir. Pag. 138 & suiv.

CHAP. III<sup>e</sup>. *Fluxions de poitrine.* Définition & utilité des divisions des maladies de cette espèce, De leurs causes & des moyens de les

- prévenir. Vices de quelques procédés usités en pareil cas. Pag. 149 & suiv.
- CHAP. IV. *De la coqueluche.* Ses causes, sa nature; moyens d'en prévenir la contagion ou d'en diminuer l'activité; mauvais procédés à réformer. --- Indications à remplir. Pag. 159 & suiv.
- CHAP. V. *De la petite vérole.* Précautions à prendre pour, prévenir la contagion. Préser-vatifs contre cette maladie. Pilules de Rhosen, leur composition. Eau de goudron, sa composition. Nature de la petite vérole. Indica-tions à remplir. Pag. 165 & suiv.
- CHAP. VI. *De la petite vérole volante.* Signes & symptômes par lesquels on peut la recon-naître. Indications à remplir. Pag. 177 & suiv.
- CHAP. VII. *Tétanos & mal de mâchoire.* Causes prédisposantes du tétanos, sa cause prochaine. Raïsons de sa fréquence dans les pays chauds. Indications à remplir. Doit-on considérer le mal de mâchoire comme une maladie naturelle? Moyens de le prévenir & d'y remédier. pag. 181 & suiv.
- CHAP. VIII<sup>e</sup>. *Des convulsions par la présence des vers.* Symptômes de l'existence des vers. Moyens à employer dans le moment des convulsions. De l'administration des vermi-fuges. Composition du syrop de liane, de la

poudre de liane, du fyrop de brainvillier. pag.  
193 & suiv.

CHAP. IX<sup>e</sup>. *De la vérole.* Causes de la vérole confirmée. Indications à remplir dans la gonorrhée simple & son traitement. Dangereux d'employer le mercure dans les pays chauds, exemples à ce sujet. Des sudorifiques, leur utilité. Nécessité de distinguer le degré d'énergie particulière des différentes substances, & les cas & la manière de les employer. Composition du fyrop de false-pareille, de la tisane au soleil ou gouldringue, & de la teinture du gayac. Conclusions. Pag. 203 & suiv.

*Fin de la Table.*

## E R R A T A.

- PAGE 7, ligne 16, de a transpiration, *lisez* de la  
 Page 49, ligne 5, grandes de connaissances, *lisez*  
 grandes connaissances.
- Pag. 82, lig. 17, forces vitales sur lesquelles, *lisez* sans  
 lesquelles.
- Pag. 94, lig. 5, mais ce serait &c., *lisez* mais le serait.
- Pag. 95, lig. 12, les négres de l'Affrique, *lisez* l'Afrique.
- Pag. 96, même faute.
- Pag. 113, lig. 24, remarquer y qu'il a, *lisez* remarquer  
 qu'il y a.
- Pag. 131, lig. 1<sup>re</sup>., quoique notre attention, *lisez* quoi-  
 que notre intention.
- Pag. 153, lig. 4, relative au siège, *lisez* relativement  
 au siège.
- Pag. 154, principales. On voit déjà que, *lisez* princi-  
 pales; on verra que.
- Pag. 195, lig. 23, sel relatif, *lisez* sel sedatif.

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *Avis aux Habitans des Colonies, particulièrement à ceux de l'île Saint Domingue, sur les principales causes des maladies qu'on y éprouve le plus communément & sur les moyens de les prévenir*, par M. LAFOSSE, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &c. ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 30 juillet 1787, DESCEMET.

---

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur LAFOSSE, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier &c., Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage de sa composition intitulé : *Avis aux Habitans des Colonies, sur les maladies qu'on y éprouve le plus communément, & sur les moyens de les prévenir*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentés, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces présentes seront

enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725, & à l'arrêt de notre Conseil du 30 août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE LAMOIGNON, qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires en notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON: le tout à peine de nullité des Présentes; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charre Normande, & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le 27me. jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept; & de notre Règne le quatorzième.

PAR LE ROI, EN SON CONSEIL.

Signé LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 1287, fol. 351, conformément aux dispositions énoncées dans la présente permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 28 Septembre 1787. Signé, KNAPEN, Syndic.*